LES ÉCRIVAINS CASTILLANS

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

Avec des Notices historiques, biographiques et critiques

PAR

G. BERNARD
Professeur de langues romanes.

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. DE GIGORD, éditeur.
15, RUE CASSETTE

1910


EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS RUE SCRIBE
NEW-YORK BEAVER ST

LES

ÉCRIVAINS CASTILLANS

LES ÉCRIVAINS CASTILLANS

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

Avec des Notices historiques, biographiques et critiques

PAR

G. BERNARD

Professeur de langues romanes.

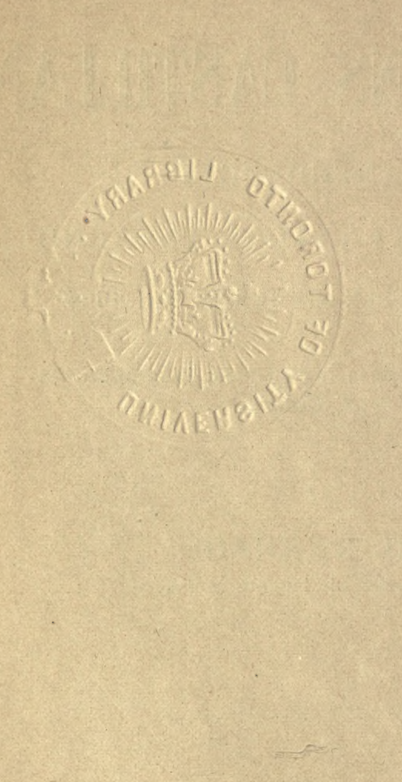
PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE

J. DE GIGORD, éditeur

15, RUE CASSETTE

1910



AU MAITRE

DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE CASTILLANE

L'EXCELLENTISSIME

DON MARCELINO MENÉNDEZ Y PELAYO

Membre de l'Académie Espagnole.

Hommage respectueux d'admiration et de reconnaissance.

LETTRE

DE

M. MARCELINO MENÉNDEZ Y PELAYO

A L'AUTEUR

« Madrid, 11 de Mayo de 1910.

« *Muy señor mio y de todo mi respeto :*

« *La involuntaria tardanza con que contesto á su carta de 19 de Marzo, indicará á Vd. que el peso abrumador de mis ocupaciones ni siquiera me deja libre para llevar con puntualidad la correspondencia. Por esta razón he tenido que renunciar hace mucho tiempo á escribir prólogos, artículos de revistas y otros trabajos sueltos, limitándome á continuar las obras en que estoy empeñado y para las cuales probablemente no me alcanzará la vida.*

« *Por eso, aceptando con mucho agradecimiento la dedicatoria de la* Antología Castellana, *con que Vd. quiere honrarme, me es imposible escribir la introdución que solicita, y que por otra parte nada añadiría á la importancia de la obra.*

« *De Vd. afectísimo s. s. q. b. s. m.*

« M. Menéndez y Pelayo. »

tillons de la flore espagnole par des nœuds d'attache, c'est-à-dire par des notices historiques, des commentaires critiques et de courtes réflexions, qui mettent en lumière les genres cultivés par les auteurs, avec leur évolution, les influences reçues ou exercées de par ailleurs, sans toutefois dépasser les limites d'un simple volume classique et en tâchant de ne pas déflorer la fraîcheur et le charme de l'original.

Nous nous devions de donner à nos chers élèves ce complément nécessaire de notre *Cours de grammaire*. Il ne suffit pas, en effet, de connaître plus ou moins parfaitement la phonétique, la morphologie et la syntaxe d'un idiome. Il ne suffit même pas de traduire rapidement quelques auteurs spécialement désignés par les programmes en vue du baccalauréat. Si l'on veut pénétrer le génie de la langue, il faut converser avec les écrivains qui représentent la nation tout entière, qui sont les fidèles interprètes de son caractère et les échos vivants de son histoire ; il faut suivre dans leurs récits, l'évolution du langage et des genres littéraires, si l'on veut avoir une idée exacte de l'originalité, de la souplesse et de la fécondité de ressources, dont la Grammaire ne fournit que les éléments matériels.

Plus qu'aucune autre, la littérature castillane est la peinture fidèle du peuple qui l'a mise en œuvre. Une lyre, un calice, une épée — la poésie, l'Eglise et la guerre — l'Espagne est là tout entière, avec son enthousiasme héroïque, religieux, chevaleresque et avec l'intégrité de sa foi ardente, dont la tradition ininterrompue est sensible et tangible à travers les siècles de sa magnifique histoire.

Nous sommes convaincu d'avance que ce Recueil, dont le plus grand maître de la critique castillane a bien voulu accepter la dédicace, trouvera bon accueil chez nos amis de la Péninsule et parmi nos compatriotes qui, de plus en plus nombreux, étudient et admirent les Lettres espagnoles.

Puisse-t-il aussi rendre service à ceux de nos élèves qui ont à cœur de former leur esprit et leur cœur dans l'analyse des véritables chefs-d'œuvre d'une nation sœur de la nôtre à plus d'un titre et souvent inspiratrice de nos meilleurs classiques.

G. BERNARD.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

G. B. Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*, trad. par Magnabal, 3 vol. in-8 ; Paris ,1872.

M. de Puibusque, *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, 2 vol. in-8, Paris, 1843.

E. Baret, *Histoire de la littérature espagnole*, in-12, Paris, 1863.

Id., *Espagne et Provence*, in-8, Paris, 1857.

G. Hubbard, *Histoire de la littérature contemporaine en Espagne*, in-12, Paris, 1876.

P. Blanco Garcia, *La literatura española en el siglo XIX*, 3 vol. in-8, Madrid, 1891.

A. F. Villemain, *Littérature du moyen âge*, 2 vol. in-8, Paris, 1830.

Fitzmaurice-Kelly, *A History of spanich litterature*, in-8, Londres.

Id. *trad. espagnole* par **Borrilla y san Martin**, avec introduction de **M. Menéndez y Pelayo**, in-8, Madrid

T. de Puymaigre, *Les Vieux auteurs castillans*, 2 vol. in-12, Paris, 1888.

Id., *La Cour littéraire de don Juan II*, 2 vol. in-12, Paris, 1873.

II. — MONOGRAPHIES ET ÉTUDES SPÉCIALES

J.-A. Conde, *Historia de la dominación de los Arabes en España*, in-8, Paris, 1840.

J. Amador de los Rios, *Etudes historiques, politiques et littéraires sur les juifs d'Espagne*, trad. de **Magnabal**, in-8, Paris, 1861.

R. Menéndez Pidal, *L'Epopée castillane à travers la littérature epagnole*, trad. de **Henri Mérimée**, in-12, Paris 1910.

Id., *La leyenda de los Infantes de Lara*, in-8, Madrid, 1906.

Id., *Crónicas generales de España*, in-8. Madrid, 1898.

Id., *Poema del Cid*, in-8, Madrid, 1900.

Id., *Cantar de Mio Cid, texto, gramática y vocabulario*, in-8, Madrid, 1908.

P. Conrado Muiñoz Saenz, *Influencia de los Agustinos en la poesia castellana*, in-8, Madrid, 1887.

G. Cliquennois, *A travers la littérature espagnole : Lope de Véga poète épique*, in-8, Lille, 1895.

Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol*, in-12, Paris, 1906.

A. Fée, *Etudes sur l'ancien théâtre espagnol*, in 12, Paris, 1873.

L. de Viel-Castel, *Essai sur le théâtre espagnol*, 2 vol. in-12, Paris 1882.

Moratin, *Origenes del teatro español*, in-8, Paris, 1838.

M. Menéndez y Pelayo, *Antologia de poetas liricos castellanos*, 12 vol., in-12, Madrid, 1890-1906.

Id., *Historia de las ideas, estéticas en España*; 3 vol. in-12, Madrid, 1883-1891.

M. Milá y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana*, in-8, Barcelone, 1874.

A. Pagès, *Amadis de Gaule*, in-32. Paris, 1868.

J. Milego, *El teatro en Toledo, durante los siglos XVI y XVII*, in-16. Valence 1909.

R. Gil, *Cordoba contemporánea*, 2 vol. in-8, Cordoue, 1898.

Damas-Hinard, *Poème du Cid*, in-4, Paris 1858.

Id., *Romancero espagnol*, 2 vol. in-12, Paris, 1844.

M. de Puibusque, *Le comte Lucanor*, in-8. Paris, 1874.

A. de Circourt et **Th. de Puymaigre**, *Le Victorial*, in-8, Paris, 1867.

H. Dietz, *Italie-Espagne*, in-12, Paris, 1907.

G. Cirot, *Histoires générales d'Espagne*, in-8, Bordeaux, 1905.

Id., *Mariana historien*, in-8, Bordeaux, 1905.

F. Vézinet., *Les maitres du roman espagnol contemporain*, in-12, Paris, 1907.

Morel Fatio, *l'Espagne au XVIe et au XVIIe siècles*. in-8, Heilbronn, 1878.

Leo Rouanet, *Intermèdes espagnols du XVIIe siècle*, in-8, Paris, 1897.

Id., *Chansons populaires de l'Espagne*, in-12, Paris, 1896.

J. Bastus y Carrera, *Nuevas anotaciones al Ingenioso hidalgo D. Quijote de la Mancha*, in-8, Barcelone, 1834.

R. Altamira y Crevea, *Historia de España y de la civilizacion, española*, 3 vol. in-12, Barcelone, 1900-1902.

A. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, in-8, Paris, 1840.

A. Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo* XV, in-8, Paris, 1842.

Etc.., etc...

Nota. — Les textes que nous citons dans cette *Anthologie* ont été soigneusement collationnés sur les éditions les plus autorisées et les plus récentes parues en France ou en Espagne, sauf pour le *Poème du Cid*, dont nous n'avons pas cru devoir reproduire toutes les formes archaïques ou paléographiques du manuscrit, tel que l'a publié M. Menéndez Pidal.

LES ÉCRIVAINS CASTILLANS

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER

POÈME DU CID

NOTICE

Ruy Diaz de Bivar, surnommé le *Cid campeador*, est un héros castillan comparable à notre Roland. Comme lui, il occupe une immense place dans la littérature de son pays, qui s'est plu, de tout temps et sous toutes les formes, à exalter son courage, à chanter ses exploits, à former autour de son nom une légende chevaleresque, où il devient parfois malaisé de discerner la réalité historique à travers l'imagination inventive des poètes.

Sa vie se divise généralement en quatre époques. La première qui est regardée comme la plus poétique, va jusqu'à la mort de don Ferdinand : elle forme le sujet de la *Chronique rimée*, poème postérieur à la *Chanson* principale et dont nous parlerons tout à l'heure. La seconde époque embrasse tout le règne de don Sanche le brave. La troisième commence au fameux serment de Santa Gadea, et finit au premier exil du Campeador : les *romances* populaires contiennent le récit de ces deux périodes. La dernière époque comprend le second exil de Rodrigue par ordre d'Alphonse VI et ses exploits contre les Maures : elle est relatée dans le *Poema del Mío Cid*, véritable chanson de geste, qui, quoique incomplète, forme un monu-

ment littéraire vénérable, le plus ancien des documents poétiques de l'Espagne[1].

I. — DÉBUT DU *POEMA DEL MIO CID* (v. 1-49).

De los sos oios[1] tan fuerte mientre[2] lorando[3]
Tornaba[4] la cabeza é estábalos catando :
Vio puertas abiertas é uzos[5] sin cañados[6],
Alcandaras[7] vacias sin pielles é sin mantos,
E sin falcones[8] é sin adtores[9] mudados.
Sospiró mio Cid, ca[10] mucho avie[11] grandes cuidados,
Fabló[12] mio Cid bien é tan mesurado :
« Grado[13] á tí, Señor Padre, que estás en alto;
« Esto me han bueltó[14] mios enemigos malos. »
Allí piensan de aguijar; allí sueltan las riendas.
A la exida[15] de Vivar ovieron la corneia diestra[16],
E entrando á Burgos ovieron la siniestra.
Mezió mio Cid los ombros[17] é engrameó la tiesta[18] :
« Albrizias[19], Alvar Fanez, ca echados somos de tierra. »
Mio Cid Ruy Diaz por Burgos entraba;
En su compaña LV pendones lebaba[20].
Exíenlo[21] ver mugieres é varones :
Burgeses é Burgesas por las finiestras[22] son,
Plorando[23] de los oios, tanto avien el dolor;
De las sus bocas todos dician una razon :
« Dios, que buen vasalo, si oviese buen señor! »
Convidarle yen[24] de grado mas ninguno non osaba :
El rey don Alfonso tanto avie la grand'saña;
Antes de la noche en Burgos del entró su carta,
Con grand'recabdo[25] é fuerte mientre sellada :
« *Que á mìo Cid Ruy Diaz que nadi[26] nol'diessen posada,*
« *E aquel que gela[27] diese sopiesse vera palabra*
« *Que perderie los averes é mas los oios de la cara,*

1. Nous ne parlons pas du *Misterio de los Reyes Magos*, dont il reste un fragment de 147 vers, et qui pourrait remonter à la fin du XIIe siècle, antérieur d'une vingtaine d'années au plus ancien poème relatif au Cid. (Cf. Fitzmaurice-Kelly, *A History of spanish littérature*, ch. II.

« *E aun demas los cuerpos é las almas.* »
Grande duelo avien las yentes[28] cristianas :
Ascondense[29] de mio Cid, ca nol'osan decir nada.
El Campeador adelinó[30] á su posada ;
Así como legó á la puerta, falóla[31] bien cerrada
Por miedo del rey Alfonso, que así ló avie parado :
Que si non la quebrantas'por fuerza, que non abriese nadi.
Los de mio Cid á altas voces laman[32];
Los de dentro non les querien tornar palabra.
Aguiió mio Cid, á la puerta se legaba[33],
Sacó el pie del'estribera[34], una feridal'daba[35];
Non se abre la puerta, ca bien era cerrada.
Una niña de nuef años á oio se paraba :
« Ya, Campeador, en buen ora cinxiestes[36] espada!
« El rey lo ha vedado : á noch del entró su carta
« Con grant recabdo é fuerte mientre sellada.
« Non vos osariemos abrir nin coger por nada,
« Si non, perderiemos los averes é las casas
« E demas los oios de las caras.
« Cid, en el nuestro mal vos non ganades nada :
« Mas el Criador vos vala con todas sus virtudes
Esto la niña dixo, é tornós'pora[37] su casa... [sanctas! »

Notes. — 1. *De sus ojos.* — 2. *fuertemente.* — 3. *llorando.* — 4. *volvia.* — 5. En français : *les huis.* — 6. En fr. : *cadenas.* — 7. *alcantara,* en arabe signifie : « le pont ». Les *perches* sur lesquelles on plaçait les faucons de chasse étaient-elles posées en travers, en forme de pont? Menéndez Pelayo donne dans son Lexique de mots archaïques (*Antologia de poetas liricos,* t. I) l'orthographe *alcandoras.* — 8. *halcones.* — 9. *azores.* — 10. *car,* de *quia.* — 11. *habia.* — 12. *habló.* — 13. Je rends graces. — 14. *vuelto.* — 15. Du lat. : *exitus,* sortie. — 16. On voit ici un reste des superstitions romaines : suivant que la corneille était aperçue à droite ou à gauche, on en tirait un bon ou un mauvais augure. (Cf. Virg. Eglog. IX.) — 17. *hombros.* — 18. *irguió la cabeza.* — 19. *Albricias* correspond à notre ancien cri de Noël! — 20. *llevaba.* — 21. Du lat. : *exire : « Salen á verle ».* — 22. Fenètres (*ventanas*). — 23. *llorando.* — 24. On voit ici un exemple de la forme analytique du conditionnel roman, tel que nous l'avons expliqué dans notre *Grammaire historique : convidar-ian le,* ils l'inviteraient. — 25. *recaudo, recato.* — 26. *nadie.* — 27. *se la;* voir notre *Grammaire historique.* — 28. *gentes;*

remarquez ici la valeur consonnantique de *y*. — 29. *esconden-se*, du lat. : *abscondere*. — 30. *adelinar* = *ad-lineari*, se diriger vers. — 31. *halló-la*. — 32. *llaman*. — 33. *llegaba*. — 34. *estrivera*, *estribo*. — 35. *le daba una herida*. — 36. Du lat. : *cinxisti*, tu as ceint. — 37. *para*.

* * *

II. — DESCRIPTION D'UNE BATAILLE (v. 691-739).

Armado es el mio Cid con quantos que él ha;
Fablaba mio Cid como odredes[1] contar :
« Todos iscamos[2] fuera, que nadi non raste[3],
« Sinon dos peones solos por la puerta guardar.
« Si nos murieremos en campo, en castiello nos enterra-
« Si vencieremos la batalla, crezremos[4] en rictad[5]. [ran;
« E vos, Pero Bermuez, la mi seña[6] tomad :
« Como sodes muy bueno, tenerla hedes sin arch[7];
« Mas non aguigedes con ella, si yo non vos lo mandar. »
Al Cid besó la mano, la seña va tomar.
Abrieron las puertas, fuera un salto dan.
Vieronlo las axobdas[8] de los Moros, é tornaronse á armar.
Ante roydo de atamores[9] la tierra querie quebrar.
Veriedes armarse Moros, apriesa entrar en haz :
De parte de los Moros dos señas ha cabdales[10];
E ficieron dos haces de peones mezclados : qui los podrie
Las haces de los Moros yas'[11] mueven adelant. [contar?
Pora mio Cid é á los sos á manos los tomar
« Quedas sed, mesnadas, aquí en este logar;
« Non desrranche[12] ninguno fata[13] que yo lo mand. »
Aquel Pero Bermuez non le pudo endurar :
La seña tiene en mano, compezó[14] de espolonar :
« El Criador vos vala, Cid Campeador leal!
« Vo meter la vuestra seña en aquela mayor haz.
« Los que el debdo avedes[15] veremos como la acorre-
Dixo el Campeador : « Non sea, por caridad! » [des[16]. »
Respuso Pero Bermuez : « Non rastara por al. »
Espolonó el cavallo, é metiól'en el mayor haz.
Moros le reciben por la seña ganar.

Danle grandes colpes[17], mas nol'pueden falsar[18].
Dixo el Campeador : « Valelde[19], por caridat! »
Embraçan los escudos delant los corazones;
Abaxan las lanzas apuestas de los pendones;
Enclinaron las caras desuso[20] de los arçones :
Ybanlos ferir de fuertes corazones.
A grandas voces lama el que en buen ora nasco[21] :
« Feridlos, caballeros, por amor de caridat!
« Yo so Ruy Diaz, el Cid Campeador de Bivar! »
Todos fieren en el haz do esta Pero Bermuez.
Trescientas lanzas son, todas tienen pendones :
Sennos[22] Moros matan, todos de sennos colpes;
A la tornada que facen, otros tantos son.
Veriedes tantas lanzas premer é alzar,
Tanta adarga á foradar é pasar,
Tanta loriga falsa[23] desmanchar[24],
Tantos pendones blancos salir bermeios en sangre,
Tantos buenos cavallos sin sos duennos andar...
Los Moros laman Mafomat[25]; los Christianos Sanc-
[tiague[26].....

Notes. — 1. *oiréis.* — 2. Subj. irrég. du verbe *exir* (sortons). — 3. Du verbe *rastar*, rester. — 4. *creceremos :* comme nous l'avons dit dans notre *Grammaire historique*, la chute de l'*e* de la désinence infinitive, dans la formation du futur et du conditionnel romans, est régulière aux XIIe-XIVe siècles. — 5. Subst. formé de *rico*, équivalent à *riqueza.* — 6. *senna* ou *seña*, bannière. — 7. *art* ou *arte* (*sin art* = sans artifice, sans déloyauté). — 8. Mot arabe : armée. — 9. *tambores.* — 10. De *capital*, d'où *cabdal, caudal* (principal). — 11. *ya se.* L'article et le pronom étaient régulièrement employés comme enclitiques et sujets à la contraction ou à l'élision. — 12. *desrranchar = desamparar el rancho.* — 13. *hasta.* — 14. *compezar = con-empezar.* — 15. *los que habéis el deudo*, vous qui avez le devoir, c'est-à-dire qui le devez. — 16. *acorréis = socorréis.* — 17. *colpe = golpe.* — 18. Trouver en défaut, vaincre. — 19. Métathèse qui se retrouve encore dans certains parlers locaux de Castille, pour *valedle.* — 20. Adverbe archaïque, dérivé de *de-sursum.* — 21. *nació.* — 22. *sendos.* — 23. Faussée. — 24. *desmanchar* (démancher), c'est-à-dire briser. — 25. Mahomet. — 26. *Sant-Iago*, Saint-Jacques. On remarquera ici et ailleurs les anciennes formes *vo, so*, etc., devenues plus tard *voy, soy.*

*
* *

Le *Poème du Cid*, que nous ne pouvons analyser tout entier ici [1], se termine par ces deux vers :

« Per Abbat le escribió en el mes de maio,
« En era de mil e CC... XLV annos. »

Quel est ce *Per Abbat* ? Ce ne peut être qu'un copiste du manuscrit primitif, et non l'auteur de la chanson, lequel reste inconnu, mais qui est certainement postérieur à l'auteur de notre *Chanson de Roland;* copiste incorrect, à coup sûr, mais à qui la littérature est redevable de la conservation d'un précieux ouvrage et d'un remarquable monument des temps chevaleresques.

De fait, malgré ses défauts, le *Poème du Cid* est un magnifique poème. Le héros est un guerrier espagnol et chrétien, plein de noblesse et de fierté, vivante incarnation des mœurs et des sentiments du moyen âge. Aux faits d'armes qu'il lui attribue, le poète mêle un grand nombre de scènes domestiques et de menus détails, qui lui donnent un intérêt particulier.

La langue est encore rude et informe ; mais, si l'on songe que le castillan sortait à peine de l'enfance, on ne s'étonnera pas de ces imperfections. Le mètre ne peut être plus arbitraire et moins conforme aux exigences de l'art ; il y a des vers qui ont jusqu'à 20 syllabes, d'autres qui descendent à 10.

En somme, il faut reconnaître dans ce *Poème* l'enfance de la littérature, mais une enfance qui promet beaucoup pour l'avenir, qui annonce de l'ampleur, de l'énergie et la majesté.

Il convient de signaler aussi, dès à présent, que cette première *Geste* castillane n'est pas la seule production épique du moyen âge. Après les savantes recherches de

1. On consultera avec beaucoup d'intérêt le beau livre de R. Menéndez Pidal, *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole*, ch. III. — L'éminent académicien a publié le premier volume du *Cantar del Mio Cid*, où nous trouvons, à côté du texte définitif de la Geste, des observations importantes sur la grammaire et le vocabulaire.

Milá y Fontanals, Gaston Paris et Menéndez Pidal, il reste acquis que le *Poème du Cid*, aussi bien que la *Chronique rimée* ou *Enfances de Rodrigue*, ont fait oublier trop longtemps (sans doute à cause de l'exceptionnelle popularité du héros qu'elles célébraient), toute une série d'autres poèmes analogues, dont deux au moins sur Fernan Gonzalez, trois sur les Infants de Lara, plusieurs sur Bernaldo del Carpio, et d'autres sur Garci Fernández, don Garcia, etc.

Le moyen âge a donc cessé d'être, des deux côtés des Pyrénées, considéré comme une époque barbare et l'histoire de la littérature y trouve un vaste champ à explorer et de belles gerbes à moissonner[1].

1. Cf. M. Milá y Fontanals, *De la Poesia heroico-popular castellana*, Barcelone, 1874. — G. Paris, *Journal des savants*, mai et juin 1898. — R. Menéndez Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid, 1896; et *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole*, trad. H. Mérimée, Paris, 1910.

CHAPITRE II

POÈTES CONTEMPORAINS DE LA CHANSON DU CID. — EXTRAITS DU « LIVRE D'APOLLONIUS » ET DU « POÈME D'ALEXANDRE ».

NOTICE

La bibliothèque de l'Escurial possède un manuscrit fort curieux, qui paraît remonter au XIIIe siècle, et qui contient les poèmes anonymes intitulés : *Libre d'Appollonio.* — *Vida de Santa Maria Egipciaca.* — *Libre de los tres Reyes d'Orient*, et quelques autres petites compositions relatives à la vie de Notre-Seigneur.

Le premier de ces poèmes, écrit avec plus de méthode et de talent que les autres, a pour sujet les aventures extraordinaires d'Apollonius, prétendu roi de Tyr, dont l'histoire a défrayé toutes les littératures du moyen âge[1]. Ce prince fabuleux était, disent les conteurs, très savant, excellent musicien, aussi habile qu'Œdipe dans l'art de deviner les énigmes : c'est bien un personnage tel que la Grèce pouvait le créer à l'époque de sa décadence.

Nous allons citer du poème anonyme espagnol le passage suivant :

ÉNIGMES PROPOSÉES PAR TARSIANA A APOLLONIUS (st. 505-514).

« .... Dime, qual es la cosa, preguntó la mallada [1],
« Que nunca seye [2] queda, siempre anda lazdrada [3] ;

1. Pour ce qui concerne la France, cf. Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, t. III, p. 486 ; *Lexique roman*, t. I ; *Roman de Flamenca*, p. 10 ; T. de Puymaigre, *Les Vieux auteurs castillans*, t. I, chap. VI. — L'histoire fabuleuse d'Apollonius a été redite en français par Gilles Corrozet et par François de Belleforest, écrivains du XVIe siècle.

« Los huéspedes son mudos ; da voces la posada ?
« Si esto adivinases, sería tu pagada [4].

— Esto, diz Apolonio, yo lo vo asmando [5],
« El rio es la casa que corre murmujando [6] ;
« Los peces son los huéspedes que siempre están
« Esta es terminada, vé otra adevinando. [callando.

— Parienta so de las aguas, amiga so del rio ;
« Fago fermosas crines, bien altas las envio ;
« Del blanco fago negro, que es oficio mio.
« Esta es más grave, segunt que yo fio.

— Parienta es de las aguas mucho la canyavera [7],
« Que cerca ella cria : esta es la cosa vera ;
« Fa muy fermosas crines, altas de grant manera ;
« Con ella facen libros. Pregunta la tercera.

— Fija so de los montes, ligera por natura ;
« Rompo é nunca dexo senyal de la rotura ;
« Guerreyo con los vientos, nunca ando segura.
— Las naves, ditze el rey, trayen esa figura...

— Nin he piedes, nin manos, ni otro estentino ; [8]
« Dos dientes he senyeros corbos como fozino [9] ;
« Fago al que me traye fincar en el camino.
— Tu fablas del áncora, dijo el pelegrino [10].

— Nasci de madre dura ; so muelle como lana ;
« Apésgame [11] el rio, que so por mi liviana ;
« Quando prenyada seyo, semeio [12] fascas [13] rana.
— Tu fablas de la esponja, dixo el rey, ermana. »

Notes. — 1. *majada*, ou *malhada* (*da*). Le mot *majada* vient de *magaliata* (pour *magalia*). Cf. Menéndez Pidal, *Gramática histórica*, n° 41, 3. Eug. de Ochoa lui donne, je ne sais pourquoi, le sens de *moza, muchacha*. — 2. *sea*. — 3. *lazrada* (tourmentée, qui est en mouvement). — 4. *agradada*. — 5. *asmar* = *juzgar, imaginar*. — 6. *murmurando*. — 7. *cañavera*. — 8. *intestino*. — 9. *dos dientes senderos corvos como focino*

(*hocino*) : ce dernier mot signifie serpe ; M. de Ochoa le traduit par « défense de sanglier », mais il n'est vraiment pas besoin d'aller chercher une interprétation si lointaine. — 10. Etranger. — 11. *apesgar* = charger, rendre pesant. — 12. *semejo*, je ressemble. — 13. Ce mot semble venir de *haz caso*, fais cas de.... et signifie, « en apparence, à peu près ».

*
* *

Deux poètes espagnols du XIII[e] siècle méritent encore une mention toute spéciale : ce sont **Gonzalo de Berceo** et **Lorenzo de Segura**.

Berceo (1198-1260), auteur de la *Vie de saint Dominique de Silos*, de la *Vie de saint Millán* (Emilien), de plusieurs poèmes sur la *Sainte Vierge*, etc., écrit sans prétention [1] et révèle plutôt le talent du chroniqueur que l'initiative audacieuse de l'homme d'imagination. Timide de sa nature, il se défie de ses propres forces ; il s'attache à la lettre des parchemins et des traditions dont il ne s'écarte pas pour un seul détail, et avec une fidélité tellement scrupuleuse, que *jamais il ne supplée de son propre fonds à ce que les manuscrits ne disent point* [2]. Malgré cela, on le lit volontiers, non à cause de son élévation, mais à cause de la candeur et de la modestie charmantes qui se reflètent dans ses œuvres, et de la chaleur du sentiment chrétien que celles-ci respirent.

Segura, au sujet de la vie duquel nous ne pouvons donner aucune date certaine, occupe les loisirs de sa vie monastique à copier, sinon à composer un poème légendaire, sorte de roman de chevalerie, sur *Alexandre le Grand*, comprenant 10.000 vers et divisé en 9 livres. Il a

1. A preuve de cette assertion, nous citons ce début de la *Vie de saint Dominique :*

« Au nom du Père qui fit toutes choses, de Don Jésus-Christ, Fils de la Glorieuse, et du Saint-Esprit...., je veux faire une prose en roman vulgaire, dans le langage dont on se sert communément pour parler à son voisin ; car je ne suis pas assez savant pour écrire en latin. *Mon œuvre vaudra bien, j'espère, un verre de bon vin.* »

2. « Ce que je n'ai pas lu, je ne voudrais pas l'avancer de moi-même, car affirmer une chose douteuse, c'est se rendre coupable d'un grand péché ! » (*Vie de saint Dominique*, c. 73.)

conscience de sa valeur, de la puissance de sa langue et des mérites de sa versification.

L'œuvre de Lorenzo de Segura est inspirée de fables orientales déjà exploitées par plusieurs écrivains français du XIIe siècle, parmi lesquels il faut nommer GAUTIER DE LILLE, auteur d'un poème latin sur Alexandre, si célèbre qu'on l'expliquait dans les écoles de son temps; LAMBERT LI CORS et son continuateur ALEXANDRE DE BERNAY, qui composèrent sur le même sujet des poèmes romanesques en vers dits *alexandrins*.

Nous allons citer deux extraits du *Poème d'Alexandre*.

I. — BATAILLE D'ISSUS (st. 955-1004).

Ya se movien las aces, ibanse allegando [1];
Iban los ballesteros de las saetas tirando;
Iban los caballeros las cabezas abaxando;
Iban los caballos las orejas aguzando.

Eran de tal guisa mezcladas las feridas,
Que eran de los golpes las trompas enmodidas [2].
Volaban por el ayre las saetas texidas,
Al sol togien [3] el lumbre, tan venien descosidas.

De piedras é de dardos iban grandes nuvadas [4],
Cuemo si fuesen exambres [5] de abeias iuntadas;
Tant eran las feridas firmes é afincadas [6],
Que eran de los cuernos las voces afogadas [7].

Cuemo sedie [8] Alexandre mano al corazon,
Aguijó todo primero, abaxól pendon:
Más irado quel rayo, más bravo quel leon,
Fué ferir do estaba el Rey de Babilon.

Fendió todas las aces que fronteras estaban:
Parársele delantre [9] ningunos non osaban.
Ferió entre los Reys que á Dario guardaban
Pocos avie hy dellos que dél non se duldaban [10].

Querie á todas guisas á Dario allegar,
Ca non querie en otro su lanza emprimar [11];
Desdennaba los otros, non los querie catar,
Ca toda ganancia acie [12] en es logar.

En medio de las aces adur [13] era echado,
Evos un caballero, Areta fué llamado,
Sennor era de Siria, un regno acabado,
Dió á Alexandre un buen golpe probado.

Firme sóvol [14] Rey, non dió por ello nada ;
Tornó contra Areta, feriólo su vegada [15],
Metiól la cuchiella por medio la corada [16],
Echólo muerto frio en medio la estrada [17]...

Vasallos de Areta van á az de caballeros,
Por vengar su sennor fecioron sus asseos [18];
Mas luego fueron prestos Clitos é Tolomeos,
Fecioronlos tornar conna ira de Deus.

Andaban estos ambos entre los enemigos,
Cuemo leones que andan defamidos [19],
Los dientes regannados, dando fieros gramidos :
Bien les venie en miente porque eran venidos.

Dario en este comedio [20] en valde non estaba :
Ninguno en el campo más de cor non lidiaba ;
Nunca facie tal golpe que ombre non mataba ;
Demás, ninguna vez el golpe non erraba.

Mas, cuemo diz la Letra, que es verdat probada,
Que hy az todol prez [21] é toda la soldada [22];
Nol valie á Dario todo su fecho nada,
Ca Dios avie la cosa cuemo fuesse ordenada.

NOTES. — 1. Se rencontrant (*ad-locare*). — 2. Rendues muettes (*enmudecidas*). — 3. Latin *tegebant*, couvraient. — 4. *nube*. — 5. *enjambres*. — 6. *ahincar* veut dire « insister vivement, s'acharner, presser ». — 7. *ahogadas*. — 8. Imparf. arch. de *ser;* traduisez : « como Alejandro era magno (valiente)... » — 9. *delante*. — 10. *dudaban*. *Hy* = *ahi*, *alli*. — 11. *emprimar* = étrenner. donner à quelqu'un la primeur de quelque chose.

— 12. *hacia*. Traduisez : « ca (*quia*) hacia toda ganancia en es(e) lugar. » — 13. *á penas duras, con dificultad.* — 14. Parfait archaïque de *ser* : *estuvo le*... — 15. *vez*, tour. — 16. Dans l'ancien français *courade*, c'est-à-dire poitrine. — 17. *suelo, camino*. En italien : *strada* signifie « rue ». — 18. *asaltos*. — 19. *hambrientos* (affamés). — 20. Mêlée. — 21. « que ahí yace todo el precio. » — 22. *soldada* (ou *sollada*) = *pago*, d'où le français « solde ».

II. — DESCRIPTION ALLÉGORIQUE DES DOUZE MOIS DE L'ANNÉE (st. 2391-2402).

Estaba Don Janero á todas partes catando,
Cercado de cenisa, sus cepos [1] acarreando,
Tenie gruessas gallinas, estábalas assando,
Estaba de la percha longanizas tirando.

Estaba Don Febrero sos manos calentando,
Oras facie sol, oras sarraceando [2] :
Verano é invierno ybalos destremando [3],
Porque era más chyquo [4] seyesse querellando.

Marzio avie grant priessa de sus vinnas labrar,
Priessa con podadores, é priessa de cavar :
Los dias é las noches facielos iguar [5],
Faze aves é bestias en zelo entrar.

Abril secaba huestes pora yr guerrear.
Ca avie alcacéres [6] grandes ya pora segar :
Facie meter las vinnas pora vino levar,
Crecer miesses é yerbas, los dias alongar.

Sedie el mes de Mayo coronado de flores,
Afeytando los campos de diversas colores,
Organeando [7] las mayas [8], é cantando damores [9],
Espigando las miesses que sembran labradores.

Madurava Don Junio las miesses é los prados,
Tenie redor dessi [10] muchos ordios segados,
De cerezas maduras los cerezos cargados,
Eran á mayor siesto los dias allegados.

Seya el mes de Julio cogendo segadores ;
Corrienle per la cara apriessa los sudores ;
Segudaban [11] las bestias los moscardos [12] mordedores ;
Fazie tornar los vinos de amargos sabores.

Trillava Don Agosto las miesses per las eras,
Aventaba las parvas, alzaba las ceveras [13],
Yba de los agraces faziendo uvas veras ;
Eston fazia Outunno sus ordenes primeras.

Setembrio trae varas, sacude las nogueras,
Apretaba las cubas, podaba las vimbreras [14],
Vendimiaba las vinnas con fuertes podaderas,
Non dexaba los passaros llegar á las figueras.

Estaba Don Othubrio sus missiegos [15] faziendo,
Yba como de nuevo sus cosas requiriendo,
Yba posa sembrar el invierno veniendo,
Ensayando los vinos que acen [16] ya ferviendo.

Novembrio secudia [17] á los puercos las landes,
Caera dun robre, lebábanlo en andes,
Compiezan al crisuelo [18] velar los avezantes [19],
Ca son las noches luengas, los dias non tan grandes.

Mataba los puercos Decembrio por mannana,
Almozaban los fegados [20] pora matar la gana,
Tenie nyubla [21] escura siempre per la mannana,
Ca es en est tiempo ela [22] muy cotiana [23].

Notes. — 1. *cepo* = *tronco de leña.* — 2. *sarracear* = *hacer tiempo de cerrazón ó nublado.* — 3. *destremar*, c'est-à-dire déterminer, délimiter. — 4. *chico. Seyese*, forme arch. de l'imparf. subj. de *ser.* — 8. *igualar.* — 6. *alcácer* ou *alcácel*, escourgeon. — 7. *cantando.* — 8. *las majas* (niñas). — 9. *de amores.* — 10. *de sí.* — 11. *perseguían.* — 12. Augmentatif de *moscas.* — 13. *ceveras* ou *ceberas* = *cebo, alimento* (lat. *cibaria*). — 14. *mimbreras.* — 15. Sans doute « travaux des champs, tels que labours, etc. ». — 16. *hacen.* — 17. *sacudiá á los puercos las bellotas.* — 18. *candiles.* — 19. *acostumbrados.* — 20. *higados.* — 21. *niebla.* — 22. *ella.* — 23. *cotidiana, continua.*

CHAPITRE III

ALPHONSE X. — DON SANCHE. — DON JUAN MANUEL. — EXTRAITS DES « SIETE PARTIDAS » ET DU « CONDE LUCANOR ».

Alphonse X de Castille, surnommé *le sage* (el sabio) fut un homme vraiment extraordinaire pour son siècle (1221-1284). Il fonda, en 1254, l'Université de Salamanque, lui donna des privilèges et lui assura des bénéfices considérables; il voulut fixer lui-même le nombre et l'ordre des chaires qu'elle devait avoir : lois, décrets, décrétales, physique, logique, grammaire, musique.

Il appela à sa cour des savants orientaux et occidentaux, et leur fit traduire les ouvrages scientifiques des Arabes et des Egyptiens. Lui-même étudia avec ardeur l'astronomie; il écrivit ou fit écrire douze traités sur cette science, entre autres les célèbres *Tables* qui portent son nom [1].

Protecteur des Lettres, Alphonse X encouragea principalement l'étude de la langue castillane, qu'il déclara obligatoire dans les actes publics. L'intelligent monarque était sans cesse occupé à rechercher où étaient les hommes et les œuvres, qui devaient apporter leur tribut au développement de ses grandes idées.

La fin de sa vie fut traversée par de douloureuses épreuves : la déloyauté de ses vassaux orgueilleux et turbulents lui suscita des infortunes dont il se plaint dans ses *Lamentations* poétiques.

1. Les *Tables alphonsines* sont une reproduction de celles de Ptolémée, avec des additions et des corrections. On les conserve dans le trésor de la cathédrale de Séville, et on les porte en procession avec les reliques insignes, les jours de fêtes solennelles.

Nous allons citer un passage de son immortel Code de lois intitulé *Las Siete Partidas* (les sept parties), vaste encyclopédie où la morale et la philosophie tiennent autant de place que la politique et la jurisprudence, où les digressions, les réflexions éclairent à chaque pas le texte du législateur.

L'IDÉAL D'UN BON ROI (*Part.* II, tit. III)

Nasce el pensamiento del corazon del home[1] : é deve ser non con saña, ni con gran tristeza, nin con mucha cobdicia[2], nin rebatosamente[3] ; mas con razon é sobre cosas de que vengan pro[4], é de que se pueda guardar de daño... Sobeianas[5] hondras[6] é sin pro non deve el rey cobdiciar en su corazon ; ante se deve mucho guardar dellas, porque lo que es ademas[7] non puede durar, é perdiéndose é menguando tórnase en deshondra. E la hondra que es desta guisa[8], siempre viene daño della al que la sigue, nasciendo ende[9] trabaxos é costas grandes, é sin razon menoscabando lo que tiene por lo ál que coddicia aver. E sobre esto dixeron los sabios que non era menor virtud guardar home lo que tiene que ganar lo que non ha : é esto es porque la guarda aviene[10] por seso, é la ganancia por aventura...

Riquezas grandes ademas non deve el rey cobdiciar para tenerlas guardadas é non obrar bien con ellas : cá naturalmente el que para esto las cobdicia non puede ser que non faga grandes yerros para averlas, lo que non conviene al rey en ninguna manera. E aun los santos é los sabios se acordaron en esto : que la cobdicia es muy mala cosa, así que dixeron por ella, que es madre é raiz de todos los males. E aun dixeron más, que el home que cobdicia grandes tesoros allegar para non obrar bien con ellos, magüer[11] los haya, non es ende señor, mas siervo : pues que la cobdicia face que non pueda usar dellos de manera que le esté bien...

Non conviene al rey cobdiciar ser muy vicioso[12] :

cá el vicio ha en sí tal natura, que quanto el home más lo usa, más lo ama. E desto le vienen grandes males, é mengua el seso é la fortaleza del corazon : é por fuerza ha de dexar los fechos quel[13] convienen de facer, por saber de los otros en que halla el vicio. E ademas, que quando el home mucho se ha á el usado, non se puede despues partir dél, é tómalo por costumbre, de manera que se torna como en natura. E todas estas cosas que fablan en guarda[14] del corazon del rey, acuerdan con la palabra que Salomon dixo : que en todas guisas deve home punnar[15] en guardarlo, como cosa onde sale vida ó muerte.

Notes. — 1. *hombre.* — 2. *codicia.* — 3. *arrebatadamente.* — 4. *provechos.* — 5. *soberanas.* — 6. *honras.* — 7. *de más.* en plus, en trop. — 8. *guisa* est un terme archaïque synonyme de *manera.* — 9. Lat. *inde* (de là). — 10. *viene,* du lat. *advenit.* — 11. *aunque.* — 12. *vicio, vicioso* ont ici le sens de *plaisir* et de *voluptueux.* — 13. *que le :* rappelons que l'article et le pronom s'employaient jadis comme enclitiques. — 14. « Toutes ces raisons qui recommandent la garde du cœur... ». — 15. Du lat. *pugnare* (s'efforcer).

* * *

Don Sanche, *le brave*, fils d'Alphonse X, continua les efforts de son père pour enraciner de plus en plus en Castille la bonne et vraie littérature. Il créa des *Etudes générales* à Alcala de Henarès, en 1293, protégea les savants et augmenta le trésor des documents littéraires nationaux et étrangers, qu'il mit à la disposition des hommes de talent dont il aimait à s'entourer.

On lui attribue, entre autres ouvrages, le *Lucidario* et le *Libro de Castigos*. Bien qu'il ne soit pas prouvé absolument que ces compositions soient de Don Sanche, nous les plaçons ici à titre d'indication.

Le *Lucidario* (*Luminaire*) a pour but de résoudre les difficultés qui existeraient entre la raison et la foi. Un écolier, qui vit dans une grande ville, suit les leçons d'un professeur de l'*Art de la Nature* [1], et y entend enseigner

1. Les sciences expérimentales et la philosophie.

beaucoup de choses qu'auparavant il regardait comme des erreurs ; il propose ses doutes et ses objections, et son maître les résout volontiers.

Le *Libro de los Castigos* (ou *Livre des Castoiements*) est un précieux traité de politique et de morale écrit pour l'éducation du fils de Don Sanche, et dans lequel, au moyen d'exemples frappants, le prince tâche d'inspirer à son futur successeur l'amour de Dieu et de ses sujets, des préceptes de sagesse et des règles de conduite. On peut rapprocher de ce livre des compositions françaises analogues du moyen âge, entre autres, le *Castoiement ou Instructions d'un père à son fils*, réimprimé à Lausanne, en 1760.

***

Don Juan Manuel (1282-1347), neveu d'Alphonse X, n'a pas seulement laissé la réputation d'un soldat émérite, mais il a été un des principaux écrivains de son temps. De ses quatorze livres, le plus important est, sans contredit, le *Libro de Patronio* ou *Conde Lucanor*, dans lequel l'auteur se propose de donner à son fils, au moyen de récits allégoriques, les plus hautes leçons de politique et de morale : le comte Lucanor, qui est un seigneur puissant et possède un grand nombre de vassaux, propose à son maître et conseiller Patronio, diverses questions qui le laissaient dans le doute et la perplexité ; et Antonio résout chacune de ces difficultés par un apologue, dont il tire toujours une devise, ou maxime générale, en forme de distique.

Dans le manuscrit des œuvres de Don Juan Manuel, conservé à Madrid, l'auteur commence par exposer les raisons qui l'ont engagé à transcrire tous ses ouvrages ; ce qu'il fait dans l'histoire suivante qui est tout à fait caractéristique :

HISTOIRE DU CHEVALIER ET DU SAVETIER

... Porné[1] aquí una cosa que acaeció á un caballero en Perpiñan, en tiempo del primero Rey D. Jaymes de Mallorca ; así acaeció que aquel caballero era muy grande trobador é fazie muy buenas cántigas á marabilla, é fizo una muy buena además, é avia muy buen

son. Et atanto se pagaban las gentes de aquella cántiga, que desde grande tiempo non querían cantar otra cántiga si non aquella. Et el caballero que la fisiera avía ende muy grande plazer. Et iendo por la calle un día, oyó que un zapatero estaba diciendo aquella cántiga, é decía tan malerradamente[2], tan bien las palabras como el son, que todo ome que la oyese, si ante no la oyese tenía que era muy mala cántiga é muy malfecha[3]. Quando el caballero que la fiziera oyó como aquel zapatero confondia aquella tan buena obra, ovo[4] dende muy grande pesar é grande enojo, é descendio[5] de la bestia, é asentóse cerca de él. Et el zapatero que non se guardava de aquello, non dexó de su cantar, é quanto más decía, más confondía la cántiga que el caballero fisiera[6]. Et de que el caballero vió su buena obra mal confondida por la torpedad[7] de aquel zapatero, tomó muy paso[8] unas teseras[9] é tajó quantos zapatos el zapatero tenía fechos, é esto fecho cavalgó é fuése. Et el zapatero paró mientes en sus zapatos, et de que los vido[10] así tajados, entendió que avía perdido todo su trabajo, ovo muy grande pesar, é fué dando voces en pos de aquel caballero que aquello le fiziera. Et el caballero dixole[11]. « Amigo, el Rey nuestro señor es á quien vos debedes[12] acudir, é vos sabedes que es muy buen Rey é muy justiciero, é vayamos ante él, é líbrelo[13] como fallare por derecho. »

Ambos se acordaron á esto, é desque[14] legaron ante el Rey, dixo el zapatero como le tajara todos sus zapatos é le fiziera grande daño. El Rey fué deste[15] sañudo, é preguntó al caballero si era aquello verdad; é el caballero díxole que sí, mas que quisiera saber porque le ficiera. Et mandó el Rey que dixiese, é el caballero dixo que bien sabía el Rey que él fiziera tal cántiga, que era muy buena é avía buen son, é que aquel zapatero gela[16] avía confondida é que gela mandara dezir. E el Rey mandógela dezir, é vió que era así. Entonces dixo el caballero que pues el zapatero confondiera tan buena obra como él ficiera, é en que avía tomado

grande dapno[17] é afán, que así confondiera él la obra del zapatero. El Rey é quantos lo oyeron, tomaron deste grande plazer, é rieron ende mucho, é el Rey mandó al zapatero que nunca dixiese aquella cántiga, ni ofendiese la buena obra del caballero; é pechó[18] el Rey el daño al zapatero, é mandó al caballero que non fiziese más enojo al zapatero.

Et recelando yo Don Juan, que por razon non se podrá escusar[19] que los libros que yo he fecho non se hayan de trasladar muchas veces, é porque yo he visto que en los traslados acaece muchas veces lo uno por desentendimiento de escrivano, ó porque las letras semejan unas á otras, que en transladando el libro, porná[20] una razon por otra, en guisa que muda toda la entención[21] é toda la seña[22], e traydo al que la fizo, non aviendo y[23] culpa, é por guardar esto quanto yo pudiere, fize fazer este volumen en que están escriptos todos los libros que yo fasta aquí he fechos[24].

Notes. — 1. *pondré.* — 2. Adverbe formé de l'adjectif archaïque *mal-errado* (tout de travers). — 3. *mal hecha.* — 4. *hubo.* — 5. *bajó.* — 6. *hiciera.* On remarquera l'hésitation dans l'orthographe de *facer*, où la lettre *c* devient tantôt *z*, tantôt *s.* — 7. *torpeza*, maladresse. — 8. Doucement, tranquillement. — 9. *tijeras.* — 10. *vió.* — 11. *le dijo.* — 12. *debéis.* — 13. Qu'il tranche cela. — 14. Crase, pour *desde que* (aussitôt que). — 15. *de este*, ou mieux *de esto*, de cela. — 16. *se-la.* — 17. *daño.* — 18. *pechar* = payer. — 19. *excusar*, éviter, empêcher. — 20. *pondrá.* — 21. *intención.* — 22. Féminin assez curieux de *sen*, qui veut dire jugement, d'où intelligence, sens. — 23. *ahí, alli.* — 24. A noter dans tout ce morceau que l'imparfait du subjonctif en *ra* a conservé le sens du plus-que parfait latin, d'où il est dérivé, comme nous le faisons remarquer dans notre *Grammaire historique*,

*
* *

Voici maintenant deux des *Enjemplos* du *Libro de Patronio* :

I. — DE LO QUE CONTESCIÓ[1] A UNA MUJER QUE'L DIZIEN[2] DOÑA TRUHANA (nº 7)

... Señor Conde, dixo Patronio, una mujer fué que avía nombre Doña Truhana, et era assaz[3] más pobre que rica; et un día yva[4] al mercado, et levaba[5] una olla de miel en la cabeza. Et yendo por el camino, comenzó á cuidar[6] que vendería aquella olla de miel et compraría una partida[7] de huevos, et de aquellos huevos nascerían gallinas, et despues de aquellos dineros quél[8] valdrían compraría ovejas; et assí comprando de las ganancias que faría, fallóse[9] por más rica que ninguna de sus vecinas. Et con aquella riqueza que ella cuydava que avía, asmó[10] cómo casaría sus fijos et sus fijas, et cómo yría guardada[11] por la calle con yernos et con nueras, et cómo dirían por ella cómo fuera de buena ventura[12] en llegar á tan grant riqueza, seyendo[13] tan pobre como solía seer. Et pensando en esto, comenzó á reyr con grant plazer que avía de la su buena andança[14], et en riendo dió con la mano en su frente, et estonce[15] cayó'l la olla de la miel en terra et quebróse. Quando vió la olla quebrada, comenzó á fazer muy grant duelo, toviendo[16] que avía perdido todo lo que cuydava que avría[17] si la olla no se quebrara. Et porque puso todo su pensamiento por fuerza vana, non se fizo al cabo nada de lo que ella cuidaba.

NOTES. — 1. *aconteció.* — 2. *que la decian,* qu'on appelait. — 3. Du lat. *ad-satis*, assez. La forme romane *assaz*, conservée dans le provençal *assatz*, a disparu en espagnol, où elle a été remplacée par *bastante*. — 4. *iba.* — 5. *llevaba.* — 6. *cuidar*, se soucier, mettre dans son imagination. — 7. *partida = parte, porción.* — 8. *que le.* — 9. *halló-se.* — 10. Elle médita. — 11. Regardée, considérée. — 12. *buena ventura*, bonheur, bon succès. — 13. *siendo.* — 14. *buena andanza*, heureux succès, bonne marche des affaires. — 15. *entonces.* — 16. *teniendo que...*, se regardant comme si... — 17. *habia.*

II. — DE LO QUE CONTESCIÓ Á UN HOME CON LA GOLONDRINA ET CON EL PARDAL (ex. 39)

Fablaba otra vez el Conde Lucanor con Patronio su consejero en esta guisa : — Patronio, en ninguna guisa non puedo excusar de haber contienda con uno de dos vecinos que yo he, et contesce assí que el más mi vecino non es agora tan poderoso, et el más poderoso non es tanto mi vecino; et ruégovos que me consejedes[1] qué faga[2] en esto. — Señor Conde, dijo Patronio, porque sepades para esto lo que vos más cumple[3] sería bien que supiesedes[4] lo que contesció á un home con un pardal et una golondrina. — El Conde le preguntó cómo fuera aquello. — Señor Conde, dijo Patronio, un home era flaco, et tomaba grant enojo con el roydo[5] de las voces de las aves, et rogó á un su amigo que le diese algun consejo, porque non podía dormir por el roydo que le facían los pardales et las golondrinas. Et aquel su amigo díjole que del todo non le podía desembargar, mas que sabía un escanto[6] con que le desembargaría de lo uno dello, ó del pardal, ó de la golondrina. Et aquel que estaba flaco respondióle que comoquier[7] que la golondrina da muchas voces et mayores, pero porque la golondrina va et viene, et el pardal mora[8] siempre en casa, que ante se quería parar[9] al roydo de la golondrina que yba et venía, que non al roydo del pardal que está siempre en casa. Et vos, señor Conde, comoquier que aquel que mora más lejos es más poderoso, consejo-vos que hayades[10] más aina[11] contienda con él, que non el que vos está más cerca, aunque non sea tan poderoso : que muy mala es la guerra de cabo[12] casa para cada día. — El Conde tovo este por buen consejo, et fizolo assí, et fallóse ende[13] muy bien. Et porque Don Johan hobo este por buen enjemplo, mandólo escrebir[14] en este libro, et fizo estos viessos[15] que dicen assí :

Si, en toda guisa, contienda hobieres de aver,
Toma la de más lejos, aunque haya más poder.

NOTES. — 1. *aconsejáis.* — 2. *haga.* — 3. *lo que os cumple más*, ce qui vous convient le mieux. — 4. *supieséis.* — 5. *ruido.* — 6. *encanto*, un charme, un remède. — 7. *como quiera que...* quoique. — 8. demeure. — 9. *parar* = se résigner à. — 10. *hayais*, pour *tengais.* — 11. *aina*, adv. arch., vite, d'une façon urgente. — 12. *cabo*, ou *cabe*, préposition qui a le sens de : *auprès de.* — 13. *halló-se de ello*, il s'en trouva. — 14. *escribir.* — 15. *versos.* Le proverbe, ou *devise*, s'appelait *viesso* ou *vierso*, parce qu'il était généralement exprimé en vers.

CHAPITRE IV

POÈME DE FERNAN GONZALEZ. — DANZA GENERAL DE LA MUERTE. — POÈME ALJAMIADO DE JOSEPH.

Parmi les compositions poétiques espagnoles antérieures au XVIe siècle, il convient de signaler, au moins en passant, le *Poème de Fernán Gonzalez*, dont l'auteur fut probablement un moine du couvent de San Pedro de Arlanza, en Vieille Castille, et dont le héros fut un des appuis les plus fermes du parti chrétien contre les Maures, au Xe siècle. Le poète s'est inspiré de la *Chronique rimée* du Cid, et a cherché évidemment à imiter Gonzalo de Berceo, auquel il a même emprunté certains vers.

Un autre poème, sur un sujet très populaire au moyen âge, c'est la *Danza general de la Muerte*, qui se compose de 79 stances régulières et octosyllabiques, précédées de quelques mots d'introduction en prose. On sait que la source à laquelle ont puisé les auteurs italiens, allemands, etc., de danses macabres, est une source toute française[1]. Mais, quoique imité de l'étranger, le poème espagnol n'en est pas moins remarquable : la mise en scène est particulièrement saisissante et pittoresque, et il est à présumer que la *Danza general* a été représentée sur les théâtres de l'époque.

Elle s'ouvre par une apostrophe de la Mort aux hommes oublieux de leurs fins dernières, leur rappelant le grand pouvoir qu'elle a sur tous sans exception. Puis apparaît un prédicateur, qui exhorte à la pénitence. La Mort s'adresse d'abord à la jeunesse et à la beauté, qu'elle nomme ses épouses, et elle proclame l'égalité devant la

1. Cf. Mâle, dans la *Revue des Deux Mondes*.

tombe. Puis elle appelle successivement le Pape, l'Empereur, le Cardinal, le Roi, le Patriarche, le Duc, l'Archevêque, le Connétable, etc., etc., jusqu'au Rabbin, au Fakir et au Sacristain. Elle conclut en invitant tous ceux qui n'ont pas été désignés nommément, quelle que soit leur condition, à venir sans délai prendre part à sa danse, car elle n'admet ni excuse, ni exemption. Ceux qui auront fait le bien jouiront d'une gloire sans fin, les autres seront damnés.

Citons ce qui a rapport à l'avocat et au médecin :

DISE EL ABOGADO

Qué fué ora mesquino[1] de quanto aprendy,
De mi saber todo e mi libelar[2] ?
Quando estar pensé, entonce cay[3],
Cegó-me la muerte, non puedo estudiar.
Rescelo he grande de yr al lugar
Do non me valdrá libelo nin fuero[4],
Peores amigos; que syn lengua muero :
Abarcó-me la muerte, non puedo fablar.

DISE LA MUERTE

Don falso abogado prevalicador[5],
Que de amas[6] las partes levastes salario,
Véngase bos[7] miente como syn temor
Bolvistes[8] la foja por otro contrario.
El Chino é el Bartolo é el Coletario[9]
Non bos librarán de mi poder mero :
Aquí pagaredes como buen romero[10].
E vos, canonigo, dexad el breviario.....

DISE EL FÍSICO

Myntió-me syn dubda el Fyn[11] de Abicena,
Que me prometió muy luengo bevir[12],
Rygiendo-me bien á yantar[13] y cena,
Dexando el bever despues del dormir.
Con esta esperanza pensé conquerir
Dineros é plata, enfermos curando :

Mas agora veo que me va llevando
La muerte consigo. Conviene sofrir.

DISE LA MUERTE

Pensaste bos, físico, que por Galeno
O Don Ypocras[14] con sus inforismos[15]
Seriades librado de comer del feno,
Que otros gastaron de más sologismos[16] ?
Non vos valdrá facer gargarismos,
Componer xaropes[17], nin tener dieta;
Non sé sy lo oystes, yo só la que apreta...
Venid vos, Don Cura, dexad los bautismos.

Notes. — 1. *mezquino* (ruin) : malheureux que je suis, que sont devenues mes études, etc...? — 2. *libelar = escribir alegatos, hacer escritos forenses* (*libelos*) — 3. *caí.* — 4. *fuero* (for), code, lois. — 5. *prevaricador.* — 6. *ambas.* — 7. *vos.* — 8. *volvisteis.* — 9. *Chino*, c'est-à-dire Cino de Pistoie, célèbre jurisconsulte italien. *Bartolo*, ou Bártulo, commentateur du droit. *Coletario* (colectario), recueil de lois et de décrets en vogue au XIVe siècle. — 10. *romero*, litt. pèlerin, c'est-à-dire voyageur, simple mortel. — 11. *Fyn*, ou plutôt *Fen*, célèbre livre de médecine d'Avicenne. — 12. *vivir* (vida). — 13. *comer.* — 14. Hippocrate. — 15. *aforismos.* — 16. *silogismos.* — 17. *jarabes.*

*
* *

La bibliothèque nationale de Madrid possède un curieux poème de 1220 vers, qui a pour sujet l'histoire du patriarche Joseph, d'après le récit du Coran : il est écrit en langue espagnole, mais avec des caractères arabes, ce qui lui a fait donner le nom de *aljamiado*. Il est intitulé : « *Histoire de Joseph ; que la paix soit avec lui, au nom d'Allah compatissant!* [1] ».

Il existe peu de compositions aussi dignes d'intérêt que ce poème, qui révèle, à part ses singularités, une grande sensibilité et un grand talent chez son auteur. Ce mélange des traditions bibliques et du Coran, de la langue castil-

1. « *Hadiç de Yuçuf* : *alayhi aççalam — Biçmi Allahi arrahmani arrahimi.* »

lane et de l'écriture arabe, nous donne une idée de ce qu'était devenue l'Espagne au temps des Maures. Nous ne connaissons d'ailleurs rien de plus original ni de plus typique dans la littérature médiévale. Ajoutons que l'auteur en est parfaitement inconnu.

I. — LES FILS DE JACOB RACONTENT À LEUR PÈRE QUE JOSEPH A ÉTÉ DÉVORÉ PAR UN LOUP (str. 24-32)

Yacop, con el sentido[1] salióse á las carreras,
Por saber de sus fijos nuevas verdaderas.
Asomáronse al monte, bajando las laderas,
Disiendo : « ¡ Oh hermano Yusuf, de tan buenas [maneras ! »

Cuando él los vido venir con tal apellido,
Luego en aquella hora cayó amortesido[2].
Cuando llegaron á él, no le hallaron sentido[3].
Disieron todos : « Sennor, dadle el perdon complido. »

Allí dijo Yahuda á todos sus hermanos :
« Vayamos á Yusuf, adugámoslo privado[4],
« Y habremos el perdon de nueso padre honrado ;
« Yo vos prometo selar[5] cuanto habedes yerrado. »

Dijieron los hermanos : « Aquesto non farémos,
« Mas vayamos á Yusuf, é lo esmembremos[6],
« Ed asy á nueso padre aquesto le dirémos
« Que se lo comió el lobo, é serémos creederos[7]. »

A poco de rato qu'el padre hobo[8] acordado [9],
Dijo á los sus fijos : ¿ Dó es el mi amado ?
« ¿ Qué lo habedes fecho ? ¿ En dó le habedes echado ? »
Ellos le respondieron : « El lobo se lo habrá tragado. »

Dijo : « Non vos creio, mis fijos, en lo que me desi- [des[10] ;
« Mas cazad al lobo allí de do venides :

« Yo le faré fablar, corvas[11] las cervices,
« Con ayuda de Alláh, si verdad me desides. »

Fuéronse á cazar á lobo con falsia[12] muy mala,
Disiendo que había fecho muerte tan granada[13];
Aducieron[14] la camisa de Yusuf ensangrentada,
Porque Yacob creyese aquello sin dudansa.

Rogó Yacob al Criador, y el lobo luego fué á fablar :
« No manda Alláh que á nabi[15] fuese yo á matar ;
« En tan extranna tierra me fueron á buscar;
« Han-me fecho pecado : viéngolo á lacerar[16].

« — Non vos creio, mis fijos, ca tuerto[17] me tenedes ;
« En cuanto me prometides, en todo me fallescédes ;
« Mas yo fio en Alláh que aun lo verédes ;
« Todas estas cosas aun las pagarédes. »

NOTES. — 1. Angoisse. — 2. *amortiguado*, tombé comme mort. — 3. Animé, ayant connaissance. — 4. *traigámosle pronto. Privado*, du lat. *prius*. — 5. *celar*, cacher. — 6. *desmembremos*, mettons-le en pièces. — 7. Dignes de foi. — 8. *hubo*. — 9. *acordar*, reprendre les sens. — 10. *decis*. — 11. La tête courbée, obéissant. — 12. *falsedad*. — 13. *grande* (horrorosa). — 14. *trajeron*, du lat. *adduxerunt*. — 15. Mot arabe qui signifie « prophète ». — 16. *vengo á pagarlo*, je viens (on m'amène) pour l'expier. — 17. *tener tuerto* = hacer agravio, en français « faire tort ».

* * *

II. — JOSEPH EMMENÉ EN CAPTIVITÉ PRIE SUR LE TOMBEAU DE SA MERE (st. 45-51)

Iban muy grant gente con aquel mercadero ;
Allí iba Yusuf solo é sin compañero.
Pasaron por un camino, por un fosal sennero[1]
Do yacía la su madre aserca de un otero.

Dió salto del camello do iba cavalgando.
No lo sintió el negro que lo iba guardando.

Cayó Ysuf en tierra, la cadena rastrando,
Fuése para la fuesa[2] de su madre, llorando.

Dijo : « Madre, señora, perdónete el Criador !
« Madre, si me veyeses, de mi hobieses dolor :
« Liévanme con cadena captivo, con sennor,
« Vendido de mis hermanos, como si fuera taraidor[3].

« Ellos me han vendido, non teniéndoles tuerto ;
« Partiéronme de mi padre ante que fuese muerto.
« Con arte y con falsia ellos me hobieron vuelto ;
« Por mal presio me vendieron, é voy ajado é [cueyto[4]. »

De-sí volvió el negro que iba en la camella ;
Requirió á Ysuf, é non lo falló[5] en ella.
Tornóse por el camino, aguda su orella[6] ;
Fallólo en el fosal llorando, qu'es maravella.

Cuando el negro lo vido, húbolo mal ferido[7],
E luego en aquella hora cayó amortesido.
Dijo : « Tú eres malo é ladron complido ;
« Ansi[8] nos lo dijeron los que te hobieron vendido. »

Díjole Yusuf : « Yo no soy malo ni ladron ;
« Mas aquí yas[9] la mi madre, é véngola pedir perdon.
« Ruego ad Alláh del cielo, é le fago oracion ;
« Que si culpa non te tengo, él te dé su maldicion. »

NOTES. — 1. *sennero=solo, aislado.* — 2. *fuesa,* comme plus haut *fosal,* fosse, tombe. — 3. *traidor.* — 4. *cuitado :* humilié et malheureux. — 5. *halló.* — 6. *oreja.* — 7. Il le trouva tout angoissé et défaillant. — 8. *Así.* — 9. *yace.*

CHAPITRE V

JEAN RUIZ, ARCHIPRÊTRE DE HITA. — SEM TOB DE CARRION.

Juan Ruiz, archiprêtre de Hita, semble à la fois l'héritier de Rutebœuf et le précurseur de Rabelais. Il écrivait entre 1330 et 1350 un livre intitulé *Libro de Cantares*, qui comprend sept mille vers, où il traite toutes sortes de sujets, religieux et profanes, avec une merveilleuse variété de style, entremêlant les contes, les fables, les apologues, de la façon la plus originale et la plus bizarre.

Le but de ce poète, en publiant son livre, est ainsi marqué par lui même, quand il dit dans son prologue :

« Choisissant et aimant de bonne volonté le salut et la gloire du paradis pour mon âme. j'ai fait ce petit recueil, écrit en mémoire du bien, et j'ai composé ce nouveau livre, où je dépeins quelques ruses, industries et subtilités trompeuses du fol amour du monde, que certains mettent en usage pour pécher... »

Ce n'est pas à dire qu'avec de si bonnes intentions — si tant est qu'elles soient sincères —, le poème de **Juan Ruiz** soit exempt de reproche d'immoralité. Le *Libro de Cantares* n'est malheureusement que trop immoral. Seulement, dans cette œuvre, comme dans celle de notre Rabelais, il y a des perles sous le fumier, et nous allons en chercher quelques-unes pour les montrer au lecteur.

I. — LES SEPT JOIES DE NOTRE-DAME (st. 10-22).

Santa María.
Luz del dia,
Tú me gía [1]
Todavía.

Gáname gracia et bendícion
Et de Jesus consolacion,
Que pueda con devocion,
Cantar tu alegria.

El primero goso ques'lea [2]
En cibdad de Galilea,
Nazaret creo que sea,
Ovist mensageria

Del Angel que á tí vino,
Gabriel santo et digno;
Tróxote [3] mensag divino,
Dixote « Ave Maria »

Tú desque el mandato oiste
Omilmente [4] recebiste,
Luego Virgen concebiste
Al Fijo que Dios en tí envia.

En Belen acaeció
El segund, quando nasció
E sin dolor aparesció
De tí Virgen, el Mexia [5].

El tercer cuenta las leies [6],
Quando vinieron los Ries [7],
E adoraron al que veies [8]
En tu brazs, do yascia [9].

Ofreciól' Mirra [10] Gaspar,
Melchor fué encíenso dar,
Oro ofreció Baltasar
Al que Dios é home seya [11].

Alegria qnarta é buena
Fué quando la Magdalena
Te dixo gezo sin pena,
Quel [12] tu Fijo vevía [13]

El quinto plazer oviste [14],
Quando al tu Fijo viste
Sobir [15] al cielo, et diste
Gracias á Dios ó [16] subia.

Madre, el tu goso sexto,
Quando en los Discípulos presto
Fué Spíritu santo puesto,
En tu santa compañía.

Del septeno [17], Madre santa,
La Iglesia toda canta,
Sobiste con gloria tanta
Al cielo é quanto y avia [18].

Reynas con tu Fijo quisto [19],
Nuestro Señor Jesu Cristo.
Por ti sea de nos visto,
En la gloria sin fallia [20].

Notes. — 1. *guia*. — 2. *aquese le ha(s)*, cette (joie), tu l'as. — 3. *Trajo-te*, t'apporta. — 4. *humildemente*. — 5. *Mesías*, Messie. — 6. *el tercer cuenta (al)lá ese le eies*, le troisième point, tu l'as (eu) là : *eies* (ou *eis*, de *heis*, *habeis*), 2e pers. plur. du prés. indicat. de *haber*. — 7. *los Reyes*, les Rois Mages. — 8. *veías*. — 9. *yacía*. — 10. La myrrhe. — 11. Imp. de *ser*. — 12. *que el*. — 13. *vivia*. — 14. *hubiste*. — 15. *subir*. — 16. *do(nde)*, adverbe mis pour le relatif *á quien*. — 17. *septimo : septeno* est resté comme nombre collectif. — 18. *y = allí* (au ciel). — 19. *querido*. — 20. *fallia = falta* (faute, fin).

* * *

II. — CHANSON DES ÉCOLIERS (st. 1624-1632)

Señores dat al escolar
Que vos bien [1] demandar :
Dat limosna et racion [2],
Et faré por vos oracion
Que Dios vos dé salvacion.
Queret por Dios á mi dar.

El bien que por Dios fesierdes [3],
La limosna que por él dierdes [4],
Quando deste mundo salierdes [5],
Esto vos habrá de ayudar.

Quando á Dios dierdes cuenta
De los algos [6] et de la renta,
Escusarvos [7] ha de afruenta
La limosna por él far.

Por una rasion que dedes [8],
Vos ciento de Dios tomedes [9],
Et en paraiso entredes :
Ansi lo quiera él mandar.

Catad [10] que el bien faser
Nunca se ha de perder ;
Podervos ha estorcer [11]
Del infierno, mal lugar.

El Señor dé paraiso,
Christus que tanto nos quiso,
Que por nos muerte priso [12],
Matáronlo Jodios.

Murió nuestro Señor
Por ser nuestro salvador :
Dadnos por el su amor
Si él salve á todos nos.

Acordatvos de su estoria [13] ;
Dat por Dios en su memoria,
Si él vos dé la su gloria :
Dat limosna por Dios.

Agora en quanto vivierdes [14],
Por su amor siempre dedes [15] ;
Et con esto escaparedes [16]
Del infierno é de su tos [17].

Notes. — 1, *viene*. — 2. en fr. ration, c'est-à-dire de quoi manger. — 3. *hiciereis*. — 4. *diereis*. — 5. *saliereis*. — 6. *algo* (*aliquod*, quelque chose), aujourd'hui pronom Indéf. indéclinable, était autrefois employé comme substantif. — 7. *excusaros*, vous exempter. — 8. *déis*. — 9. *toméis*. — 10. Impératif de *catar :* faites attention, tenez compte. — 11. *librar*. — 12. Parf. arch. de *prender*. — 13 *historia*. — 14. *viviereis*. — 15. *déis*, donnez. — 16. *escaparéis*, vous échapperez. — 17. Toux : singulière dénomination du tourment de l'enfer.

* * *

Au commencement du xve siècle, un poète moraliste, juif de religion, dédia au roi Pierre *le cruel*, une série de 476 strophes contenant des conseils et des avis aussi sages que poétiques. Cet écrivain s'appelle **Rabbi Don Santob** (ou *Sem Tob*), natif de Carrion de los Condes. Le mètre adopté par cet écrivain est la *redondilla* de sept syllabes, coulante et facile, qui se fait lire avec beaucoup de charme.

EXTRAITS DES « CONSEJOS » DE SANTOB

Señor Rey, noble, alto,
Oy [1] este sermon
Que viene desyr [2] Santob,
Judio de Carrion...

Por nascer en el espino
No val [3] la rosa cierto
Menos, nin el buen vyno
Por nascer en el sarmiento.

No val el azor menos
Por nascer de mal nído,
Ni los enxemplos [4] menos
Por los dezir Judío....

A todo ome [5] castigo [6]
De sy mesmo [7] se guarde
Más que de enemigo
Con tanto seguro ande.

Guárdese de su envidia,
Guárdese de su saña,
Guárdese de su cobdicía[8],
Que es la peor maña.

Non puede ome tomar
En la cobdicia tiento:
Es profundo mar
Syn orilla é syn puerto.

De alcanzar una cosa
Nasce cobdicia de otra
Mayor é más sabrosa:
Que mengua de bien sobra.....

Yo fallo[9] en el mundo
Dos omes é non más,
E fallar nunca puedo
El tercero jamás:

Un buscador que cata[10]
E non alcança nunca;
E otro que nunca se farta[11]
Fallando quanto busca.

Quien falle é se farte
Yo non puedo fallarlo;
Que pobre bien andante
E rrico[12] omen llamarlo.

Que non es omen[13] pobre
Sinon el cobdicioso,
Nin rrico synon ome
Con lo que tiene gozoso.....

Tan lueñe[14] es ayer
Commo el año pasado,
A quien ha de ser
De feridas[15] guardado.....

El dia de ayer tanto
Alcançar podemos
Nin más nin menos quanto
Oy [16] mill años faremos.....

Non se puede coger rosa
Sin pisar las espynas ;
La miel es dulce cosa
Mas tyen [17] agras [18] vecinas.

La pas [19] non se alcanza
Synon con guerrear ;
Non se gana folgança [20]
Synon con el lazrar.

Notes. — 1. *oye*, entends. — 2. *decir*. — 3. *vale*. — 4. *ejemplos*, c'est-à-dire récits, paraboles et par extension : conseils de morale. — 5 *hombre*. — 6. *castigado* (avisé, prudent). — 7. *mismo*. — 8. *codicia*. — 9. *hallo*. — 10. *catar* = *reparar :* ici *catar* a le sens de chercher tout autour de soi. — 11. *hartarse*, être satisfait. — 12. *rico*. — 13. *hombre* (de l'accus. lat. *hominem*). — 14. *lueñe*. adv. arch. formé de *luengo* (loin), — 15. *heridas*. — 16. *hoy*. — 17. *tiene*. — 18. *agrias*. — 19. *paz* — 20. *holganza*.

CHAPITRE VI

LE XV[e] SIÈCLE. — JEAN II ET SA COUR.

Il faudrait de longues pages pour décrire l'efflorescence de la littérature castillane, tant en prose qu'en poésie, sous le règne de Don Juan II, au xv[e] siècle. C'est l'époque de la Renaissance, sous la double influence de la Provence et de l'Italie, époque malheureusement entachée de courtisannerie et de pédantisme, mais qui n'en a pas moins produit des écrivains de réelle valeur[1].

Il est impossible de ne pas citer d'abord **Alfonso Martinez de Toledo**, chapelain de D. Juan et archiprêtre de Talavera (1398-1469). Il écrivit un livre intitulé *El Corbacho* ou *Reprobacion del amor mundano*, dans lequel il déploya toutes les richesses de son esprit caustique, fin et pénétrant. Il excelle à critiquer les défauts des femmes qui sont « pires que desdémons », et qui emploient toutes sortes de ruses et d'artifices pour se farder, cacher leurs vices et tromper leur prochain.

Donnons une mention à part au poète **Juan de Mena** (1411-1456), simple plébéien qui naquit à Cordoue et qui, après avoir fait ses études à Salamanque, s'acquit en peu de temps une réputation vraiment universelle, au point qu'on l'appelait « le prince des poètes castillans », et que, à plus de cent cinquante ans de distance, Cervantes lui donne encore le titre de « grand poète de Cordoue ». Mena se déclara pour la forme allégorique et prit comme modèle la *Divine Comédie* de Dante. Il écrivit *la Coronacion*, *el Laberinto*, le *Dialogue des sept péchés capitaux* et quelques autres poèmes moins importants.

La *Coronacion* a pour but de louer le marquis de Santillane (**Iñigo Lopez de Mendoza**), avec lequel Juan de Mena était en relations intimes.

1. Cf. Th. de Puymaigre, *La Cour littéraire de Juan II.*

Le *Labyrinthe* ou *las Trescientas* (parce qu'il est composé de 300 couplets), a pour objet de montrer les devoirs et la destinée de l'homme, et en même temps de condamner les vices de l'époque. Pour cela il met sous nos yeux les exemples qu'offrent et l'histoire nationale et la vie des plus illustres personnages. Le poète contemple le spectacle désespérant que présente la Castille; et, tandis qu'il médite sur les changements de la Fortune, il se sent enlevé sur le char de Bellone, qui, conduit par des dragons ailés, l'emporte dans une plaine : là, une multitude d'ombres qui forment une nuée épaisse, l'entoure et l'aveugle, jusqu'à ce que la Providence, sous la forme d'une jeune fille, vienne lui servir de guide et de maîtresse. Le poète la suit dans un palais mystérieux, d'où il peut distinguer « toda la parte terrestre y marina ». Il se fixe enfin sur les trois roues du passé, du présent et de l'avenir, dont la première et la dernière sont immobiles, tandis que la seconde est dans un perpétuel mouvement : la roue de l'avenir est couverte d'un voile impénétrable; les deux autres ont chacune sept cercles, sur lesquels influent les sept planètes, et où sont tous ceux qui sont nés sous les auspices de chaque signe planétaire. A ce propos, le poète dépeint les héros de l'antiquité et ceux de son temps et raconte à grands traits leur histoire.

Malgré ses défauts, le *Laberinto* révèle une véritable inspiration poétique et en même temps un grand courage de la part de son auteur, qui n'a pas craint de censurer le roi en personne. Il contient aussi des passages trés beaux et trés énergiques.

*
* *

Don Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane (1398-1458), dont nous avons tout à l'heure prononcé le nom, était un descendant du Cid ; il prit part aux affaires du royaume et donna des preuves éclatantes de sa bravoure à la bataille d'Olmedo. Sa célébrité littéraire fut comparable à celle de Juan de Mena, car on venait même de l'étranger pour le voir et lui parler.

Le marquis de Santillane a écrit en vers et en prose sur toutes sortes de sujets. Mais on cite surtout de lui

le *Centiloquio* recueil de proverbes en 100 couplets, destiné à l'éducation de Enrique, fils de D. Juan II; le *Dialogue de Blas et de la Fortune*, en 128 stances, qui a pour objet d'exposer la doctrine des stoïciens sur l'instabilité des choses humaines; la *Comedieta de Ponza*, qui se compose de 120 octaves de *arte mayor* et qui, au fond, est une élégie sur le désastre éprouvé par les rois d'Aragon et de Navarre à la bataille de Gaëte, près de l'île de Ponza; le *Manuel des Favoris*, qui traite de la chute et de la mort du connétable Alvaro de Luna.

Nous donnons ci-dessous sa charmante *serranilla à la vachère de Hinojosa*, qui a conservé toute sa fraîcheur et toute sa célébrité :

Moza tan fermosa [1]
Non ví en la frontera
Como una vaquera
De la Finojosa.

Faciendo la vía
Del Calatraveño
A Sancta María,
Vencido del sueño
Por tierra fragosa,
Perdí la carrera [2],
Do ví la vaquera
De la Finojosa.

En un verde prado
De rosas y flores,
Guardando ganado
Con otros pastores,
La ví tan gracíosa
Que apenas creyera
Que fuese vaquera
De la Finojosa.

Non creo las rosas
De la primavera

Sean tan fermosas
Nin de tal manera,
Fablando sin glosa [3]
Si antes sopiera
D'aquella vaquera
De la Finojosa.

Non tanto mirara
Su mucha beldat,
Porque me dexára
En mi libertat.
Mas dixe : « Donosa,
(Por saber quién era),
¿ Dónde es la vaquera
De la Finajosa ?

Bien como riendo
Dixo : « Bien vengades ;
Que ya bien entiendo
Lo que demandades :
Non es desseosa [4]
De amar, nin lo espera
Aquessa vaquera
De la Finojosa. »

Notes. — 1. *hermosa*. — 2. Je perdis mon chemin, je m'égarai. — 3. *hablando sin glosa*, à parler simplement. — 4. *deseosa*.

* * *

Mendoza avait eu pour maître en poésie le **Marquis de Villena**, **Don Enrique de Aragon** (1384-1434), descendant des rois de Castille. On doit à Villena la fondation, à Barcelone, d'une Académie de la *Gaya Ciencia*, analogue à celle des jeux floraux de Toulouse. En outre, il composa une *Histoire des troubadours valenciens et catalans*, un poème sur les *Travaux d'Hercule*, etc.

Le plus docte représentant de la forme didactique sous le règne de Juan II, fut **Fernan Perez de Guzman**. Jeune

encore, il prit part aux concours qui rassemblaient les poètes de renom, et il écrivit un grand nombre de *decires* et de *cántigas*. La meilleure de ses œuvres a pour titre *Loores de los claros varones de España;* elle est composée de 40 strophes de *arte menor*, qui respirent le plus pur patriotisme, ainsi qu'on peut en juger par cette strophe :

España nunca da oro,
Con que los suyos se riendan :
Fuego et fierro es el thesoro
Que da, con que se deffiendan.
Sus enemigos non entiendan
Dellos despojos llevar :
O ser muertos, ó matar
Otras joyas non atiendan. [1]

Ce poème n'est cependant que le prélude à l'ouvrage *Generaciones y Semblanzas*, dans lequel Perez de Guzman trace le portrait de 40 personnages de son temps. C'est une imitation des biographies de Plutarque faites de main de maître, dans un style grave, nerveux, concis, parsemé de réflexions vigoureuses et originales. Voici le prologne de cet ouvrage :

GENERACIONES Y SEMBLANZAS. — PRÓLOGO.

Muchas veces acaece que las corónicas [1] é historias, que hablan de los poderosos reyes é notables príncipes é grandes cibdades [2], son avidas [3] por sospechosas é inciertas, é les es dada poca fe é autoridad : lo qual, entre otras causas, acaece é viene por dos. La primera, porque algunos que se entremeten de escrebir [4] é notar las antigüedades, son hombres de poca vergüenza ; é más les place relatar cosas estrañas

1. « L'Espagne ne donne point à ses enfants de l'or qui abat le courage ; du feu et du fer, voilà le trésor qu'elle leur confie pour se défendre. Et que ses ennemis ne comptent pas lui enlever de riches dépouilles ! Mourir ou tuer : qu'ils ne s'attendent pas à d'autres joyaux ! »

é maravillosas, que verdaderas é ciertas, creyendo que no será avida por notable la historia que no contare cosas muy grandes é graves de creer; ansí que sean más dignas de maravilla que de fe... Si por falsar un contrato de pequeña quantía [5] de moneda, merece el escribano gran pena, ¿ quanto más el coronista que falsifica los notables é memorables hechos, dando fama é renombre á los que no lo merecieron, e tirándola [6] á los que con grandes peligros de sus personas y expensas de sus hacíendas, en defension de su ley é servicio de su rey, é auctoridad de su república é honor de su linage, hicieron notables hechos ? De los quales ovo [7] muchos que más la hicieron porque su fama é nombre quedase claro é glorioso en las hístorías, que por la utilidad é provecho que dello se les podría seguir, aunque grande fuese. Y ansí lo hallará quien les historias romanas leyere, que ovo muchos príncipes romanos que de sus grandes é notables hechos no demandaron premio, ni galardon, ni riquezas, salvo el renombre ó título de aquella provincia que vencían é conquistaban, ansí como tres Cipiones ó dos Metelos, é otros muchos. Pues tales como estos que no querían sino fama, la qual se conserva é guarda en las letras, si estas letras son mentirosas é falsas, ¿ qué aprovechó á aquellos nobles é valientes hombres todo su trabaxo, pues quedaron frustrados é vacios de su buen deseo, é privados del fin de sus merecimientos, que es fama ?... Pues la buena fama quanto al mundo es verdadero premio é galardon de los que viven é virtuosamente por ella trabaxan ; si esta fama se escribe corrupta é mentirosa, en vano é por demas [8] trabaxan los magníficos reyes é príncipes en hacer guerras é conquístas, y en ser justicieros é liberales y clementes, que por ventura los hace más nobles é dignos de fama y gloria, que las victorias é conquistas ; ansimismo los valientes é virtuosos cavalleros que todo su estudio es exercitarse en lealtad de sus reyes [9], en defension de la patria, é buena

amistad de sus amígos, é para esto no dubdan[10] los gastos ni temen las muertes; é otrosí[11] los grandes sabios y letrados, que con gran cura y diligencia ordenan é componen libros, ansí para impunar[12] los hereges, como para acrecentar la fe en los christianos, é para exercitar la justicia, é dar buenas doctrinas morales : todos estos ¿ qué fruto reportarían de tantos trabaxos, haciendo tan virtuosos autos[13] y tan útiles á la república, si la fama fuese á ellos negada y atribuida á los negligentes, á los inútiles é viles, segun el alvedrio de los tales, no historiadores, mas trufadores ?

Notes. — 1. *crónicas.* — 2. *ciudades.* — 3. *habidas.* — 4. *escribir.* — 5. *cantidad.* — 6. On dirait mieux aujourd'hui : *quitándola.* — 7. *hubo.* — 8. *y por demás,* c'est-à-dire et encore plus. — 9. Loyauté a l'égard de leurs rois. — 10. *dudan,* c'est-à-dire ils n'épargnent pas, ne ménagent pas. — 11. *otrosi* = également. — 12. *impugnar* = combattre. — 13. Actes.

*
* *

Un dernier nom mérite de nous arrêter au seuil du XVIe siècle, et ce nom, porté glorieusement par toute une famille, brille surtout dans la personne de **Georges Manrique** (1440-1478), jeune poète d'une douceur de caractère peu commune, mais qui ne manquait pas de cet esprit d'aventures qui distinguait ses ancêtres.

Dans des vers pleins d'élégance, où brillent des vertus poétiques émaillées de riches traits de génie et de pensées graves, il pleura la mort de son père Rodrigue Manrique, comte de Paredes. Cette élégie est connue sous le titre de *Coplas de Jorge Manrique* : elle eut un immense retentissement, et Lope de Vega déclarait qu'elle méritait d'être gravée en lettres d'or.

Georges Manrique mourut très jeune dans un combat, victime de son intrépidité. Sur sa poitrine on trouva des vers non encore achevés sur la fragilité de toutes les espérances humaines. Un vieux romance rappelle cette fin tragique du poète et de sa race.

COPLAS DE JORGE MANRIQUE.

Recuerde el alma dormida [1],
Avive el seso y despierte,
Contemplando
Cómo se pasa la vida,
Cómo se viene la muerte
Tan callando,
Cuán presto [2] se va el placer,
Cómo despues de acordado [3]
Da dolor,
Cómo á nuestro parecer
Cualquiera tiempo pasado
Fué mejor.

Y pues vemos lo presente
Cómo en un punto es ido [4]
Y acabado,
Si juzgamos sabiamente,
Daremos lo no venido
Por pasado [5].
No se engañe nadie, nó,
Pensando que ha de durar
Lo que espera
Más que duró lo que vió,
Porque todo ha de pasar
Por tal manera.

Nuestras vidas son los ríos
Que van á dar en la mar,
Que es el morir:
Allí van los señoríos
Derechos á se acabar [6]
Y consumir;
Allí los ríos caudales,
Allí los otros medianos
Y más chicos;

Allegados [7], son iguales
Los que viven por sus manos
Y los ricos...

Este mundo es el camino
Para el otro, qu'es morada
Sin pesar.
Mas cumple tener buen tino [8]
Para andar esta jornada
Sin errar.
Partimos cuando nacemos
Andamos mientras vevimos [9],
Y llegamos
Al tiempo que fenecemos ;
Así que cuando morimos
Descansamos.

Este mundo bueno fué
Si bien usasemos d'él
Como debemos,
Porque, segun nuestra fé,
Es para ganar aquel
Que atendemos.
Y aún el Hijo de Dios,
Para subirnos al cielo [10]
Descendió
A nacer acá entre nos [11]
Y vivir en este suelo
Do murió.

Ved de cuán poco valor
Son las cosas tras que andamos
Y corremos ;
Que en este mundo traidor
Aun primero que [12] muramos
Las perdemos :
D'ellas deshace [13] la edad,
D'ellas casos desastrados
Que acaecen.

D'ellas, por su calidad,
En los más altos estados
Desfallecen.

Decidme, la hermosura
La gentil frescura y tez
De la cara,
La color y la blancura,
Cuando viene la vejez,
¿ Cuál se para [14] ?
Las mañas y ligereza,
Y la fuerza corporal
De juventud,
Todo se torna graveza [15]
Cuando llega el arrabal [16]
De senectud.

Pues la sangre de los godos,
El linaje y la nobleza
Tan crecida,
¡ Por cuantas vías é modos
Se pierde su gran alteza
En esta vida !
Unos por poco valer,
Por cuán bajos y abatidos [17]
Que los tienen ;
Otros que por no tener,
Con oficios no debidos
Se mantienen...

Estos reyes poderosos
Que vemos por escripturas [18]
Ya pasadas,
Por casos tristes, llorosos,
Fueron sus buenas venturas
Trastornadas :
Ansí que no hay cosa fuerte,
Que á Papas y Emperadores
Y Perlados [19]

Así los trata la muerte
Como á los pobres pastores
De ganados. [20]

Dejemos á los Troyanos,
Que sus males no los vimos,
Ni sus glorias;
Dejemos á los Romanos,
Aunque oymos y leymos
Sus historias;
No curemos [21] de saber
Lo de aquel siglo pasado
Qué fué d'ello:
Vengamos á lo de ayer,
Que tambien es olvidado
Como aquello.

¿ Qué se hizo el Rey Don Juan ?
Los Infantes de Aragon
¿ Qué se hicieron ?
¿ Qué fué de tanto galan ?
¿ Qué fué de tanta invencíon
Como trujeron ?
Las justas [22] y los torneos
Paramentos, bordaduras,
E cimeras,
¿ Fueron sino devaneos ?
¿ Qué fueron sino verduras
De las eras ?

¿ Qué se hicieron las damas
Sus tocados, sus vestidos,
Sus olores ?
¿ Qué se hicieron las llamas
De los fuegos encendidos
De amadores ?
¿ Qué se hizo aquel trovar,
Las músicas acordadas [23]
Que tañían ?

¿ Qué se hizo aquel danzar
Y aquellas ropas chapadas
Que traían ?...[24]

Tantos duques excelentes,
Tantos marqueses, y condes,
Y barones,
Como vimos tan potentes,
Dí, muerte, ¿ dó los escondes
Y los pones ?
Y sus muy claras hazañas
Que hicieron en las guerras
Y en las paces,
Cuando tú, cruel, te ensañas,
Con tu fuerza los atierras
Y deshaces.....

No gastemos tiempo yá
En esta vída mezquina [25]
Por tal modo,
Que mi voluntad está
Conforme con la divina
Para todo ;
Y consiento en mi morir
Con voluntad placentera,
Clara, pura,
Que querer hombre vivir,
Cuando Dios quiere que muera,
Es locura.

Notes. — 1. Que l'âme assoupie reprenne connaissance et sentiment... — 2. Combien vite... — 3. *concedido*. — 4. *cómo se ha ido en un punto*; *punto* = petit espace de temps, clin d'œil. — 5. *dar por pasado*, considérer comme passé. — 6. *á acabarse*, à se terminer. — 7. *allá llegados*. — 8. Adresse, sagesse. — 9. *vivimos*. — 10. *subir* a ici le sens actif de *faire monter*. — 11. *nos* pour *nosotros*. — 12. *antes que*. — 13. *la edad deshace de ellas :* l'âge (le temps) nous en dépouille. — 14. *cuál se para?* = à quoi cela aboutit ? — 15. *todo se vuelve graveza*. — 16. *arrabal* (faubourg), métaphore remarquable. —

17. Par la grande faiblesse de ceux qui les possèdent. — 18. *escrituras*. — 19. *prelados*. — 20. Tout ce passage rappelle, non seulement les vers de Malherbe, mais ceux de Villon : *Où sont les neiges d'antan?* — 21. *no curemos* = *cuidemos* (ne nous soucions pas). — 22. *joûtes*. — 23. *acordadas*, bien accordées harmonieuses. — 24. *ropas chapadas*, robes traînantes. — 25. Pauvre, misérable.

CHAPITRE VII

ROMANCES ET ROMANCEROS

Selon tous les indices, la forme du *romance* est l'une des plus anciennes de la poésie espagnole. Elle dut naître avec l'idiome vulgaire, « *al sembrar los trigos* », suivant la jolie expression de Lope de Vega. Son nom même indique qu'elle naquit et grandit en même temps que la langue nationale, qui s'appelle aussi *romance* (roman) dès le commencement, car ce mot de *romanz* ou *romance* était primitivement attribué à toute œuvre en langue romane, par opposition aux écrits latins[1], Toutefois il désigne plus spécialement aujourd'hui de petites compositions épico-lyriques d'origine populaire dérivées sans doute des Chansons de Gestes créées par les jongleurs[2].

Le succès des romances espagnols a été tel, que, pendant longtemps, on a cru que l'Espagne avait créé une sorte de poème auquel les autres nations n'avaient rien à comparer. Tous les autres pays ont pourtant, sous des noms différents, ce que le peuple castillan croyait posséder seul en littérature ; seulement, tandis qu'ailleurs on

1. Cf. Gonzalo de Berceo

Quiero fer una prosa en roman paladino
En qual suele el pueblo fablar a su vecino
Ca non so tan letrado por fer otro latino.
(*Vie de saint Dominique*, st. 2.)

2. Les jongleurs étaient méprisés, et il n'est pas étonnant que le *romance* fût, pendant quelque temps, exclu par les savants des genres poétiques. Aussi Lorenzo de Segura, en commençant son poème d'*Alexandre*, déclare-t-il qu'il ne chante pas à la manière des jongleurs, mais à la manière des clercs :

Mester trago fermoso, nen es de joglaria ;
Mester es sin peccado, ca es de clerescia.

Le marquis de Santillane déclara à son tour que les jongleurs sont de basse condition : *infimos son los trovadores...*

dédaignait, on oubliait ces poèmes ingénus, les Espagnols se souvenaient des leurs : ils les recueillaient, ils les imprimaient, et leurs meilleurs poètes ne craignaient pas d'imiter ces vers abrupts et d'y chercher une sève nouvelle.

Les meilleurs recueils de *romances* appelés *Romanceros*, comprennent des poésies historiques, chevaleresques, mauresques, ou des genres plus légers traitant d'amour ou de sujets badins.

Bien souvent nous rencontrons des analogies frappantes entre les productions lyriques des Arabes et les romances castillans. Est-ce à dire qu'il y ait eu imitation de la part d'un des deux peuples ? Le *romance* serait-il, comme on l'a dit parfois, d'origine purement africaine ? Cela n'est pas vraisemblable. Le contact séculaire des Musulmans et des Espagnols suffit seul à expliquer les ressemblances nombreuses qu'on remarque dans les deux littératures, sans oublier de tenir compte de l'influence réelle et très sensible que les envahisseurs exercèrent sur les habitants de la Péninsule [1].

Voici quelques exemples d'anciens *romances*, pris dans les recueils authentiques. La forme du vers est octosyllabique, et la rime est une simple assonance.

I. — ROMANCE DE LA DESTRUCCIÓN DE ESPAÑA

Cuán triste queda Castilla.
Sin ventura desdichada,
Despues que el rey don Rodrigo
Se perdió en la gran batalla !
No quédó bandera enhiesta,
La noble gente asolada ;
Que el traidor don Julián
Con don Opas se acordaba
En hacer gran traición
A bandera desplegada ;

1. A consulter surtout sur ce sujet, l'étude magistrale de M. Menéndez y Pelayo, dans son *Antologia de poetas líricos castellanos*, t. VIII-XII.

Muy grandes daños se hacen,
Crudo cosa es lo que pasa,
Que á cuantos pueden haber
Pasan á filo de espada ;
Matan mujeres y niños,
Que ninguno les quedaba ;
Las sin ventura doncellas
Cada cual se las forzaba ;
Muchas reniegan la fé,
Cualquier mora se tornaba ;
Y lo qur más se sintió
Y que más pena causaba,
Era ver cualquier iglesia
De moros vituperada ;
Alli ensalzan á Mahoma
Y la su secta malvada ;
Un martirizar obispos
Y otra gente consagrada,
Ver de tanta cristiandad
Tanta Sangre derramada,
Daban gritos y gemidos
Cada cual segun estaba.

II. — ROMANCE DEL REY RODRIGO

Cuando las pintadas aves
Mudas están, y la tierra
Atenta escucha los ríos
Que al mar su tributo llevan ;
Al escaso resplandor
De cualque luciente estrella,
Que en el medroso silencio
Tristemente centellea :
Teniendo por más segura
De traje humilde la muestra,
Que la acechada corona
Ni la envidiada riqueza ;
Sin las insignias reales

De la majestad soberbia,
Que amor y temor de muerte
Junto á Guadalete deja;
Bien differente de aquel,
Que antes entró en la pelea,
Rico de joyas, que al godo
Dió la victoriosa diestra;
Tintas en sangre las armas
Suya alguna y parte ajena,
Por mil partes abolladas,
Y rotas algunas piezas;
La cabeza sin almete,
La cara de polvo llena,
Imágen de su fortuna
Que en polvo se ve deshecha;
En Orelia su caballo
Tan cansado ya, que apenas
Mueve el presuroso aliento,
Y á veces la tierra besa;
Por los campos de Jerez,
Gelboé llorosa y nueva,
Huyendo va el rey Rodrigo
Por monte, valles y sierras.
Tristes representaciones
Ante los ojos le vuelan,
Hiere el temeroso oido
Confuso estruendo de guerra.
No sabe donde mirar,
De todo teme y rezela:
Si al cielo, teme su furia,
Porque hizo al cielo ofensa;
Si à la tierra, ya no es suya,
Que la que pisa es ajena.
¿ Pues que, si dentro en sí mismo
Con sus memorias se encierra!
Mayor campo de batalla
Dentro el alma le apareja;
Y entre sollozo y suspiros

Así el rey godo se queja :
« ¡ Desventurado Rodrigo !
Si esto en otro tiempo hicieras,
Y huyeras de tus deseos
Al paso que agora llevas ;
Y á los asaltos de amor
No mostraras la flaqueza
Tan indina de hombre godo,
Y más de rey que gobierna,
Gozara su gloria España,
Y aquella fuerte defensa
Que ya por el suelo yace,
Y el color cambia á las yervas.
Amada enemiga mía,
De España segunda Elena ;
¡ Oh si yo naciera ciego !
¡ O tú sin beldad nacieras !
Maldito sea el punto y hora
Que al mundo me dió mi estrella ;
Pechos que me dieron leche
Mejor sepulcro me dieran.
Pagara á la tierra el censo,
Y en su soledad durmiera
Con los cónsules y reyes,
O con los plebeyos de ella.
Quitárale á la fortuna
Carro en que triunfar pudiera,
Y un Rodrigo, para España
Materia de tantas quejas.
Traidor conde don Julian,
Si uno solo es el què yerra,
¿ Porqué Africano te venga ?
Oh si este agudo puñal
Rasgara tus falsas venas ! »
Más iba á decir Rodrigo ;
Pero las palabras medias
Las arrebató el enojo,
Y entre los dientes las quiebra.

Y diciendo : « A Dios, España,
Que el barbaro señorea ; »
Junto su Orelia querido
La luz enemiga espera.

III. — ROMANCE DE DONA ALDA

En Paris está Doña Alda,
La esposa de Don Roldan,
Trescientas damas con ella
Para la acompañar ;
Todas visten un vestido,
Todas calzan un calzar,
Todos comen á una mesa,
Todas comían de un pan,
Sy no era sola Doña Alda
Que era la mayoral.
Las ciento hilaban oro ;
Las ciento tejen candal ;
Las ciento instrumentos tañen
Para Doña Alda holgar.
Al son de los instrumentos
Doña Alda adormido se ha,
Ensoñado habia un sueño,
Un sueño de gran pesar :
Recordó despavorida,
Y con un pavor muy grande ;
Los gritos daba tan grandes
Que se oyan en la ciudad.
Allí hablaron sus doncellas ;
Bien oiréis lo que dirán :
— ¿ Qué es aquesto, mi señora ?
Quién es el que os hizo mal ?
— Un sueño soñé, doncellas,
Que me ha dado gran pesar ;
Que me veía en un monte,
En un desierto logar :
Bajo los montes muy altos,

Un azor vide volar;
Tras dél viene una aguililla,
Que lo afincaba muy mal;
El azor con grande cuyta
Metióse só mi brial;
El aguililla con grande ira
De allí lo iba á sacar;
Con las uñas lo despluma,
Con el pico lo deshace. —
Allí habló su camerera,
Bien oyréis lo que dirá:
— Aquese sueño, señora,
Bien os lo entiendo soltar:
El azor es vuestro esposo
Que viene de allende el mar;
El águila sedes vos.
Con la cual ha de casar;
Y aquel monte es la iglesia
Donde os han de velar.
— Si así es, mi camerera,
Bien te lo entiendo pagar. —

Otro día, de mañana,
Cartas de fuera le traen,
Tintas venían de dentro,
De fuera escritas con sangre,
Que su Roldán era muerto
En la caza de Roncesvalles.

IV. — RESOLUCIÓN DEL CID

Pensativo estaba el Cid,
Viéndose de pocos años,
Para vengar á su padre
Matando al conde lozano.
Miraba el bando temido
Del poderoso contrario,
Que tenía en las montañas

Mil amigos asturianos:
Miraba cómo en las cortes
Del rey de Léon, Fernando,
Era su voto el primero,
Y en guerras mejor su brazo.
Todo le parece poco
Respecto de aquel agravio,
El primero que se ha hecho
A la sangre de Lain Calvo.
Al cielo pide justicia,
A la tierra pide campo,
Al viejo padre licencia,
Y á la honra esfuerzo y brazo.
Non cuida de su niñez,
Que en naciendo es costumbrado
A morir por casos de honra
El valiente fijodalgo.
Descolgó una espada vieja
De Mudarra el castellano,
Que estaba vieja y mohosa
Por la mnerte de su amo;
Y pensando que ella sola
Bastaba para el descargo,
Antes que se la ciñese,
Asi le dice turbado:
— Faz cuenta, valiente espada,
Que es de Mudarra mi brazo,
Y que con su brazo riñes,
Porque suyo es el agravio,
Bien sé que te correrás
De verte asi en la mi mano;
Mas no te podrás correr,
De volver atrás un paso.
Tan fuerte como tu acero
Me verás en campo armado;
Tan bueno como el primero
Segundo dueño has cobrado.
Y cuando alguno te venza,

Del torpe fecho enojado,
Hasta la cruz en mi pecho
Te escondéré, muy airado.
Vamos al campo, que es hora
De dar al conde lozano
El castigo, que merece
Tan infame lengua y mano.

Determinado va el Cid,
Y va tan determinado,
Que en espacio de una hora
Quedó del Conde vengado.

DEUXIÈME PARTIE

L'APOGÉE DE LA LITTÉRATURE

CHAPITRE VIII

L'AGE D'OR DE LA LITTÉRATURE CASTILLANE. — LUTTE SÉCULAIRE CONTRE LES MAURES. — BIENFAITS DE L'INQUISITION.

Le xvi[e] siècle est l'âge d'or de la littérature castillane. C'est aussi l'époque la plus florissante de l'histoire politique de l'Espagne. Après plusieurs siècles de lutte et de résistance héroïque, les chrétiens de la Péninsule reprennent pied à pied le terrain perdu ; ils ne sont qu'une poignée contre des Maures innombrables, mais ce sont des braves ! c'est la foi contre le fanatisme, la Croix du Christ contre le Croissant de Mahomet. Et des millions de martyrs aident, par leur puissante intercession dans le ciel, ceux de leurs frères qui continuent à combattre sur la terre.

Je ne sais pas, dans les annales d'aucun peuple, de pages plus glorieuses que celles où sont racontées les batailles et les victoires des catholiques espagnols, dans cette guerre à outrance contre l'Islamisme envahisseur. Quelle vitalité nationale, que celle de ce peuple indomptable, dont rien n'a lassé la vaillance, qu'aucun échec n'a découragé, qu'aucune défaite n'a abattu, et que son patriotisme et sa religion ont rendu capable de la plus belle, de la plus admirable énergie guerrière !

A distance, nous pouvons nous rendre mieux compte des événements chevaleresques de ces siècles terribles.

Charles Martel avait vaincu à Poitiers; les croisades avaient, pour un instant, éloigné de l'Europe les Musulmans redoutés. Mais si l'Espagne avait hésité, si elle s'était déclarée vaincue, si elle avait abandonné le champ de bataille à ses adversaires, c'en était fait de l'Europe et de la Chrétienté ! Les Maures auraient poussé leurs conquêtes partout; la civilisation chrétienne aurait fait place à la barbarie arabe[1]; le drapeau de la religion du Christ aurait cédé, dans toutes les nations, à l'étendard sanglant de la force et du fanatisme brutal.

Pour écarter de l'Europe chrétienne ce malheur irréparable, l'Espagne seule était debout, parce que, en apparence, l'Espagne seule était menacée. Mais l'Espagne, fidèle à sa mission, trouva en son sein assez de bravoure pour se défendre et pour défendre en même temps la cause de tous les peuples. Toujours battue, jamais domptée, elle suscitait, contre les progrès incessants du Maure envahisseur des troupes sans cesse renaissantes ; et, sur les cadavres encore chauds de leurs pères, les enfants s'armaient pour les venger.

Une tragédie de ce genre est unique dans l'histoire des nations.

Il fut un moment où tout sembla perdu... La lutte avait épuisé les ressources de la Castille. Le Croissant régnait en maître souverain dans les villes et dans les villages. Les femmes, les vieillards, les enfants terrifiés et impuissants courbaient tristement la tête... Mais Dieu veillait.

Dans les cavernes de l'Asturie, au fond d'une grotte sauvage, Pélage a réuni les débris épars de l'armée espagnole. Pélage parle; tous jurent de vaincre ou de mourir : quelle folie !

Et Pélage, avec ses braves, se jette au milieu des rangs ennemis ! Il frappe, il tue, il conquiert, il avance toujours ; et le Maure recule. D'autres, quand il tombe, prennent sa place ; et, au XVIe siècle, nous assistons à la fin de cette lutte légendaire, qui semble, à quatre cents

1. Nous ne prétendons pas dire que la civilisation arabe n'a pas eu ses côtés brillants. Mais l'histoire contemporaine est là pour constater, preuves en mains, que c'est une civilisation de mort et de barbarie. Qu'aurait produit notre XVIIe siècle sous la domination des Musulmans, et où en serions-nous actuellement ?

ans de distance, un rêve invraisemblable, tant le spectacle en est grandiose.

Ferdinand et Isabelle, qu'on a si justement nommés les *Rois catholiques*, sont les héros de cette victoire décisive des Espagnols. Le siège de Grenade, dernier acte de ce long drame, rayonne à travers les âges d'une splendeur incomparable, et marque l'apogée de la gloire nationale

Alors tout prend un essor nouveau. Les lettres et les arts fleurissent d'une façon merveilleuse, et l'Espagne, solidement reconstituée, protégée par l'Inquisition contre les convulsions soulevées par la *Réforme*, finit par nous devancer d'un siècle, dans la carrière de la civilisation. Tandis que Christophe Colomb découvre le Nouveau Monde, les universités de Salamanque, d'Alcala, etc. attirent des foules d'étudiants et se font un renom immortel. La philosophie, la théologie, la poésie et la prose ont des représentants de tout premier ordre ; et la sainteté, féconde plus qu'ailleurs et plus qu'en aucun siècle, produit des chefs-d'œuvre incomparables dans les livres de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix et de tant d'autres écrivains.

Il n'y a guère d'auteurs qui aient parlé en connaissance de cause de cette puissante institution qu'on a appelée l'*Inquisition*. On y a vu uniquement une création de l'intolérance religieuse ; et, sans relever les erreurs phénoménales qui ont été commises à ce sujet par des historiens peu scrupuleux ou par des littérateurs ignorants, on peut assurer que la plupart des publicistes ont vu et montré sous un jour absolument faux l'œuvre politique et civilisatrice de la célèbre inquisition espagnole.

Il est vraiment trop commode, ainsi que le dit très bien M. Morel-Fatio, de condamner sans tenir compte du lieu ni du temps tout un système qu'il n'est pas donné à chacun d'étudier dans ses origines ni de suivre dans son développement.

La question n'est pas de savoir si la tolérance religieuse est en soi bonne ou mauvaise, mais si l'Espagne, à un certain moment de son histoire, a été obligée d'instituer le fameux tribunal pour parer à de plus grands maux, et si, en ne l'instituant pas, elle les eût évités.

L'Inquisition est comparable à la lutte contre les Maures : elle a extirpé, en le coupant à sa racine, le mal

de l'hérésie. Chez nous, les protestants raisonneurs ont ruiné le domaine de l'autorité et égaré la pensée ; leur froide doctrine a émoussé les affections et presque tué la poésie. Les Juifs, à leur tour, se sont insinués jusqu'au cœur de la nation ; ils en ont sucé le sang ; ils nous ont fascinés par l'appât de l'or, et ils ont remplacé tout idéal intellectuel et moral par l'adoration des richesses. Plus heureuse que nous, l'Espagne, tant qu'a duré l'Inquisition ne s'est pas laissé entamer: elle a surveillé les esprits, pour les sauvegarder de l'erreur ; elle a maintenu les croyances traditionnelles, débarrassé la voie du progrès des mille obstacles qui l'obstruaient, et déclaré la guerre à tout ce qui menaçait de ternir les gloires si pures de la foi et de la patrie.

Voilà ce qu'a fait l'Inquisition. Et, sans sortir du point de vue purement littéraire, il paraît évident qu'elle a rendu un service signalé à la langue espagnole.

En effet, nous ne trouvons nulle part ailleurs qu'au XVIe siècle, la perfection du fond et de la forme portée à un plus haut degré. Pourquoi cela, sinon parce que l'Inquisition obligeait les auteurs à étudier davantage et à châtier leur style, afin de ne pas dépasser les limites de la vérité doctrinale ? Est-ce donc un mal d'être renfermé dans le cercle de la lumière ? Est-ce un bien que de pouvoir s'égarer et égarer les autres ? Et la prétendue liberté de la pensée est-elle autre chose que la liberté de l'erreur ?

D'ailleurs, qu'on regarde la magnifique pléiade des littérateurs du XVIe siècle en Espagne ! **Herrera**, **Louis de Leon**, **sainte Thérèse** et **saint Jean de la Croix**, sont des lyriques vraiment inspirés. **Ercilla** fait une épopée qui est loin d'être dénué de mérite. **Cervantes**, le prince de la prose et du roman, écrit l'immortel *Don Quichotte*, en même temps qu'il compose des drames tels que *Numancia*, véritable tragédie eschylienne. **Lope de Vega** et **Calderon de la Barca** suffiraient à illustrer le théâtre par leurs fécondes et étonnantes productions. **Mendoza**, **Mariana**, **Melo**, **Solis** représentent brillamment l'histoire... Et je ne fais que citer quelques noms parmi tous ceux qui s'offrent à nous dans l'étude de cette période littéraire !

C'est ce qui va ressortir de l'examen plus détaillé des œuvres dont nous allons parler.

CHAPITRE IX

LA POÉSIE PASTORALE. — BOSCAN ET GARCILASO DE LA VEGA.

Juan Boscan Almogaver (1500-1542), né à Barcelone, répudia de bonne heure l'idiome catalan dans lequel il avait été élevé, pour écrire des poésies castillanes dans le goût et suivant le style du xve siècle. Tous les historiens ont raconté comment le savant Navagiero, ambassadeur de Venise, persuada au poète d'introduire le genre italien dans la littérature espagnole. Boscan, en effet, s'appliqua à imiter les sonnets et les *Canzoni* de Pétrarque ; et cette tentative, couronnée de succès, eut pour résultat de changer les formes de la poésie de tout un peuple.

Ses œuvres se composent de 93 sonnets, imités de Pétrarque et de Bembo ; de 9 odes (*canciones*) et de 2 épitres ; d'une paraphrase en vers prosodiques du poème de Musaeus *sur Héro et Léandre* ; enfin, d'un poème allégorique à la manière de l'Arioste et du Tasse.

Boscan n'èst pas un poète chaud ; son grand mérite consiste dans la douceur et l'élégance de l'expression. Mais il fit école, et un homme de plus grand génie ne tarda point à assurer le triomphe des nouvelles idées qu'il avait semées.

Garcilaso de la Vega (1503-1536) naquit à Tolède, d'une famille noble. Il passa sa vie dans les camps où il se fit remarquer par sa bouillante impétuosité ; et cependant, contraste curieux, ses écrits respirent la douceur, le calme et la vie champêtre. Ils comprennent 37 sonnets, 5 odes, 2 élégies, 1 épître et 3 pastorales.

Garcilaso appartenait à une famille chevaleresque, qui s'était distinguée tout particulièrement dans les guerres contre les Maures. Une tradition très belle rapporte qu'à

la bataille du *Rio Salado*, un des ancêtres de Garcilaso de la Vega, grand sénéchal du royaume, avait tué de sa main, en combat singulier, un guerrier maure, qui avait publiquement insulté la religion chrétienne en traînant à la queue de son cheval une bannière portant cette inscription : « AVE MARIA ! » En mémoire de ce fait glorieux, la famille Garcilaso avait mis dans ses armes la devise fidèlement conservée : « *Ave, Maria, gratia plena !* », gravée en lettres d'or sur champ d'azur [1].

Le style de notre poète est des plus doux et des plus exquis ; il n'a pas vieilli, et plus de trois siècles écoulés n'en ont pas altéré la fraîcheur. Herrera appelle Garcilaso « le roi de la douce plainte (*el rey del blando llanto*), et Cervantes, dans sa préface de *Persile et Sigismonde*, lui décerne le titre de « prince des poètes castillans ».

EXTRAITS DE GARCILASO DE LA VEGA

I. — Cancion a la flor de Gnido.

(*dédiée à Doña Violante de Sanseverino*)

Si de mi baja lira
Tanto pudiese el son, que en un momento
Aplacase la ira
Del animoso viento,
Y la furia del mar y el movimiento [1],

Y en ásperas montañas
Con el suave canto enterneciese
Las fieras alimañas [2],
Los árboles moviese
Y al son confusamente los trajese :

No pienses que cantado
Sería de mí [3], hermosa flor de Gnido,

1. La relation de ce fait mémorable et le romance qui le célèbre se trouvent dans HITA, *Guerras civiles de Granada*, et dans le dénouement de la comédie de LOPE DE VEGA, qui a pour titre *Cerco de Santa Fe.*

El fiero Marte airado,
A muerte convertido [4],
De polvo y sangre y de sudor teñido ;

Ni aquellos capitanes
En las sublimes ruedas [5] colocados,
Por quien [6] los Alemanes,
El fiero cuello atados, [7]
Y los Franceses van domesticados.

Mas solamente aquella
Fuerza de la beldad sería cantada,
Y alguna vez [8] con ella
También sería notada
El aspereza [9] de que estás armada,

Y cómo, por tí sola
Y por tu gran valor y hermosura
Convertida en viola,
Llora su desventura
El miserable amante en tu figura.

Hablo de aquel cautivo
De quien tener se debe más cuidado,
Que está muriendo vivo,
Al remo condenado,
En la concha de Venus amarrado.

Por tí [10], como solíá,
Del áspero caballo no corrige
La furia y gallardía,
Ni con freno le rige,
Ni con vivas espuelas ya le aflige.

Por tí, con diestra mano
No revuelve la espada presurosa,
Y en el dudoso llano
Huye la polvorosa
Palestra, como sierpe ponzoñosa.

Por tí, su blanda musa,
En lugar de la cítara sonante,
Tristes querellas usa,
Que con llanto abundante
Hacen bañar el rostro del amante.

Por tí, el mayor amigo
Le es importuno, grave y enojoso :
Yo puedo ser testigo
Que ya del peligroso
Naufragio fuí su puerto y su reposo.

Y agora [11] en tal manera
Vence el dolor á la razón perdida,
Que ponzoñosa fiera
Nunca fué aborrecida
Tanto como yo dél [12], ni más temida.

No fuiste tu engendrada,
Ni producida de la dura tierra ;
No debe ser notada
Que ingratamente yerra
Quien todo el otro error de sí destierra [13].

Hágate temerosa
El caso de Anaxárate [14] y cobarde ;
Que de ser desdeñosa
Se arrepintió muy tarde
Y así su alma con su mármol arde.

Estábase alegrando
Del mal ajeno el pecho empedernido,
Cuando abajo mirando,
El cuerpo muerto vido [15]
Del miserable amante, allí tendido.

Y al cuello el lazo atado,
Con que desenlazó de la cadena
El corazón cuitado

Que con su breve pena
Compró la eterna punición ajena.

Sintió álli convertirse
En piedad amorosa la aspereza
¡ O tarde arrepentirse !
¡ O última terneza !
¡ Cómo te sucedió mayor dureza !

Los ojos se enclavaron
En el tendido cuerpo que allí vieron ;
Los huesos se tornaron [16]
Más duros, y crecieron,
Y en sí toda la carne convirtieron.

Les entrañas heladas
Tornaron poco á poco en piedra dura,
Por las venas cuitadas ;
La sangre su figura
Iba desconociendo y su natura.

Hasta que finalmente
En duro mármol vuelta y transformada
Hizo de sí la gente
No tan maravillada
Cuanto [17] de aquella ingratitud vengada.

¡ No quieres tu, señora,
De Nemesis airada las saetas
Probar por Dios agora !
Baste que tus perfetas [18]
Obras y hermosura á los poetas

Den inmortal materia,
Sin que también en verso lamentable
Celebren la miseria
De algun caso notable
Que por tí pasé, triste y miserable.

NOTES. — 1. Allusion au poète grec Orphée. — 2. *alimaña*, subst. fém., veut dire littéral. « animal destructeur de gibier ». Ici il est pris dans le sens de bête fauve en général. — 3. *de mi* = *por mí*. — 4. *convertido* signifie ici « dont l'humeur est tournée vers... ». — 5. *ruedas* = roues de la fortune, c'est-à-dire la gloire. — 6. *Quien*, au singulier, peut s'employer avec un antécédent pluriel. (Cf. *Grammaire espagnole*, n° 81.) — 7. Hellénisme; traduisez comme s'il y avait : *con el fiero cuello atado*. — 8. *alguna vez* = quelquefois, peut-être. — 9. Licence poétique pour *la aspereza*. (Cf. *Grammaire esp.*, n° 13, remarque.) — 10. *Por tí*, ici et dans les trois strophes suivantes signifie : « à cause de toi ». — 11. *agora*, forme archaïque de *ahora* (hac hora). — 12. *dél* = *de él*. — 13. *no debe ser notada :* « on ne doit point accuser d'ingratitude celle qui, par sa nature, est affranchie de tous les autres vices ». — 14. *Anaxarate :* nom fabuleux d'une jeune fille changée en statue. Ovide (*Métamorphoses*, liv. XIV, § 9) raconte tout au long son histoire, dont s'est inspiré notre poète espagnol. — 15. *vide*, forme archaïque de *vió*. (Cf. *Grammaire esp.*, n° 173, remarques.) — 16. *se tornaron* = *se volvieron*. — 17. *no tan(to) maravillada cuanto...* « moins étonnée d'un pareil changement que d'un tel châtiment ». — 18. *perfetas*, licence poétique pour *perfectas*. (Cf. *Grammaire historique*, p. 12.)

II. — **Douce plainte.**

(*Fragment de l'Eglogue I.*)

Cual suele el ruiseñor con triste canto
Quejarse, entre las hojas escondido,
Del duro labrador, que cautamente
Le despojó su caro y dulce nido
De los tiernos hijuelos[1], entretanto
Que[2] del amado ramo estaba ausente;
Y aquel dolor que siente,
Con diferencia tanta,
Por la dulce garganta
Despide[3]; y á su canto el aire suena,
Y la callada[4] noche no refrena
Su lamentable oficio y sus querellas
Trayendo de su pena
Al cielo por testigo, y las estrellas[5] ;

De esta manera suelto yo la rienda
A mi dolor, y así me quejo en vano
De la dureza de la muerte airada ;
Ella[6] en mi corazón metió la mano
Y de allí me llevó mi dulce prenda,
Que aquél era su nido y su morada[7]...

Notes. — 1. Cf. *Grammaire espagnole*. nº 214. — 2. *entretanto que*, tandis que. — 3. *despedir* = laisser aller, jeter, lancer. — 4. Un certain nombre de participes passés ont un sens actif; ici, *callada* signifie « silencieuse ». (Cf. *Grammaire*, nº 189.) — 5. *trayendo al cielo y (á) las estrellas por testigo(s) de su pena*. — 6. *Ella* se rapporte à « la muerte ». — 7. L'image poétique évoquée dans ces admirables vers de Garcilaso a été souvent employée depuis Virgile; nulle part cependant elle n'a été exprimée avec plus de grâce et plus de sentiment.

CHAPITRE X

FRAY LUIS PONCE DE LEON

Luis Ponce de Leon (1527-1590) naquit à Grenade. Il prit l'habit religieux à l'âge de seize ans, au couvent des Augustins de Salamanque, et remporta au concours une chaire de professeur dans la célèbre Université de cette ville. Sa science était telle, qu'on a dit que « si, par impossible, la théologie venait à se perdre, lui seul eût suffi à la reconstituer ». Cela s'explique par sa connaissance approfondie de la Bible.

Nommé professeur d'Ecriture sainte, il eut à endurer la persécution à propos d'une traduction en langue vulgaire du *Cantique des Cantiques*. Il passa six ans en prison à Valladolid, et, reconnu innocent après cette longue captivité, qu'il avait subie en saint, il reprit ses cours à l'endroit même où il les avait laissés : « *Nous disions hier...* », commença-t-il devant l'auditoire de choix venu pour l'entendre, comme si sa détention n'avait été qu'une parenthèse d'un jour dans son existence, et qu'il eut perdu le souvenir de ses souffrances.

Luis de Léon mourut à Madrigal, neuf jours après avoir été élu provincial de son ordre.

Ses œuvres se composent de *traités théologiques*, de *sermons*, de *commentaires sur l'Ecriture sainte*, des traductions en vers des *Psaumes*, du *Livre de Job*, des *Eglogues de Virgile*, des *Odes d'Horace*. En outre, Luis de Leon a composé des *poésies lyriques* remarquables, dont nous donnerons plus loin différents fragments. Enfin, il a écrit en prose une *Préface* aux œuvres de sainte Thérèse et les traités de l'*Epouse parfaite*, du *Parfait Prédicateur* et des *Noms du Christ*.

La statue en bronze de Fray Luis se dresse en face de l'Université de Salamanque, dont il fut une des gloires les plus pures.

On trouve, dans ses ouvrages, qui mériteraient d'être traduits intégralement dans notre langue, une foi ardente et humble, un vif enthousiasme, une grande richesse d'éloquence, une douceur exquise de style : qualités qui ont valu à ce poète le surnom de *Fénelon de l'Espagne* [1].

EXTRAITS DE FR. LUIS DE LEON

I. — **Vida retirada.**

¡ Qué descansada vida
La del que huye el mundanal ruïdo
Y sigue la escondida,
Senda por donde han ido
Los pocos sabios que en el mundo han sido !

Que [1] no le enturbia el pecho
De los soberbios grandes el estado,
Ni del dorado techo
Se admira [2], fabricado
Del sabio Moro, en jaspes sustentado.

No cura [3] si la fama
Canta con voz su nombre pregonera [4],
Ni cura si encarama
La lengua lisonjera
Lo que condena la verdad sincera.

¿ Qué presta á mi contento
Si soy del vano dedo [5] señalado,

1. A consulter sur F. Luis de Leon : J.-M. Guardia, *La Poésie dans le cloître* (article paru anciennement dans la *Revue germanique*); le P. Conrado Muiñoz Saenz, *Influence des Augustins sur la poésie espagnole* (étude magistrale publiée dans la *Ciudad de Dios*, à l'occasion du 15e centenaire de la conversion de saint Augustin) ; le P. Blanco Garcia, *Segundo proceso instruido por la Inquisición de Valladolid contra Fray Luis de Leon;* ainsi que mes articles à ce propos dans la *Revue catholique des revues,* t. V, p. 273-286, et la *Revue des questions historiques,* juillet 1897.

Si en busca de este viento
Ando desalentado
Con ansias vivas, con mortal cuidado ?

¡ Oh monte ! ¡ oh fuente ! ¡ oh río !
¡ Oh secreto seguro, deleitoso !
Roto casí el navío[6],
A vuestro almo reposo
Huyo de aqueste mar tempestuoso.

Un no rompido sueño,
Un día puro, alegre, libre quiero ;
No quiero ver el ceño
Vanamente severo,
De á quien[7] la sangre ensalza ó el dinero.

Despiértenme las aves
Con su cantar sabroso no aprendido,
No lo cuidados graves
De que es siempre seguido
El que al ajeno arbitrio está atenido.

Vivir quiero conmigo ;
Gozar quiero del bien que debo al cielo
A solas, sin testigo,
Libre de amor, de celo,
De odio, de esperanzas, de recelo.

Del monte en la ladera,
Por mi mano plantado tengo un huerto,
Que con la primavera
De bella flor cubierto
Ya muestra en la esperanza el fruto cierto.

Y cómo codiciosa
Por ver acrecentar su fermosura[8],
Desde la cumbre airosa
Una fontana pura
Hasta llegar[9] corriendo se apresura,

Y luego sosegada,
El paso entre los árboles torciendo,
El suelo de pasada[10]
De verdura vistiendo,
Y con diversas flores va esparciendo.

El aire el huerto orea,
Y ofrece mil olores al sentido,
Los árboles menea
Con un manso ruido,
Que del oro y del cetro pone olvido.

Ténganse[11] su tesoro
Los que de un falso leño se confían :
No es mío[12] ver el lloro
De los que desconfían,
Cuando el cierzo y el ábrego porfían.

La combatida antena
Cruje, y en ciega noche el claro día
Se torna ; al cielo suena
Confusa vocería,
Y la mar enriquecen á porfía.

A mi una pobrecilla
Mesa de amable paz bien abastada
Me basta ; y la vajilla
De fino oro labrada
Sea de quien la mar no teme airada.

Y mientras miserable
Mente se están[13] los otros abrasando
Con sed insaciable
Del peligroso mando,
Tendido yo á la sombra esté cantando.

A la sombra tendido,
De hiedra y lauro eterno coronado,

Puesto el atento oído
Al són dulce acordado
Del plectro sabiamente meneado.

Notes. — 1. *que* est souvent employé pour *porque*, dont il est l'abréviation. — 2. *admirarse*, s'étonner, s'émerveiller. — 3. *curar* = *cuidar*. — 4. *pregonera* se rapporte à *voz*. — 5. C'est-à-dire *por un dedo vano*. — 6. Sorte d'ablatif absolu, tournure fréquente dans la poésie espagnole. — 7. *de* (*el*) *á quien*, de celui qu'enfle la noblesse du sang... — 8. Pour *hermosura*. — 9. Jusqu'à ce qu'elle arrive à son but. — 10. En passant. — 11. *se* est ici complément indirect explétif. Cf. *Grammaire*, nº 121, rem. 2e.) — 12. *no es mío* : il ne m'importe pas, je ne me soucie pas. — 13. Voir note 11.

II. — Noche serena.

Cuando contemplo el cielo
De innumerables luces adornado,
Y miro hacia el suelo
De noche rodeado,
En sueño y en olvido sepultado,

El amor y la pena
Despiertan en mi pecho un[1] ansia ardiente,
Despiden larga vena
Los ojos hechos fuente,
Oloarte[2], y digo al fin con voz doliente :

Morada de grandeza,
Templo de claridad y hermosura,
El alma que á tu alteza
Nació, ¿ qué desventura
La tiene en esta cárcel baja, escura[3] ?

¿ Qué mortal desatino
De la verdad aleja así el sentido,
Que de tu bien divino
Olvidado, perdido,
Sigue la vana sombra, el bien fingido ?

El hombre está entregado
Al sueño, de su suerte no cuidando,
Y con paso callado
El cielo vueltas dando[4]
Las horas del vivir le va hurtando.

¡ Oh ! despertad, mortales,
¡ Mirad con atención en vuestro daño !
Las almas inmortales,
Hechas á bien tamaño[5],
¿ Podrán vivir de sombras y de engaño ?

¡ Ay ! levantad los ojos
A aquella celestial eterna esfera ;
Burlareis los antojos[6]
De aquesta lisonjera
Vida, con cuanto teme y cuanto espera.

¿ Es más que un breve punto
El bajo y torpe suelo comparado
Con este gran trasunto
Do vive mejorado
Lo que es, lo que será, lo que ha pasado[7] ?

Quien mira el gran concierto
De aquestos resplandores eternales,
Su movimiento cierto,
Sus pasos desiguales,
Y en proporcion concorde tan iguales :

La luna como mueve[8]
La plateada rueda, y va en pos de ella
La luz do el saber llueve[9],
Y la graciosa estrella
De amor la sigue reluciente y bella[10] :

Y como otro camino
Prosigue el sanguinoso Marte airado,

Y el Júpiter benigno
De bienes mil cercado
Serena el cielo con su rayo amado :

Rodéase en la cumbre
Saturno, padre de los siglos de oro,
Tras él la muchedumbre
Del reluciente coro
Su luz va repartiendo y su tesoro[11] :

¿ Quién es el que esto mira,
Y precia la bajeza de la tierra,
Y no gime y suspira,
Y rompe lo que encierra
El alma, y de estos bienes la destierra ?

Aquí vive el contento,
Aquí reina la paz, aquí asentado.
En rico y alto asiento
Está el amor sagrado,
De glorias y deleites rodeado

Inmensa hermosura
Aquí se muestra toda, y resplandece
Clarísima luz pura
Que jamás anochece :
Eterna primavera aquí florece.

¡ O campos verdaderos !
¡ O prados con verdad frescos y amenos !
¡ Riquísimos mineros !
¡ O deleitosos senos !
¡ Repuestos valles de mil bienes llenos[12] !

Notes. — 1. De même qu'on met *el* pour *la* devant un nom féminin qui commence par *a* accentué, de même on trouve parfois *un* pour *una* dans des conditions semblables. — 2. Oloarte, ami de Luis de Leon, à qui est dédiée cette ode. — 3. *escura* = *oscura*. — 4. *dar vueltas*, tourner. — 5. *tamaño*.

si grand, de *tam magnum*. — 6. *antojo*, caprice, fantaisie, préoccupation. — 7. Imitation de Virgile (*Georg.*, IV, 393) : « Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur. » — 8. Comment la lune meut son disque argenté. — 9. L'astre, source du savoir, c'est-à-dire Phébus-Apollon, le soleil. — 10. Vénus. — 11. Magnifique tableau, plein de sentiment et de poésie. Nul poète n'a égalé le lyrisme de Fr. Luis dans ce passage. — 12. Comparez le sonnet de Joachim du Bellay, intitulé *L'Olive*, ainsi que la *Prem. Médit. poét.*, de Lamartine.

III. — A Felipe Ruiz.

¿ Cuándo será que pueda
Libre de esta prision volar al cielo,
Felipe, y en la rueda[1],
Que huye más del suelo,
Contemplar la verdad pura sin duelo ?

Allí en mi vida junto,
En luz resplandeciente convertido,
Veré distinto y junto
Lo que es, y lo que ha sido,
Y su principio propio y ascondido[2].

Entonces veré cómo
La soberana mano echó el cimiento
Tan á nivel y plomo,
Do estable y firme asiento
Posee el pesadísimo elemento.

Veré las inmortales
Colunas[3] do la tierra está fundada,
Las lindes y señales
Con que á la mar hinchada
La Providencia tiene aprisionada ;

Porqué tiembla la tierra,
Porqué las hondas mares se embravecen :
Dó sale á mover guerra

El cierzo, y porque crecen
Las aguas del Océano y descrecen :

De dó manan las fuentes :
Quién ceba y quién bastece de los ríos
Las perpetuas corrientes :
De los helados fríos
Veré las causas, y de los estíos :

Las soberanas aguas
Del aire en la región quién las sostiene[4] ;
De los rayos las fraguas ;
Dó los tesoros tiene
De nieve Dios ; y el trueno dónde viene.

¿ No ves cuando acontece
Turbarse el aire todo en el verano ?
El día se ennegrece,
Sopla el gallego insano,
Y sube hasta el cielo el polvo vano :

Y entre las nubes mueve
Su carro Dios ligero y reluciente,
Horrible son conmueve,
Relumbra fuego ardiente,
Treme la tierra, humíllase la gente.

La lluvia baña el techo,
Envian largos rios los collados :
Su trabajo deshecho,
Los campos anegados,
Miran los labradores espantados[5].

Y de allí levantado
Veré los movimientos celestiales,
Ansí[6] el arrebatado
Como los naturales,
Las causas de los hados, las señales.

Quién rige las estrellas
Veré, y quién las enciende con hermosas
Y eficaces centellas :
Porqué están las dos osas
De bañarse en el mar siempre medrosas[7].

Veré este fuego eterno
Fuente de vida y luz dó se mantiene ;
Y porqué en el invierno
Tan presuroso viene,
Quién en las nochas largas le detiene.

Veré sin movimiento
En la más alta esfera las moradas
Del gozo y del contento,
De oro y luz labradas,
De espíritus dichosos habitadas.

NOTES. — 1. *rueda*, sphère. — 2. Cf. note 7 du morceau précédent. — 3. *colunas*. forme poétique et archaïque de *columnas*. — 4. Le pronom complément *las* est ici explétif, comme il arrive souvent dans le style espagnol. — 5. Ces trois strophes sont un modèle de style sublime. — 6. *Ansí* = *asi;* « arrebatado » et « naturales » doivent se construire avec « movimientos » : je verrai le mouvement violent aussi bien que les mouvements ordinaires... — 7. La Grande Ourse et la Petite Ourse ne descendant pas au-dessous de notre horizon, semblent avoir peur de se baigner dans la mer.

IV. — A la Ascensión.

¿ Y dejas, Pastor santo,
Tu grey en este valle hondo, escuro,
Con soledad y llanto,
Y tú, rompiendo el puro
Aire, te vas al inmortal seguro[1] ?

Los antes bien hadados[2],
Y los agora tristes y afligidos,
A tus pechos criados[3],

De tí desposeidos
¿ A dó convertirán ya sus sentidos ?

¿ Qué mirarán los ojos
Que vieron de tu rostro la hermosura,
Que no les sea enojos ?
Quien oyó tu dulzura,
¿ Qué no tendrá por sordo y desventura ?

¿ Aqueste mar turbado
Quién le pondrá ya freno ? ¿ quién concierto
Al viento fiero airado ?
¿ Estando tú cubierto[4],
Qué norte guiará la nave al puerto ?

¡ Ay ! nube envidiosa
Aun de este breve gozo, ¿ qué te aquejas ?
¿ Dó vuelas presurosa ?
¡ Cuán rica tú te alejas !
¡ Cuán pobres, y cuán ciegos, ay, nos dejas[5] !

Notes. — 1. *Seguro*, pris ici substantivement, a le sens de « séjour ». — 2. *hadado*, fortuné. — 3. Les fils de ton cœur. — 4. Sorte d'ablatif absolu : « toi disparu ». — 5. Il ne se peut rien de plus imagé, de plus vivement senti que cette ode, si courte, mais si vraie, si naturelle et si sublime.

V. — Description poétique du matin.

(*Fragment de l'Epouse parfaite.*)

Entonces[1] la luz, como viene despues de las tinieblas, y se halla como despues de haber sido perdida, parece ser otra, y hiere el corazon del hombre con una nueva alegría ; y la vista del cielo entonces, y el colorear de las nubes, y el descubrirse el aurora[2] (que no sin causa los poetas la coronan de rosas), y el aparecer la hermosura del sol, es una cosa bellísima. Pues el cantar de las aves, ¿ qué duda hay sino que suena

entonces más dulcemente ? y las flores, y las yervas[3], y el campo todo despide de sí un tesoro de olor. Y, como cuando entra el rey de nuevo en alguna ciudad, se adereza y hermosea toda ella y los ciudadanos hacen entonces plaza, y como alarde, de sus mejores riquezas, así los animales, y la tierra, y el aire, y todos los elementos á la venida dèl sol se alegran, y como para recibirle se mejoran, y ponen en público cada uno sus bienes. Y, como los curiosos suelen poner cuidado y trabajo por ver semejantes recibimientos, así los hombres concertados y cuerdos, aun por solo el gusto, no han de perder esta fiesta que hace toda la naturaleza á el sol[4] por las mañanas. Porque no es gusto de un solo sentido, sino general contentámiento de todos, porque la vista se deleita con el nacer de la luz, y con la figura del aire, y con el variar de las nubes ; á los oidos las aves hacen agradable armonía ; para el oler[5], el olor que en aquella sazón el campo y las yervas despiden de sí es olor suavísimo : pues el fresco del aire de entonces templa con grande deleite el humor calentado por el sueño, y cria salud y lava[6] las tristezas del corazón, y no sé en qué manera le despierta á pensamientos divinos, antes que se ahogue en los negocios del dia[7].

Notes. — 1. Il s'agit du matin, au lever du soleil, comme le fera comprendre le contexte. — 2. Cf. *Grammaire espagnole*, nº 230, note 1. Sur l'emploi de l'article masculin *el* pour *la* devant *aurora*, bien que l'accent soit sur la syllabe *ro*, voir notre *Grammaire*, p. 104. — 3. *hierbas*. — 4. *á el* = *al*. La contraction ne se faisait pas régulièrement autrefois. — 5. *para* et *oler*, quant à l'odeur... — 7. Belle métaphore. — 8. Parmi les autres odes célèbres de Fr. Luis de Leon. il faut surtout citer *La Prophétie du Tage*, que l'on a comparée à satiété avec celle d'Horace « *Pastor quum traheret* », l'*Ode à saint Jacques* et celle *sur la vie religieuse*.

CHAPITRE XI

FERNANDO DE HERRERA

L'organe le plus retentissant par lequel l'Espagne redit les grandes paroles de Pindare, et, mieux encore, des prophéties bibliques, fut un prêtre de Séville, dont on ne connaît guère que le nom.

Fernando de Herrera (1534-1597), est considéré comme le premier poète lyrique des Espagnols, qui lui ont décerné le surnom de *divin*. Les sons inspirés de sa muse lui font atteindre le sublime dans trois de ses *canciones :* l'une, sur la *victoire navale de Lépante*; l'autre, sur la *mort de D. Sébastien* de Portugal à El-Ksar-el-Kébir; la troisième, sur *D. Juan d'Autriche*, vainqueur des Morisques de la Alpujarra.

Herrera est aussi l'auteur estimé de *sonnets*, d'un *Eloge de Thomas Morus* et d'une *Histoire générale des Indes.*

EXTRAITS DE F. DE HERRERA

I. — Ode sur la bataille de Lépante [1].

Cantemos al señor, que la llanura
Venció del ancho mar al Trace fiero:
Tú, Dios de las batallas, tú eres diestra [2],
Salud y gloria nuestra,
Tú rompiste las fuerzas y la dura
Frente de Faraon [3], feroz guerrero:
Sus escogidos principes cubrieron
Los abismos del mar, y descendieron,
Cual piedra [4], en el profundo; y tu ira luego
Los tragó como arista seca el fuego. [5]

El soberbio tirano, confiado
En el grande aparato de sus naves.
Que de los nuestros la cerviz cautiva [6],
Y las manos aviva [7]
Al ministerio injusto de su estado,
Derribó con los brazos suyos graves
Los cedros más excelsos de la cima;
Y el árbol, que mas yerto [8] se sublima
Bebiendo ajenas aguas [9] y atrevido
Pisando el bando nuestro y defendido.

Temblaron los pequeños confundidos
Del ímpio furor suyo; alzó la frente
Contra tí, Señor Dios, y con semblante
Y con pecho arrogante,
Y los armados brazos extendidos,
Movió el airado cuello aquel potente:
Cercó su corazón de ardiente saña
Contra las dos Hesperias que el mar baña [10]
Porque en tí confiadas le resisten
Y de armas de tu fe y amor se visten.

Dijo aquel insolente y desdeñoso?
« ¿ No conocen mis iras estas tierras
Y de mis padres los ilustres hechos?
¿ O valieron sus pechos
Contra ellos con el húngaro medroso,
Y de Dalmacia y Rodas en las guerras?
¿ Quién los pudo librar? ¿ Quién de sus manos
Pudo salvar los de Austria y los germanos?
¿ Podrá su Dios, podrá por suerte ahora
Guardallos [11] de mi diestra vencedora?

Su Roma, temerosa y humillada,
Los cánticos en lágrimas convierte:
Ella y sus hijos tristes mi ira esperan
Cuando vencidos mueran [12].
Francia esta con discordias quebrantada,
Y en España amenaza horrible muerte

Quien honra de la luna las banderas;
Y aquellas en la guerra gentes fieras
Ocupadas están en su defensa:
Y aunque no, ¿ quién hacerme puede ofensa ?

Los poderosos pueblos me obedecen,
Y el cuello con su daño[13] al yugo inclinan
Y me dan, por salvarse, ya la mano,
Y su valor es vano,
Que sus luces cayendo se oscurecen;
Sus fuertes á la muerte ya caminan;
Sus virgenes están en cautiverio;
Su gloria ha vuelto al cetro de mi imperio;
Del Nilo á Eufrates fértil é Istro frío,
Cuanto[14] el sol alto mira, todo es mío. »

Tú, Señor, que no sufres que tu gloria
Usurpe quien su fuerza osado estima,
Prevaleciendo en vanidad y en ira;
Este soberbio mira
Que tus aras afea en su victoria;
No dejes que los tuyos así oprima,
Y en sus cuerpos cruel las fieras cebe
Y en su esparcida sangre el odio pruebe:
Que hechos ya su oprobio, dice: ¿ Dónde
El Dios de estos está ? ¿ de quién se asconde ? »

Por la debida gloria de tu nombre;
Por la justa venganza de tu gente:
Por aquel de los miseros gemido,
Vuelve el brazo tendido
Contra este, que aborrece ya ser hombre,
Y las honras, que cela tú, consiente;
Y tres y cuatro veces el castigo
Esfuerza con rigor á tu enemigo,
Y la injuria á tu nombre cometida
Sea el yerro contrario de su vida.

Levantó la cabeza el poderoso,
Que tanto odio te tiene, en nuestro estrago;

Juntó el consejo ; y contra nos pensaron
Los que en él se hallaron.
« Venid, dijeron, y en el mar ondoso
Hagamos de su sangre un grande lago;
Destruyamos á estos de la gente [15],
Y el nombre de su Cristo juntamente ;
Y dividiendo de ellos los despojos,
Hártense en muerte suya nuestros ojos. »

Vinieron de Asia y portentosa Egito.
Los árabes y leves africanos,
Y los que Grecia junta mal con ellos [16],
Con los erguidos cuellos,
Con gran poder y número infinito ;
Y prometer osaron con sus manos
Encender nuestros fines, y dar muerte
A nuestra juventud con hierro fuerte,
Nuestros niños prender y las doncellas,
Y la gloria manchar y la luz de ellas.

Ocuparon del piélago los senos,
Puesta en silencio y en temor la tierra,
Y cesaron los nuestros valerosos,
Y callaron dudosos,
Hasta que al fiero ardor de sarracenos,
El Señor eligiendo nueva guerra,
Se opuso el jóven de Austria generoso
Con el claro español y belicoso ;
Que [17] Dios no sufre ya en Babel cautiva.
Que su Sion querida siempre viva.

Cual leon á la presa apercibido [18].
Sin rezelo los ímpios esperaban
A los que tú, Señor, eras escudo :
Que el corazon desnudo
De pavor, y de fe y amor vestido,
Con celestial aliento confiaban :
Sus manos á la guerra compusiste
Y sus brazos fortísimos pusiste

Como el arco acerado [19], y con la espada
Vibraste en su favor la diestra armada.

Turbáronse los grandes [20], los robustos
Rindiéronse temblando, y desmayaron;
Y tú entregaste, Dios, como la rueda,
Como la arista queda
Al ímpetu del viento, á estos injustos,
Que mil huyendo de uno se pasmaron
Cual fuego abrasa selvas cuya llama
En las espesas cumbres se derrama,
Tal en tu ira y tempestad seguiste,
Y su faz de ignominia convertiste.

Quebrantaste al cruel dragon, cortando
Las alas de su cuerpo temerosas,
Y su brazos terribles no vencidos:
Que con hondos gemidos
Se retira á su cueva, do silbando
Tiembla con sus culebras venenosas,
Lleno de miedo torpe en sus entrañas
De tu leon temiendo las hazañas,
Que, saliendo de España, dió un rugido,
Que lo dejó asombrado y aturdido.

Hoy se vieron los ojos humillados
Del sublime varon y su grandeza,
Y tú solo, Señor, fuiste exaltado;
Que tu dia es llegado,
Señor de los ejércitos armados,
Sobre la alta cerviz y su dureza,
Sobre derechos cedros y extendidos,
Sobre empinados montes y crecidos,
Sobre torres y muros, y las naves
De Tiro que á los tuyos fueron graves.

Babilonia y Egipto amedrentada
Temerá el fuego y la asta violenta,
Y el humo subirá á la luz del cielo,
Y faltos de consuelo,

Con rostro oscuro y soledad turbada
Tus enemigos llorarán su afrenta.
Mas tú, Grecia, concorde á la esperanza
Egicia, y gloria de su confianza;
Triste, que á ella pareces, no temiendo
A Dios, y á tu remedio no atendiendo:

Porque ingrata tus hijas adornaste,
En adulterio infame á una ímpia gente,
Que deseaba profanar tus frutos;
Y con ojos enjutos,
Sus odiosos pasos imitaste.
Su aborrecida vida y mal presente,
Dios vengará sus iras en tu muerte;
Que llega á tu cerviz con diestra fuerte
La aguda espada suya: ¿quién, cuitada,
Reprimirá su mano desatada?

Mas tú, fuerza del mar, tú, excelsa Tiro,
Que en tus naves estabas gloriosa [21]
Y el término espantabas de la tierra,
Y si hacías guerra,
De temor la cubrías con suspiro;
¿Cómo acabaste, fiera y orgullosa?
¿Quién pensó á tu cabeza daño tanto?
Dios, para convertir tu gloria en llanto,
Y derribar tus ínclitos y fuertes,
Te hizo perecer con tantas muertes.

Llorad, naves del mar [22], que es destruida
Vuestra vana soberbia y pensamiento:
¿Quién ya tendrá de tí lastima alguna,
Tú, que sigues la luna,
Asia adúltera en vicios sumergida?
¿Quién mostrará un liviano sentimiento?
¿Quién rogará por tí? Que á Dios enciende
Tu ira y la arrogancia, que te ofende;
Y tu viejos delitos y mudanza
Han vuelto contra tí á pedir venganza.

Los que vieron tus brazos quebrantados
Y de tus pinos ir el mar desnudo [23],
Que sus ondas turbaron y llanura;
Viendo tu muerte oscura,
Dirán de tus estragos quebrantados:
« ¿ Quién contra la espantosa tanto pudo ?
El Señor, que mostró su fuerte mano
Por la fe de su principe cristiano,
Y por el nombre santo de su gloria
A su España concede esta victoria.

Bendita, Señor, sea tu grandeza,
Que despues de los daños padecidos
Despues de nuestras culpas y castigo,
Rompiste al enemigo
De la antigua soberbia la dureza.
Adórente, Señor, tus escogidos;
Confiese cuanto cerca el ancho cielo
Tu nombre, o nuestro Dios, nuestro consuelo;
Y la cerviz rebelde condenada,
Perezca en bravas llamas abrasada [24],

Notes. — 1. Le 7 octobre 1571, la flotte coalisée de l'Espagne, des Etats pontificaux et de Venise, commandée par D. Juan d'Autriche, détruisit, près de Lépante, la flotte ottomane, et arrêta par cette victoire les progrès envahissants des Turcs. Cervantes se distingua dans cette glorieuse journée, à laquelle il fait allusion, dans son *Prologue* de la deuxième partie de *Don Quichotte* et dans son drame de *El Trato de Argel*. — 2. *diestra,* la main droite, c'est-à-dire la puissance, l'appui. Victor Hugo a employé ce terme hébraïque dans ce vers :

Seigneur, votre droite est terrible !

— 3. *Faraón,* titre que les Egyptiens donnaient aux rois dès la plus haute antiquité. — 4. *Cual piedra = como la piedra : cual* n'est presque jamais précédé de son antécédent *tal* dans les comparaisons. — 5. Cf. *Exod.*, XV, 7 : « Devoravit eos sicut stipulam. » Les souvenirs bibliques abondent dans cette ode. — 6. *cautivar*, sens actif « assujettir ». — 7. *aviva las manos*, excite ses mains. — 8. Fier. — 9. Buvant des eaux étrangères : quelle accumulation de figures hardies et majestueuses ! — 10. Les deux Hespéries baignées par la mer, c'est-à-dire l'Italie et l'Espagne. — 11. Archaïsme, pour *guardarlos*. (Cf.

Grammaire historique, p. 7.) — 12. Le subj. prés. a souvent le sens futur. — 13. *con su daño*, à leur détriment, pour leur malheur. — 14. *cuanto*, sous-ent. *tanto*. (Cf. *Grammaire*, n° 90). — 15. *la gente*, les peuples. — 16. Les Grecs, quoique chrétiens, appuyaient les Turcs dans cette guerre. — 17. *que* = *porque*. — 18. Cf. Ps. XVI, 12 : « sicut leo paratus ad prædam ». — 19. Cf. *Ps.* XVII, 95 : « posuisti ut arcum æreum brachia mea ». — 20. Exod. XV, 15 : « conturbati sunt principes, robustos obtinuit tremor ». — 21. *estabas gloriosa*, tu te glorifiais. — 22. Magnifique prosopopée. — 23. La mer était *vêtue* de ces navires dont la perte l'a *dépouillée*. — 24. Tel est ce chant de victoire enthousiaste, tout rempli de souvenirs bibliques, et qu'on croirait écrit par Moïse ou par quelque prophète de l'Ancien Testament. Herrera ne parle qu'incidemment du noble *jeune homme* d'Autriche : c'est Dieu seul qui a tout fait!

II. — Sur la mort de D. Sébastien.

Voz de dolor y canto de gemido,
Y espíritu de miedo envuelto en ira
Hagan principio acerbo á la memoria
De aquel día fatal aborrecido,
Que Lusitania mísera suspira,
Desnuda de valor, falta de gloria ;
Y la llorosa historia
Asombre con horror funesto y triste,
Dende el áfrico Atlante y seno ardiente,
Hasta do [1] el mar de otro color se viste
Y do el limite rojo de Orïente
Y todas sus vestidas gentes fieras
Ven tremolar de Cristo las banderas.

¡ Ay de los que pasaron confiados
En sus caballos, y muchedumbre
De sus carros, en tí, Libia desierta ;
Y en su vigor y fuerzas engañados,
No alzaron su esperanza á aquella cumbre
De eterna luz, mas con soberbia cierta
Se ofrecieron la incierta
Vitoria [2], y sin volver á Dios sus ojos,
Con yerto cuello y corazón ufano,
Sólo atendieron siempre á los despojos !

Y el Santo de Israel abrió su mano,
Y los dejó, y cayó en despeñadero
El carro, y el caballo, y caballero [3].

Vino el día cruel, el día lleno
De indinación [4], de ira y furor, que puso
En soledad y en un profundo llanto
De gente y de placer el reino ajeno.
El cielo no alumbró ; quedó confuso
El nuevo [5] sol, presago de mal tanto ;
Y con terrible espanto
El Señor visító sobre [6] sus males
Para humillar los fuertes arrogantes,
Y levantó los bárbaros no iguales,
Que, con osados pechos y constantes,
No busquen [7] oro, mas con hierro aírado
La ofensa venguen y el error culpado.

Los ímpios y robustos, indinados [8]
Las ardientes espadas desnudaron
Sobre la claridad y hermosura
De tu gloría y valor, y no cansados
En tu muerte, tu honor todo afearon,
Mezquina Lusitania sin ventura :
Y con frente segura
Rompieron sin temor, con fiero estrago,
Tus armadas escuadras y braveza.
La arena se tornó sangriento lago ;
La llanura con muertos aspereza ;
Cayó en unos vigor, cayó denuedo,
Mas en otros desmayo y torpe miedo [9].

¿ Son estos por ventura los famosos,
Los fuertes, los belígeros varones,
Que conturbaron con furor la tierra,
Que sacudieron reinos poderosos,
Que domaron las hórridas [10] naciones,
Que pusieron desierto en cruda guerra
Cuanto el mar Indo encierra,

Y soberbias ciudades destruyeron ?
¿ Dó el corazón seguro y la osadía ?
¿ Cómo así se acabaron y perdieron
Tanto heróico valor en solo un día,
Y lejos de su patria derribados
No fueron justamente sepultados [11] ?

Tales ya fueron estos, cual hermoso
Cedro del alto Líbano, vestido
De ramos, hojas, con excelsa alteza ;
Las aguas lo criaron poderoso,
Sobre empinados árboles crecido ;
Y se multiplicaron en grandeza
Sus ramos con belleza ;
Y extendiendo su sombra, se anidaron
Las aves que sustenta el grande cielo ;
Y en su tronco las fieras engendraron ;
Y hizo á mucha gente umbroso velo :
No igualó en celsitud y en hermosura
Jamás árbol alguno su figura [12].

Pero elevóse con su verde cima,
Y sublimó la presunción su pecho [13]
Desvanecido todo y confiado,
Haciendo de su alteza sólo estima.
Por eso Dios lo derríbó deshecho,
A los ímpios y ajenos entregado,
Por la raíz cortado :
Que opreso de los montes arrojados,
Sin ramos y sin hojas, y desnudo,
Huyeron dél los hombres espantados,
Que su sombra tuvieron por escudo :
En su ruina y ramos, cuantas fueron,
Las aves y las fieras se pusieron.

Tú, infanda Libia, en cuya seca arena
Murió el vencido reino Lusitano,
Y se acabó su generosa gloria,
No estés alegre y de ufanía llena,

Porque tu temerosa y flaca mano
Hubo sin esperanza tal vitoria
Indina [14] de memoria:
Que si el justo dolor mueve á venganza
Alguna vez el español coraje,
Despedazada en alguna lanza,
Compensarás muriendo el hecho ultraje,
Y Luco [15] amedrentado al mar inmenso
Pagará de Africana sangre el censo.

Notes. — 1. *Dende* (desde donde)... *hasta do* (donde). — 2. Pour *victoria*. (Cf. *Grammaire historique*. p. 12). — 3. Bel exemple de la figure de diction appelée *conjonction*. — 4. Voir note 2. — 5. *Nuevo,* c'est-à-dire le soleil à son lever. — 6. *visitó sobre sus males;* Herrera a traduit audacieusement en espagnol l'hébraïsme plusieurs fois répété dans Isaïe, entre autres au ch. XIII, 11 : « visitabo super orbis mala... » — 7. *que... no busquen*, c'est-à-dire *no para que busquen.* — 8. Cf. *Gramm. hist.*, p. 12. — 9. Il est évident que, dans ce dernier vers, le verbe sous-entendu n'est pas *cayó*, mais *estuvo* ou un autre terme analogue. — 10. *horridas*, farouches. — 11. *justamente sepultados* = *enterrados como conviene*. — 12. Comparaison biblique rendue ici dans une superbe amplification. — 13. Herrera va jusqu'à personnifier le cèdre, auquel il donne un cœur présomptueux. — 14. Voir note 8. — 15. Le *Loukos* ou *Oued-Kous*, fleuve qui se jette dans l'Océan et sur lequel est située la ville d'Alcaçar-Quivir (en arabe El-Ksar-el-Kébir).

III. — Ode à Don Juan d'Autriche.

Cuando con resonante
Rayo y furor del brazo impetuoso
A Encélado arrogante
Júpiter poderoso
Despeñó airado en Etna cavernoso;

Y la vencida tierra
A su imperio rebelde, quebrantada,
Desamparó la guerra
Por la sangrienta espada
De Marte, aun con mil muertes no domada;

En el sereno polo [1]
Con la suave cítara presente
Cantó el crinado [2] Apolo
Entonces dulcemente,
Y en oro y lauro coronó su frente.

La canora armonía
Suspendía de dioses el senado ;
Y el cielo que movía
Su curso arrebatado,
El vuelo reprimía, enajenado [3].

Halagaba el sonido
Al piélago sañudo, al raudo viento
Su fragor encogido,
Y con divino aliento
Las Musas consonaban á su intento.

Cantaba la victoria
Del ejército etéreo y fortaleza,
Que engrandeció su gloria ;
El horror y aspereza
De la titania estirpe y su fiereza.

De Palas Atenea
El gorgóneo terror, la ardiente lanza ;
Del Rey de la onda egea
La indómita pujanza,
Y del Hercúleo brazo la venganza.

Mas del Bistonio Marte [4]
Hizo en grande alabanza luenga muestra
Cantando fuerza y arte
De aquella armada diestra,
Que á la flegrea [5] hueste fué siniestra [6].

« A tí, decía, escudo,
A tí del cielo esfuerzo generoso,
Poner temor no pudo

El escuadrón sañoso
Con sierpes enroscadas espantoso.

Tú solo á Oromedonte
Trajiste al hierro agudo de la muerte
Junto al doblado monte ;
Y abrió con diestra suerte
El pecho de Peloro tu asta fuerte [7].

¡ O hijo esclarecido
De Juno ! ¡ o duro y no cansado pecho !
Por quien cayó vencido
Y en peligroso estrecho
Mimante pavoroso fué deshecho.

Tú, cubierto de acero,
Tú, estrago de los hombres indinado [8],
Con sangre hórrido [9] y fiero,
Rompiste acelerado
Del ancho muro el torreón alzado.

A tí libre ya debe
Del recelo saturnio, que el profano
Linaje, que se atreve
A alzar la osada mano,
Sienta su bravo orgullo salir vano.

Mas aunque resplandezca
Esta victoria tuya conocida
Con gloria, que merezca
Gozar eterna vida,
Sin que vaya en tinieblas ofendida :

Vendrá tiempo en que tenga
Tu memoria el olvido, y la termine ;
Y la tierra sostenga
Un valor tan insine [10],
Que ante él desmaye el tuyo, y se le incline.

Y el fértil occidente
Cuyo inmenso mar cerca el orbe y baña,

Descubrirá presente
Con prez y honor de España
La lumbre singular de esta hazaña.

Que el cielo le concede
A aquel ramo de César invencible,
Que su valor herede
Para que al Turco horrible
Derribe el corazón y ardor terrible,

Vese el pérfido bando
En la fragosa, yerta, aérea cumbre,
Que sube amenazando
La soberana lumbre,
Fiado en su animosa muchedumbre.

Y allí, de miedo ajeno,
Corre, cual suelta cabra, y se alabanza
Con el fogoso trueno
De su cubierta estanza [11],
Y sigue de sus odios la venganza.

Mas despues que aparece
El jóven de Austria en la enriscada sierra,
Fria miedo entorpece
Al rebelde, y atierra
Con espanto y con muerte la ímpia guerra.

Cual tempestad ondosa
Con horrísono estruendo se levanta,
Y la nave medrosa
De rabia y furia tanta
Entre peñascos ásperos quebranta ;

O cual de cerco estrecho
El flamígero rayo se desata
Con luengo sulco hecho,
Y rompe y desbarata
Cuanto al encuentro su ímpetu desbarata.

La fama alzará luego
Y con las alas de oro la victoria
Sobre el giro del fuego
Resonando su gloria
Con puro lampo de inmortal memoria.

Y extenderá su nombre
Por do céfiro espira en blando vuelo,
Con ínclito renombre
Al remoto indio suelo
Y á do esparce el rigor helado el cielo.

Si Peloro tuviera
Parte de su destreza y valentía,
El solo te venciera,
Gradivo [12], aunque á porfia
Tu esfuerzo acrecentáras y osadía.

Si este al cielo amparára
Contra las duras fuerzas de Mimante [13],
Ni el trance recelára
El vencedor Tonante [14],
Ni sacudiera el brazo fulminante.

Traed, cielos, huyendo
Este cansado tiempo espacioso,
Que oprime deteniendo
El curso glorioso :
Haced que se adelante presuroso. »

Así la lira suena,
Y Jove el canto afirma, y se estremece
El Olimpo, y resuena
En torno, y resplandece,
Y Mavorte dudoso se escurece [15].

Notes. — 1. L'Olympe, le ciel. — 2. Apollon à la blonde chevelure. — 3. *enajenado*, ravi, charmé. — 4. Mars bistonien, c'est-à-dire adoré en Phrygie. — 5. L'armée venue de Thessalie. — 6. *siniestra* = sinistre, fatale. — 7. « Toi seul as trans-

percé Oromédon du glaive acéré de la mort dans la vallée de Phlégra, et ton épée vaillante a ouvert glorieusement la poitrine de Pélore ». — 8. *indinado = indignado.* (Cf. *Gramm. hist.*, p. 12.) — 9. *hórrido con sangre,* horrible, c'est-à-dire enveloppé de sang. — 10. Voir note 8. — 11. *de su cubierta estanza,* de leur séjour où ils se croient à l'abri. — 12. surnom de Mars. — 13. Mimas, un des géants qui furent foudroyés par Zeus. — 14. Jupiter tonnant. — 15. *escurese = oscurece :* Mars incline son front obscurci.

IV. — Ode au Sommeil.

1. — Suave sueño, tú que en tarde vuelo
Las alas perezosas blandamente
Bates, de adormideras coronado,
Por el puro, adormido y vago cielo,
Ven á la última parte de occidente,
Y de licor sagrado
Baña mis ojos tristes, que cansado
Y rendido al furor de mi tormento,
No admito algun [1] sosiego,
Y el dolor desconorta [2] al sufrimiento.
Ven á mi humilde ruego,
Ven á mi ruego humilde. o amor de aquella
Que Juno te ofreció, tu ninfa bella.

2. — Divino dueño, gloria de mortales,
Regalo dulce al mísero afligido,
Sueño amoroso, ven á quien espera
Cesar [3] del ejercício de sus males
Y al descanso volver todo el sentido.
¿ Cómo sufres que muera
Lejos de tu poder quien tuyo era ?
¿ No es dureza olvidar un solo pecho
En veladora pena,
Que sin gozar del bien que al mundo has hecho
De tu vigor se ajena ?
Ven, sueño alegre, sueño, ven, dichoso,
Vuelve á mi alma ya, vuelve el reposo.

3. — Siento yo en tal estrecho [4] tu grandeza :
Baja, y esparce líquido el rocío ;
Huya la alba, que en torno resplandece ;
Mira mi ardiente llanto y mi tristeza
Y cuanta fuerza tiene el pesar mío
Y mi frente humedece,
Que ya de fuegos juntos el sol crece.
Torna, sabroso sueño, y tus hermosas
Alas suenen ahora ;
Y huya con sus alas presurosas
La desabrida aurora,
Y lo que en mí falto [5] la noche fría
Términe la cercana luz dél día.

4. — Una corona, o sueño, de tus flores
Ofrezco ; tú, produce el blando efeto [6]
En los desiertos cercos de mis ojos ;
Que el aire entretejido con olores
Halaga, y ledo mueve en dulce afeto [6] :
Y de estos mis enojos
Destierra, manso sueño, los despojos.
Ven pues, amado sueño, ven, liviano,
Que del rico oriente
Despunta el tierno Febo el rayo cano.
Ven ya, sueño clemente,
Y acabará el dolor : así te vea
En brazos de tu cara Pasitea [7].

Notes. — 1. Cf. *Grammaire espagnole*, n° 246. — 2. *desconortar* ou *desconhortar* = *desanimar*. — 3. *Cesar*, cesser, se construit avec *de*, aussi bien devant un nom que devant un infinitif. — 4. C'est-à-dire ici, *dans ma détresse*. — 5. *faltar* est ici employé avec un sens actif : enlever, ôter. — 6. *efeto*, *afeto*, au lieu de *efecto*, *afecto*. (Cf. *Gramm. hist.*, p. 12). — 7. Pasithée, nom d'une des trois Charites et d'une Naïade.

CHAPITRE XII

LES AUTEURS MYSTIQUES. — SAINTE THÉRÈSE ET SAINT JEAN DE LA CROIX

Il n'est aucun pays où la piété, l'onction, la poésie éloquente et imagée unie à la conviction ardente de la foi, aient produit des écrivains mystiques comparables à sainte Thérèse et à saint Jean de la Croix.

« Au fond d'un cloître d'Avila, écrit M. Demogeot, une femme trouvait dans son âme des mouvements lyriques plus sincères que ceux de Herrera, aussi tendres que ceux de Luis de Léon : — « *Suivez-la*, disait ce dernier ; *elle a vu Dieu face à face, et maintenant elle vous le montre.* »

Therèse de Cepeda (1515-1582), que l'église a canonisée en 1622 sous son nom de Sainte Thérèse, est vraiment un poète lyrique : son inspiration c'est l'amour, et comme Dieu seul en est l'objet, Thérése, appuyée sur l'espérance et la foi, ouvre tout en souriant les régions célestes aux regards de l'homme ; elle en raconte les joies, elle en répand autour d'elle le calme et la sérénité ; ou si, par moment, elle songe aux rigueurs de la justice divine, la charité l'embrase d'une tendresse si compatissante, qu'elle plaint tous les damnés et jusqu'au démon, plus malheureux encore que ses victimes : « *L'infortuné*, dit-elle ; *il ne saurait aimer !* »

L'enthousiasme, l'extase de sainte Thérèse réalisent tout ce que les anciens nous apprennent du délire de l'inspiration. Qu'on lise ses écrits, tels que sa *Vie racontée par elle-même*, le *Chemin de la perfection*, le *Livre des Fondations*, le *Château intérieur*, ses *Lettres*, les *Méditations sur le Pater*, les *Elévations à Dieu*, et l'on rencontrera partout les mêmes accents lyriques et les mêmes traits enflammés.

Un de ses biographes [1], bien placé pour parler d'elle en connaissance de cause dit ceci :

« Je n'ai pas connu et je n'ai pas vu sainte Mère Thé-
« rèse de Jésus, quand elle était de cette terre; mais
« maintenant qu'elle vit dans le ciel, je la connais et je
« la vois presque continuellement dans deux images
« vivantes qu'elle a laissées d'elle-même, savoir ses filles
« et ses livres. »

Et, après avoir fait l'éloge du Carmel réformé, il ajoute :

« Thérèse de Jésus n'est pas moins belle ni moins mer-
« veilleuse dans ses écrits et dans ses livres, où l'Esprit-
« Saint a voulu manifestement que la sainte Mère fût un
« exemple des plus rares; car, dans la sublimité des
« sujets qu'elle traite, aussi bien que dans la délicatesse
« et la perfection avec lesquelles elle les traite, Thérèse
« surpasse beaucoup de génies. Et, quant à la forme de
« sa diction, la pureté et la facilité de son style, la
« grâce et l'harmonie de ses expressions, l'élégance sans
« affectation qui charme au suprême degré, je doute qu'il
« y ait dans notre langue quelque chose qui les égale.
« Aussi, plus je les lis, plus j'y trouve d'attraits ; et, en
« beaucoup d'endroits, il me semble que ce n'est pas un
« talent humain que j'ai devant moi, mais bien l'Esprit-
« Saint qui guide la main et la plume de l'auteur, pour
« mettre la lumière dans les points obscurs et enflammer
« les cœurs de ceux qui les lisent. »

Je renvoie le lecteur à la traduction des œuvres de la Sainte par le P. Marcel Bouîx, ainsi qu'à mon édition des *Méditations sur le Pater* [2]. Je me borne à donner ci-après deux poésies très célèbres, qu'elle composa spontanément sous l'influence du feu mystérieux qui la consumait.

EXTRAITS DE SAINTE THÉRÈSE

I. — A Jésus crucifié.

(*Sonnet.*)

No me mueve, mi Dios, para quererte,
El cielo que me tienes prometido,

1. Fray Luis de Leon, dont nous avons parlé plus haut.
2. Paris, Téqui, 1895.

Ni me mueve el infierno tan temido
Para dejar por eso de ofenderte.

Tu me mueves, mi Dios ; muéveme el verte
Clavado en esa cruz y escarnecido ;
Muéveme ver tu cuerpo tan herido ;
Muévenme las angustias de tu muerte ;

Muéveme, en fin, tu amor de tal manera
Que, aunque no hubiera cielo, yo te amára,
Y aunque no hubiera infierno, te temiera.

No me tienes que dar porque te quiera,
Porque, si cuanto espero no esperára,
Lo mismo que te quiero te quisiera.

II. — **Soupirs de l'âme vers Dieu** [1].

(*Létrille.*)

Vivo sin vivir en mí ;
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero.

Aquesta divina unión
Del amor con que yo vivo
Hace á Dios ser mi cautivo
Y libre mi corazón :
Mas causa en mí tal pasión
Ver á Dios mi prisionero,
Que muero porque no muero.

¡ Ay ! ¡ qué larga es esta vida !
¡ Qué duros estos destierros,

1. Ce sonnet fameux, attribué à différents auteurs, n'est peut-être pas de sainte Thérèse; nous le citons ici, parce qu'il est à tout le moins digne de la grande Réformatrice du Carmel. (Cf. *Revue hispanique*, année 1895, vol. II. art. de Fouché-Delbosc.)

Esta cárcel, estos hierros,
En que el alma esta metida!
Sólo esperar la salida
Me causa un dolor tan fiero,
Que muero porque no muero.

¡ Ay! ¡ qué vida tan amarga,
Do no se goza el Señor!
Y si es dulce el amor,
No lo es la esperanza larga.
Quíteme Dios esta carga
Más pesada que de acero [2],
Que muero porque no muero.

Sólo con la confianza
Vivo de que he de morir [3],
Porque muriendo el vivir
Me asegura mi esperanza :
Muerte, do el vivir se alcanza,
No te tardes [4], que te espero,
Que muero porque no muero.

Aquella vida de arriba
Es la vida verdadera :
Hasta que esta vida muera,
No se goza estando viva.
Muerte, no me seas esquiva :
Vivo muriendo primero,
Que muero porque no muero.

El pez que del agua sale
Aún de alivio no carece [5]:
A quíen la muerte padece
Al fin la muerte le vale [6].
¿ Qué muerte habrá que se iguale
A mi vivir lastimero?
Que muero porque no muero.

Sácame de aquesta muerte,
Mi Dios, y dame la vida,
Ni me tengas impedida [7]
En este lazo tan fuerte :
Mira que muero por verte,
Y vivir sin tí no puedo,
Que muero porque no muero.

NOTES. — 1. Cette létrille fut improvisée par la sainte carmélite pendant une récréation. Les trois premiers vers forment comme une sentence, dont les couplets suivants ne sont que la glose. — 2. C'est-à-dire *que si fuera de acero*. — 3. *de que he de morir* est le complément déterminatif de *la esperanza*. — 4, On sait qu'en espagnol on emploie sous la forme réfléchie beaucoup de verbes, même neutres. — 5. Parce qu'il voit finir son tourment. — 6. *la muerte le vale*, la mort le délivre de ses angoisses. — 7. Retenue par des entraves.

A côté de sainte Thérèse se place tout naturellement **saint Jean de la Croix** (1535-1591), son contemporain, enfant du Carmel comme elle, écrivain mystique et poète au même titre que la *Gran doctora*.

Nous ne citerons de ses ouvrages en prose que les titres *La nuit obscure*, *La montée du Carmel*, etc.; et nous donnerons ici les principales strophes de son beau *Cantique spirituel entre l'âme et Jésus*.

EXTRAIT DE SAINT JEAN DE LA CROIX

Dialogue entre l'âme et le Christ son époux.

L'AME

¿ A dónde [1] te escondiste,
Amado, y me dejaste con gemido ?
Como ciervo huiste,
Habiéndome herido :
Salí tras tí clamando [2], y eras ido.

Pastores, los que fuerdes [3]
Allá por las majadas al otero,
Si por ventura vierdes [4]

Aquel que yo más quiero,
Decilde [5], que adolezco, peno y muero.

¡ Oh bosques y espesuras
Plantadas por la mano de mi amado?
¡ Oh prado de verdura
De flores esmaltado!
Decid si por vosotras ha pasado.

LES CRÉATURES

Mil gracias derramando
Pasó por estos sotos [6] con presura [7]
Y yéndolos mirando,
Con sola su figura
Vestidos los dejó de su hermosura.

L'AME

Apaga mis enojos,
Pues que ninguno basta á deshacellos [8],
Y véante mis ojos,
Pues eres lumbre dellos [9],
Y solo para tí quiero tenellos.

Descubre tu presencia
Y máteme tu vista y hermosura :
Mira que la dolencia
De amor no bien se cura,
Sino con la presencia y la figura.

¡ O cristalina fuente,
Si en esos tus semblantes plateados [10]
Formases de repente
Los ojos deseados
Que tengo en mis entrañas dibujados!

Apártalos, amado,
Que voy de vuelo.

JÉSUS-CHRIST

Vuélvete, paloma,
Que el ciervo vulnerado
Por el otero asoma
Y al aire de tu vuelo fresco toma.

L'AME

De flores y esmeraldas,
En las frescas mañanas escogidas,
Haremos las guirnaldas
En tu amor florecidas
Y en un cabello mlo entretejidas.

Cuando tú me mirabas
Tu gracia en mí tus ojos imprimían :
Por eso me adamabas [11]
Y en eso merecían
Los mios adorar lo que en ti vían [12].

JÉSUS-CHRIST

¡ O vos, aves ligeras,
Leones, ciervos, gamos saltadores,
Montes, valles, riberas,
Aguas, aires, ardores,
Y miedos de la noche veladores !

Por las amenas liras
Y canto de sirenas os conjuro,
Que cesen vuestras iras
Y no toquéis al muro,
Porque la esposa duerma más seguro [13].

L'AME

¡ Doncellas de judea !
En tanto que en las flores y rosales
El ámbar perfumea,
Morad en los arrabales,
Y no queráis tocar nuestros umbrales.

JÉSUS-CHRIST

La blanca palomica
Al arca con el ramo se ha tornado ;
Y ya la tortolica
Al socio deseado
En las riberas verdes ha hallado.

L'AME

Gocémonos [14], amado,
Y vámonos á ver en tu hermosura
Al monte ó al collado
Do mana el agua pura
Entremos más adentro en la espesura.

Y luego á las subidas [15]
Cavernas de las piedras nos iremos,
Que están bien escondidas ;
Y allí nos entrarémos,
Y el mosto de granadas gustarémos.

El aspirar del aire,
El canto de la dulce filomena,
El soto, y su donaire
En la noche serena
Son llama que consume y no da pena.

Notes. — 1. On dirait mieux : *en dónde*. — 2. *llamando*. — 3. *fuereis*. — 4. *viereis*. — 5. Métathèse, pour *decidle*, c'est-à-dire *decidlo*, dites-le. — 6. Bosquets. — 7. *Prisa*. — 8. *des hacerlos*, et, trois vers plus bas, *tenerlos*. — 9. *de ellos*. — 10. Sur ton miroir argenté. — 11. *amabas*. — 12. *veían*. — 13. Sens adverbial, seguramente. — 14. Jouissons ensemble. — 15. *altas*.

CHAPITRE XIII

CERVANTES ET LE DON QUICHOTTE

Le XVI[e] siècle était plein de *livres de chevalerie*, et la littérature espagnole était ensevelie, ou menaçait de l'être, sous un amas de romans fades, sans aucun but sérieux, composés par des hommes qui pouvaient avoir quelque talent, mais qui perdaient singulièrement leur temps à écrire des niaiseries.

C'est contre cet engouement funeste que voulait réagir l'immortel **Miguel de Cervantes Saavedra**, auteur de *Don Quichotte*.

Né à Alcala, en 1547. Cervantes eut une vie d'aventures; il combattit vaillamment et reçut trois blessures à la bataille de Lépante. Tour à tour guerrier, poète, chambellan, il fut cinq ans esclave des Maures, à Alger, et finit par mourir dans une extrême pauvreté en 1616.

Entre tous ses ouvrages, le seul qui suffirait à le rendre son nom impérissable, c'est l'histoire ou plutôt le roman de *El ingionoso hidalgo Don Quijote de là Mancha*, dans lequel nous voyons un gentilhomme. dont l'esprit a été troublé par la lecture des livres de chevalerie, courir après mille aventures extravagantes, suivi de son écuyer, le poltron *Sancho Pança*, et, monté sur *Rossinante*, combattre pour la dame de ses pensées, une certaine *Dulcinée du Toboso*, qu'il n'a jamais vue,

De tous les écrivains espagnols, Cervantes est le seul qui appartienne au monde entier. Et ce n'est pas une mince gloire pour l'Espagne : car posséder un auteur qui soit à la fois national et universel, c'est le glus grand honneur que puisse espérer et dont puisse se glorifier n'importe quelle littérature. On trouve tour à tour, dans son roman, les qualités du style et de l'imagination, un coloris ravissant, une richesse inépuisable d'invention

et une connaissance aussi juste que profonde du cœur humain. Avec cela, une exposition facile, le ton de l'ironie à côté de sentiments philosophiques, les notes gaies d'un comique achevé faisant à propos place aux réflexions de la plus grande maturité ou du sérieux le plus important.

Cervantes n'est pas seulement l'auteur de *Don Quichotte*, il a composé, en outre, un certain nombre de *Nouvelles*, qu'il a qualifiées lui-même d'*exemplaires*, et où l'on retrouve la même aisance, le même enjouement, la même souplesse de style, la même grâce souriante, la même ironie sans fiel, la même verve (avec plus de correction peut-être), qui distinguent l'histoire du chevalier à la triste figure.

De plus, Cervantes travailla pour le théâtre ; parmi ses drames, il faut citer surtout *Numancia*, qui rappelle la façon d'Eschyle; entre tous ses intermèdes (*entremeses*), on remarque surtout celui qui a pour titre : *los dos habladores*.

Disons enfin que ce fécond écrivain est l'auteur du *Viaje al Parnaso*, sorte de satire contre les mauvais poètes de son temps; *Galaeta*, poème pastoral en prose ; *Trabajos de Persiles y Sigismunda*, roman que Cervantes regardait comme le plus parfait de ses ouvrages, mais bien éclipsé, aux yeux de la postérité, par l'immortel *Quijote*.

EXTRAITS DE CERVANTES

I. — **Aventure des moulins à foulon.**

Don Quijote... tomando de la rienda [1] á Rocinante, y Sancho del cabestro á su asno, despues de haber puesto sobre él los relieves que de la cena quedaron, comenzaron á caminar por el prado arriba á tiento, porque la escuridad de la noche no les dejaba ver cosa alguna ; mas no hubieron andado doscientos pasos, cuando llegó á sus oidos un grande ruido de agua, como que [2] de algunos grandes y levantados riscos se despeñaba. Alegróles el ruido en gran manera, y parándose á escuchar hácia qué parte sonaba, oyeron

á deshora otro estruendo que les aguó [3] el contento del agua, especialmente á Sancho, que naturalmente era medroso y de poco ánimo : digo que oyeron que daban unos golpes á compas, y con un cierto crujir de hierros y cadenas, que acompañados del furioso estruendo del agua pusieran pavor á cualquier otro corazón que no fuera el de D. Quijote.

Era la noche, como se ha dicho, escura, y ellos acertaron á entrar entre unos árboles altos, cuyas hojas movidas del blando viento hacián un temeroso y manso ruido ; de manera que la soledad, el sitio, la escuridad, el ruido de la agua [4] con el susurro de las hojas, todo causaba horror y espanto, y más cuando vieron que ni los glopes cesaban ni el viento dormía, ni la mañana llegaba, añadiéndose á todo esto el ignorar el lugar donde se hallaban.

Pero D. Quijote, acompañado de su intrépido corazón, salió sobre Rocinante, y embrazando su rodela terció su lanzón, y dijo :

— Sancho amigo, has de saber que yo nací por querer del cielo en esta nuestra edad de hierro para resucitar en ella la de oro, ó la dorada, como suele llamarse : yo soy aquel para quien están guardados los peligros, las grandes hazañas, los valerosos hechos ; yo soy, digo otra vez, quien ha de resucitar los de la Tabla Redonda, los Doce de Francia, y los Nueve de la Fama, y el que ha de poner en olvido los Platires, los Tablantes, Olivantes y Tirantes, los Febos y Belianises [5], con toda la caterva de los famosos caballeros andantes del pasado tiempo, haciendo en este en que me hallo tales grandezas, extrañezas y fechos de armas, que escurezcan las más claras que ellos ficieron. Bien notas, escudero fiel y legal [6], las tinieblas desta noche , su extraño silencio, el sordo y confuso estruendo destos árboles, el temeroso ruido de aquella agua, en cuya busca venimos, que parece que se despeña y derrumba desde los altos montes de la luna [7], y aquel incesable golpear que nos hiere y lastima los

oidos : las cuales cosas todas juntas, y cada una por sí [8] son bastantes á infundir miedo, temor y espanto en el pecho del mismo Marte, cuanto más en aquel que no está acostumbrado á semejantes acontecimientos y aventuras. Pues todo esto que yo te pinto son incentivos y despertadores de mi ánimo, que ya hace que el corazón me reviente en el pecho con el deseo que tiene de acometer esta aventura, por más dificultuosa que se muestra. Así que aprieta un poco las cinchas á Rocinante, y quédate á Dios, y espérame aquí hasta tres días no más, en los cuales si no volviere, puedes tú volverte á nuestra aldea, y desde allí, por hacerme merced y buena obra, irás al Toboso, donde dirás á la incomparable señora mía Dulcinea, que su cautivo caballero murió por acometer causas que le hiciesen digno de poder llamarse suyo.

Cuando oyó Sancho las palabras de su amo, comenzó á llorar con la mayor ternura del mundo y á decirle :

— Señor, yo no sé porqué quiere vuestra merced acometer esta tan temerosa aventura : agora es de noche, aquí no nos ve nadie, bien podemos torcer el camino y desviarnos del peligro, aunque no bebamos en tres dias ; y pues no hay quien nos vea, menos habrá quien nos note de cobardes. Cuanto más, que yo he oido muchas veces predicar al cura de nuestro lugar, que vuestra merced muy bien conoce, que quien busca el peligro perece en él : así que no es bien tentar á Dios, acometiendo tan desaforado hecho, donde no se puede escapar sino por milagro; y bastan los que ha hecho el cielo con vuestra merced en librarle de ser manteado como yo lo fuí, y en sacarle vencedor, libre y salvo de entre tantos enemigos como acompañaban al difunto [9]. Y cuando todo esto no mueva ni ablande ese duro corazón, muévale el pensar y creer que apenas se habrá vuestra merced apartado de aquí, cuando yo de miedo dé mi ánima á quien quisiere llevarla. Yo salí de mi tierra, y dejé hijos y muger por venir á servir á vuestra merced, creyendo

valer más y no menos [10]; pero como la codicia rompe el saco, á mi me ha rasgado mis esperanzas, pues cuando más vivas las tenía de alcanzar aquella negra y malhadada ínsula que tantas veces vuestra merced me ha prometido, veo que en pago y trueco della me quiere ahora dejar en un lugar tan apartado del trato humano. Por un solo Dios, señor mío, que no se me faga tal desaguisado ; y ya que del todo no quiera vuestra merced desistir de acometer este fecho, dilátelo á lo menos hasta la mañana, que á lo que á mí me muestra la ciencia que aprendí cuando era pastor, no debe de haber desde aquí al alba tres horas, porque la boca de la bocina está encima de la cabeza, y hace la media noche en la línea del brazo izquierdo [11].

— ¿ Cómo puedes tú, Sancho, dijo D. Quijote, ver donde hace esa línea, ni donde está esa boca ó ese colodrillo que dices, si hace la noche tan escura que no parece en todo el cielo estrella alguna ?

— Así es, dijo Sancho ; pero tiene el miedo muchos ojos ; y ve las cosas debajo de la tierra, cuanto más encima en el cielo, puesto que por buen discurso bien se puede entender que hay poco de aquí al día.

— Falte lo que faltare [12], respondió D. Quijote, que no se ha de decir por mí ahora ni en ningun tiempo, que lágrimas y ruegos me apartaron de hacer lo que debía á estilo de caballero : y así te ruego, Sancho, que calles ; que Dios, que me ha puesto en corazón de acometer ahora esta tan no vista y tan temerosa aventura, tendrá cuidado de mirar por mi salud, y de consolar tu tristeza. Lo que has de hacer, es apretar bien las cinchas á Rocinante y quedarte aquí que, yo daré la vuelta presto, ó vivo, ó muerto.

Viendo pues Sancho la última resolución de su amo y cuan poco valían con él sus lágrimas, consejos y ruegos, determinó de aprovecharse de su industria y hacerle esperar hasta el día si pudiese ; y así cuando apretaba las cinchas al caballo, bonitamente y sin ser sentido ató con el cabestro de su asno ambos piés á

Rocinante; de manera que cuando D. Quijote se quiso partir, no pudo, porque el caballo no se podía mover sino á saltos. Viendo Sancho Panza el buen suceso de su embuste, dijo :

— Ea, señor, que el cielo conmovido de mis lágrimas y plegarias ha ordenado que no se pueda mover Rocinante ; y si vos quereis porfiar y espolear y dalle, será enojar á la fortuna, y dar coces, como dicen, contra el aguijón.

Desesperábase con esto D. Quijote..., creyendo sin duda que aquello venía de otra parte que de la industria de Sancho, y así le dijo :

— Pues así es, Sancho, que Rocinante no puede moverse, yo soy contento de esperar á que ría [13] el alba, aunque yo llore lo que ella tardare en venir.

— No hay que llorar, respondió Sancho, que yo entretendré á vuestra merced contando cuentos desque aquí al día, si ya no es que se quiere apear, y echarse á dormir un poco sobre la verde yerba á uso de caballeros andantes, para hallarse más descansado cuando llegue el día y punto de acometer esta tan desemejable aventura que le espera.

— ? A qué llamas apear, ó á qué dormir ¿ dijo D. Quijote : ¿ soy yo por ventura de aquellos caballeros que toman reposo en los peligros ? Duerme tú que naciste para dormir, ó haz lo que quisieres, que yo haré lo que viere que más viene con mi pretensión.

— No se enoje vuestra merced, señor mío, respondió Sancho ; que no lo dije por tanto [14].

Y llegándose á él, puso la una mano en el arzón delantero, y la otra en el otro, de modo que quedo abrazado con el muslo izquierdo de su amo, sin osarse apartar dél un dedo : tal era el miedo que tenía á los golpes que todavía alternativamente sonaban.

Díjole D. Quijote que contase algun cuento para entretenerle, como se lo había prometido ; á lo que Sancho dijo que sí hiciera, si le dejara el temor de lo que oía :

— Pero con todo eso yo me esfozaré á decir una historia, que si la acierto á contar y no me van á la mano, es la mejor de las historias, y ésteme vuestra merced atento, que ya comienzo. Erase que se era, el bien que viniere para todos sea, y el mal para quien lo fuere á buscar; y advierta vuestra merced, señor mío, que el princípio que los antiguos dièron á sus consejas no fué así como quiera, que fué una sentencia de Caton Zonzorino [15] romano, que dice : *y el mal para quien lo fuere a buscar* [16], que viene aquí como anillo al dedo, para que vuestra merced se esté quedo, y no vaya á buscar el mal á ninguna parte, sino que nos volvamos por otro camino, pues nadie nos fuerza á que sigamos este donde tantos miedos nos sobresaltan.

— Sigue tu cuento, Sancho, dijo D. Quijote , y del camino que hemos de seguir déjame á mi el cuidado.

— Digo pues, prosiguió Sancho, que en un lugar de Extremadura había un pastor cabrerizo, quiero decir, que guardaba cabras, el cual pastor ó cabrerizo, como digo de mi cuento, se llamaba Lope Ruiz, y este Lope Ruiz andaba enamorado de una pastora que se llamaba Torralva, la cual pastora llamada Torralva era hija de un ganadero rico, y este ganadero rico.....

— Si desa manera cuentas tu cuento, Sancho, dijo D. Quijote, repitiendo dos veces lo que vas diciendo, no acabarás en dios días. Dilo seguidamente, y cuéntalo como hombre de entendimiento ; y si no, no digas nada.

— De la misma manera que yo lo cuento, respondió Sancho, se cuentan en mi tierra todas las consejas, y yo no sé contarlo de otra, ni es bien que vuestra merced me pida que haga usos nuevos.

— Di como quisieres, respondió D. Quijote ; que pues la suerte quiere que no pueda dejar de escucharte, prosigue.

— Así que, señor mío de mi ánima, prosiguió San-

cho, que como ya tengo dicho, este pastor andaba enamorado de Torralva la pastora, que era una moza rolliza, zahareña [17], y tiraba algo á hombruna, porque tenía unos pocos bigotes, que parece que ahora la veo.

— ¿ Luego conocístela tú ? dijo D. Quijote.

— No la conocí yo, respondió Sancho; pero quien me contó este cuento, me dijo que era tan cierto y verdadero, que podía bien, cuando lo contase á otro, afirmar y jurar que lo había visto todo. Así que, yendo dias y viniendo dias [18], el diablo, que no duerme y todo lo añasca [19], hizo de manera que el amor que el pastor tenía á la pastora se volviese en homecillo [20] y mala voluntad..... Y fué tanto lo que el pastor la aborreció de allí adelante, que por no verla se quiso ausentar de aquella tierra, é irse donde sus ojos no la viesen jamás... Sucedió que el pastor puso por obra su determinación, y antecogiendo sus cabras se encaminó por los campos de Extremadura para pasarse á los reinos de Portugal. La Torralva que lo supo, se fué tras él, y seguíale á pié y descalza desde lejos con un bordón en la mano y con unas alforjas al cuello, donde llevaba, segun es fama, un pedazo de espejo y otro de un peine, y no sé qué botecillo de mudas [21] para la cara : mas llevase lo que llevase, que yo no me quiero meter ahora en averiguallo ; sólo diré, que dicen que el pastor llegó con su ganado á pasar el rio Guadiana, y en aquella sazón iba crecido y casí fuera de madre, y por la parte que llegó no había barca ni barco, ni quien le pasase á él ni á su ganado de la otra parte ; de lo que se congojó mucho, porque veía que la Torralva venía ya muy cerca, y le había de dar mucha pesadumbre con sus ruegos y lágrimas. Mas tanto anduvo mirando, que vió un pescador que tenía junto á sí un barco tan pequeño, que solamente podían caber en él una persona y una cabra, y con todo esto le habló y concertó con él que le pasase á él y á trescientas cabras que llevaba. Entró el pescador en el barco y pasó una cabra, vol-

vió y pasó otra, tornó á volver y tornó á pasar otra. Tenga vestra merced cuenta con las cabras que el pescador va pasando, porque si se pierde una de la memoria, se acabará el cuento, y no será posible contar más palabra dél. Sigo pues y digo que el desembarcadero de la otra parte estaba lleno de cieno y resbaloso, y tardaba el pescador mucho tiempo en ir y volver : con todo esto volvió por otra cabra, y otra y otra.

— Haz cuenta que las pasó todas, dijo D. Quijote ; no andes yendo y viniendo desa manera, que no acabarás de pasarlas en un año.

— ¿ Cuántas han pasado hasta ahora ? dijo Sancho.

— Yo ¿ qué diablos sé ? respondió D. Quijote.

— He ahí lo que yo dije que tuviese buena cuenta : pues, por Dios que se ha acabado el cuento, que no hay pasar adelante.

— ¿ Cómo puede ser eso ? respondió D. Quijote : ¿ tan de esencia de la historia es saber las cabras que han pasado por extenso, que si se yerra una del número, no puedes seguir adelante con la historia ?

— No señor, en ninguna manera, respondió Sancho ; porque así como yo pregunté á vuestra merced que me dijese cuántas cabras habían pasado, y me respondió que no sabía, en aquel mesmo instante se me fué á mí de la memoria cuanto me quedaba por decir, y á fe que era de mucha virtud y contento.

— ¿ De modo, dijo D. Quijote, que ya la historia es acabada ?

— Tan acabada es como mi madre, dijo Sancho.

— Dígote de verdad, respondió D. Quijote, que tú has contado una de las más nuevas consejas, cuento ó historia que nadie pudo pensar en el mundo, y que tal modo de contarla ni dejarla jamás se podrá ver ni habrá visto en toda la vida, aunque no esperaba yo otra cosa de tu buen discurso ; mas no me maravillo, pues quiza estos golpes que no cesan, te deben de tener turbado el entendimiento.

— Todo puede ser, respondió Sancho ; mas yo sé que en lo de mi cuento no hay más que decir, que allí se acaba do comienza el yerro de la cuenta del pasage de las cabras [22].

— Acabe norabuena donde quisiere, dijo D. Quijote, y veamos si se puede mover Rocinante.

Tornóle á poner las piernas ; y él tornó á dar saltos y á estarse quedo : tanto estaba de bien atado.....

En estos coloquios y otros semejantes pasaron la noche amo y mozo : mas viendo Sancho que á más andar se venía la mañana, con mucho tiento deslizó á Rocinante, el cual como se vió libre, aunque él de suyo no era nada brioso, parece que se resintió, y comenzó á dar manotadas, porque corvetas, con perdón suyo, no las sabía hacer.....

Acabó en esto de descubrirse el alba y de parecer distintamente las cosas, y vió D. Quijote que estaba entre unos árboles altos que eran castaños, que hacen la sombra muy escura..., y sin más detenerse hizo sentir las espuelas á Rocinante, y... comenzó á caminar hácia la parte por donde le pareció que el ruido del agua y del golpear venía. Seguíale Sancho á pié llevando como tenía de costumbre del cabestro á su jumento, perpetuo compañero de sus prósperas y adversas fortunas ; y habiendo andado una buena pieza por entre aquellos castaños y árboles sombríos, dieron en un pradecillo, que al pié de unas peñas se hacía, de las cuales se precipitaba un grandísimo golpe de agua : al pié de las peñas estaban unas casas mal hechas, que más parecían ruinas de edificios que casas, de entre las cuales advirtieron que salia el ruido y estruendo de aquel golpear, que aun no cesaba. Alborotóse Rocinante con el estruendo del agua y de los golpes, y sosegándole D. Quijote, se fué llegando poco á poco á las casas, encomendándose de todo corazón á su señora, suplicándole que en aquella temerosa jornada y empresa le favoreciese, y de camino se encomendaba también á Dios que no le olvidase.

No se le quitaba Sancho del lado, el cual alagarba cuanto podía el cuello y la vista por entre las piernas de Rocinante por ver si vería ya lo que tan suspenso y medroso le tenía [22]. Otros cien pasos serían los que anduvieron, cuando al doblar de una punta pareció descubierta y patente la misma causa, sin que pudiese ser otra, de aquel horrísono y para ellos espantable ruido, que tan suspensos y medrosos toda la noche los había tenído ; y eran (si no lo has, o lector, por pesadumbre y enojo) seis mazos de batan, que con sus alternativos golpes aquel estruendo formaban.

Cuando D. Quijote vió lo que era, enmudeció y pasmóse de arriba abajo. Miróle Sancho, y vio que tenía la cabeza inclinada sobre el pecho con muestras de estar corrrido. Miró también D. Quijote á Sancho, y vióle que tenía los carillos hinchados, y la boca llena de risa con evidentes señales de querer reventar con ella, y no pudo su melancolía tanto con él, que á la vista de Sancho pudiese dejar de reirse : y como vió Sancho que su amo había comenzado, soltó la presa [24] de manera, que tuvo necesidad de apretarse las ijadas con los puños por no reventar riendo...

(*Don Quichotte*, 1re part., c. xx).

NOTES. — 1. *tomar de la rienda*, prendre par la bride. (Cf. *Gramm. esp.*, nº 238.) — 2. *como que : que* est ici employé comme pronom neutre absolu, c'est-à-dire sans antécédent, « comme une chose qui... ». — 3. Terme admirablement choisi. *Aguar* veut dire *mettre de l'eau dans son vin*, et par extension *troubler*, *diminuer un plaisir*. — 4. On dirait aujourd'hui *del agua*. — 5. Tous ces personnages étaient célèbres dans les romans de chevalerie. *Los doce de Francia* sont les douze pairs de France, héros plus légendaires qu'historiques et comparables aux chevaliers de la Table-Ronde. Les *Neuf de la Renommée* étaient trois juifs (Josué, David, Judas Machabée), trois païens (Alexandre, Hector, Jules César), et trois chrétiens (Arthus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon). — 6. *legal* = *leal*. Nous n'avons plus besoin d'insister sur les mots tels que *fecho*, *ficieron*, ancienne orthographe de *hecho*, *hicieron*. — 7. Avant la découverte des sources du Nil, on croyait que ce fleuve sortait des *Monts de la Lune*, chaîne de

montagnes très haute de l'Ethiopie, d'où il se précipitait en cataractes puissantes. — 8. *cada una por sí*, chacune prise séparément. — 9. Allusion à quelques aventures racontées précédemment. — 10. Croyant gagner et non perdre. — 11. La *Petite Ourse*, que les bergers espagnols appellent *bocina* (trompette) à cause de la disposition de ses étoiles, servait et sert encore à distinguer l'heure plus ou moins avancée de la nuit. — 12. Idiotisme fréquent, comme dans cette autre locution : « *sea so lo que fuere* (ou *sea*), quoi qu'il en soit ». — 13. Métaphore gracieuse, qui amène naturellement le contraste de l'idée qui suit. — 14. Dans une telle intention. — 15. Sancho, suivant son habitude, estropie les noms propres comme les mots techniques : c'est ainsi que Caton le censeur devient dans sa bouche Cato zonzorino. — 16. C'était, en effet, le début ordinaire des récits populaires. Rodrigo Caro, dans ses *Dias geniales*, cite cet autre début : « Erase lo que era : el mal que se vaya, el bien que se venga : el mal para los moros, el bien para nosotros. » Cette formule se retrouve jusque dans Plutarque; on peut lui comparer les exordes pittoresques de nos marins : cric, crac, etc... — 17. *zahareña* = *desdeñosa*. — 18. Locution populaire : les jours passant et les jours venant, c'est-à-dire au bout de quelque temps. — 19. *añasca* = *embrolla*, *enmaraña*. — 20. *homecillo* (corruption de *homicidio*), haine mortelle. — 21. *botecillo de mudas*, petit pot pour le fard. — 22. La plaisante histoire de Sancho a été inspirée à Cervantes par un conte analogue qui se trouve dans un recueil italien et où les chèvres sont remplacées par des porcs. — 23. Quel joli sujet de tableau! — 24. *soltó la presa*, il lâcha la bonde.

II. — Le licencsié Vidriera.

Paseándose dos caballeros estudiantes por las riberas del Tormes, hallaron en ellas debajo de un árbol durmiendo á un muchacho de hasta edad de once años [1], vestido como labrador. Mandaron á un criado, que le despertase : despertó, y preguntaronle de adonde era, y qué hacía durmiendo en aquella soledad. A lo cual el muchacho respondió que el nombre de su tierra se le habia olvidado, y que iba á la ciudad de Salamanca á buscar un amo á quien servir, por solo que le diese estudio [2]. Preguntaronle si sabía leer ; respondío que sí, y escribir también.

— Desa manera, dijo uno de los caballeros, ¿ no es

por falta de memoria habérsete olvidado el nombre de tu patria ?

— Sea por lo que fuere, respondió el muchacho, que ni el della [3] ni el de mis padres sabrá ninguno hasta que yo pueda honrarlos á ellos y á ella.

— ¿ Pues de qué suerte los piensas honrar ? preguntó el otro caballero.

— Con mis estudios. respondió el muchacho, siendo famoso por ellos ; porque yo he oido decir que de los hombres se hacen los obispos.

Esta respuesta movió á los dos caballeros á que le recibiesen y llevasen consigo, como lo hicieron, dándole estudio de la manera que se usa dar en aquella universidad á los criados que sirven. Dijo el muchacho que se llamaba Tomás Rodaja, de donde infirieron sus amos por el nombre y por el vestido que debía de ser hijo de algun labrador pobre. A pocos dias le vistieron de negro, y á pocas semanas dió Tomás muestras de tener raro ingenio, sirviendo á sus amos con tanta fidelidad, puntualidad y diligencia, que con no [4] faltar un punto á sus estudios parecía que solo se ocupaba en servirlos : y como el buen servir del siervo mueve la voluntad del señor á tratarle bien, ya Tomás no era criado de sus amos, sino su compañero. Finalmente, en ocho años que estuvo con ellos se hizo tan famoso en la universidad por su buen ingenio y notable habilidad, que de todo género de gentes era estimado y querido. Su principal estudio fué [5] de leyes ; pero en lo que más se mostraba era en letras humanas ; y tenía tan felice [6] memoria, que era cosa de espanto, é ilustrábala tanto con su buen entendimiento, que no era menos famoso por él que por ella. Sucedió que se llegó el tiempo que sus amos acabaron sus estudios, y se fueron á su lugar, que era una de la mejores ciudades de la Andalucía; lleváronse consigo á Tomás, y estuvo con ellos algunos dias; pero como le fatigasen los deseos de volver á sus estudios y á Salamanca, que enhechiza la voluntad de volver á ella á todos los

que de la apacibilidad de su vivienda han gustado, pidió a sus amos licencia para volverse. Ellos corteses y liberales se la dieron, acomodándole de suerte que con lo que le dieron se pudiera sustentar tres años.

Despidióse dellos, mostrando en sus palabras su agradecimiento, y salió de Málaga, que esta era la patria de sus señores ; y al bajar de la cuesta de la Zambra, camino de Antequera, se topó con un gentilhombre á caballo, vestido bizarramente de camino, con dos criados tambien á caballo. Juntóse con él, y supo como llevaba su mismo viaje : hicieron camarada, departieron de diversas cosas, y á pocos lances dió Tomás muestras de su raro ingenio, y el caballero, las dió de su bizarría y cortesano trato ; y dijo que era capitán de infanteria por su Majestad, y que su alférez estaba haciendo la compañía en tierra de Salamanca. Alabó la vida de la soldadesca, pintóle muy al vivo la belleza de la ciudad de Nápoles, las holguras de Palermo, la abundancia de Milan, los festines de Lombardía, las espléndidas comidas de las hosterias : dibujóle dulce y puntualmente el *aconcia patron, pasa aca manigoldo, venga la macarela, li polastri, é li macarroni* [7] : puso las álabanzas en el cielo de la vida libre del soldado, y de la libertad de Italia ; pero no le dijo nada del frío de las centinelas, del peligro de los asaltos, del espanto de las batallas, de la hambre de los cercos, de la ruina de las minas, con otras cosas deste jaez, que algunos los toman y tienen por añadiduras del peso de la soldadesca, y son la carga principal della. En resolución, tantas cosas le dijo, y tan bien dichas, que la discreción de nuestro Tomás Rodaja comenzó á titubear, y la voluntad á aficionarse á aquella vida, que tan cerca tiene la muerte. El capitán, que don Diego de Valdivia se llamaba, contentísimo de la buena presencia, ingenio y desenvoltura de Tomás, le rogó que se fuese con él á Italia, siquiera [8] por curiosidad de verla, que él le ofrecia su mesa, y aun si fuese necesario su bandera, porque su alférez la había de dejar

presto. Poco fué menester para que Tomás tuviese el envite [9] haciendo consigo en un instante un breve discurso de que sería bueno ver á Italia y Flandes, y otras diversas tierras y paises ; pues las luengas peregrinaciones hacen á los hombres discretos; y que en esto á lo más largo podía gastar tres ó cuatro años, que, añadidos á los pocos que él tenía, no serían tantos que le impidiesen volver á sus estudios : y como si todo hubiera de suceder á la medida de su gusto [10], dijo al capitán que era contento de irse con él á Italia; pero había de ser con condición que no se había de sentar debajo de bandera, ni poner en lista de soldado, por no obligarse á seguir su bandera. Y aunque el capitán le dijo que no importaba ponerse en lista, que ansi [11] gozaría de los socorros y pagas que á la compañía se diesen, porque él le daría licencia todas las veces que se la pidiese : « Eso sería, dijo Tomás, ir contra mi conciencia y contra la del señor capitán, y así más quiero ir suelto que obligado. — Conciencia tan escrupulosa, dijo don Diego, más es de religioso que de soldado; pero como quiera que sea [12], ya somos camaradas. »

Llegaron aquella noche á Antequera, y en pocos días y grandes jornadas se pusieron donde estaba la compañía, ya acabada de hacer, y que comenzaba á marchar la vuelta de Cartagena, alojándose ella y otras cuatro por los lugares que le venían á mano. Allí notó Tomás la autoridad de los comisarios, la incomodidad de algunos capitanes, la solicitud de los aposentadores, la industria y cuenta de los pagadores, las quejas de los pueblos, el rescatar de las boletas, las insolencias de los bisoños, las pendencias de los huéspedes, el pedir bagajes más de los necesarios y finalmente la necesidad casí precisa de hacer todo aquello que notaba, y mal le parecía. Habíase vestido Tomás de papagayor, renunciando los hábitos de estudiante, y púsose á lo de Dios es Cristo, como se suele decir. Los muchos libros que tenía los redujo á unas horas de Nuestra Señora, y á un Garcilaso sin comento, que en

las dos faldriqueras llevaba. Llegaron más presto de lo que quisieran à Cartagena, porque la vida de los alojamientos es ancha y varia, y cada día se topan cosas nuevas y gustosas. Allí se embarcaron en cuatro galeras de Nápoles, y allí notó tambien Tomás Rodaja la extraña vida de aquellas marítimas casas, adonde lo más del tiempo maltratan las chinches, roban los forzados, enfadan los marineros, destruyen los ratones, y fatigan las maretas. Pusiéronle temor las grandes borrascas y tormentas, especialmente en el golfo de Leon, que tuvieron dos: que la una los echó en Córcega, y la otra los volvió á Tolon, en Francia. En fin, trasnochados, mojados y con ojeras llegaron á la hermosa y bellísina ciudad de Génova, y desembarcándose en su recogido mandrache, despues de haber visitado una iglesia, dió el capitan con todos sus camaradas en una hostería, donde pusieron en olvido todas las borrascas pasadas con el presente gaudeamus. Allí conocieron la suavidad del Treviano, el valor del Monte Frascón, la generosidad de los dos griegos Candia y Soma, la grandeza de las cinco viñas, la dulzura y apacibilidad de la Señora Guarnacha, la rusticidad de la Chentola, sin que entre todos estos señores, osase parecer la bajeza del Romanesco...

(*Nouvelles exemplaires*)

Notes. — 1. *de hasta edad de once años*, d'environ onze ans au maximum. — 2. C'était (et c'est encore) l'habitude en Espagne que les jeunes gens de famille pauvre fussent admis. en qualité de *pages* ou de *serviteurs*, chez les riches, ou dans les séminaires, ou auprès des évêques, sous la seule condition de pouvoir suivre les cours et faire leurs études gratuitement, — 3. *el della*, c'est-à-dire *el nombre de ella* (de mi patria). — 4. *con no faltar un punto á sus estudios*, bien qu'il ne négligeât aucun détail de ses études. — 5. Sous-entendu *el :* l'étude du droit. — 6. *felice = feliz*. Cette forme archaïque n'est plus permise aujourd'hui qu'en poésie. — 7. Mélange d'espagnol et de mauvais italien, baragouin intraduisible. — 8. *siquiera*, ne fût-ce que. — 9. *tuviese el envite*, acceptât l'offre. — 10. *á la medida de su gusto*, au gré de ses désirs. — 11. *ansí = así*. — 12. Quoi qu'il en soit.

CHAPITRE XIV

L'ÉPOPÉE EN ESPAGNE. — L'ARAUCANA DE ALONSO DE ERCILLA

Presque toutes les grandes nations ont eu leur épopée ; mais le nombre des chefs-d'œuvres épiques vraiment dignes de ce nom est assez restreint, tellement restreint que, si l'on met à part notre *Chanson de Roland*, la France n'a rien produit qui puisse être classifié au rang des grands poèmes de ce genre. L'Espagne nous a déjà montré, avec un certain orgueil légitime, son antique *Poema del mio Cid*; au XVIe siècle, elle nous offre encore plus que des essais, des compositions remarquables à tous les points de vue, dont nous devons dire un mot.

Lope de Vega est l'auteur d'une épopée trop méconnue, intitulée la *Jerusalem conquistada*, dans laquelle on a signalé des qualités de premier ordre[1]. Seulement, la fécondité prodigieuse de Lope comme dramaturge a éclipsé ses mérites comme poète épique.

Il n'en est pas de même de **Alonso de Ercilla**. Ce poète, né à Madrid en 1533, mort en 1596, accompagna le fils de Charles-Quint (depuis Philippe II), dans tous ses voyages en Europe, de 1549 à 1551. A la nouvelle de la révolte du Chili, cédant à son goût pour les aventures, il s'engagea, comme volontaire, pour aller combattre l'insurrection : il n'avait que vingt et un ans. Il prit part à la lutte avec honneur, rencontra l'ennemi dans sept batailles et mena une vie bien pénible pendant les sept annés qu'il passa au pays des Araucaniens.

Le récit de cette guerre est le sujet de l'*Araucana*, épopée en 36 chants, dont Voltaire[2] a fait le plus grand

1. Cf. la brochure de M. G. Cliquennois, où est analysé et commenté le poème de Lope de Vega (Lille, 1890).

2. Dans son *Essai sur la poésie épique*.

éloge, et dont Cervantes a dit que c'était « un des meilleurs que possédât l'Espagne. »

« Ercilla, nous dit M. Baret, appartient à cette incomparable époque de l'histoire du peuple espagnol, où l'exaltation de l'orgueil national était la source même des inspirations de la poésie. Ses vers respirent une sorte de candeur militaire et de simplicité martiale qui en font le plus grand charme. »

Et, d'autre part, Ticknor écrit ceci : « Ercilla peut être compté parmi les nombreux exemples servant à prouver que le génie poétique et l'héroïsme espagnol n'ont été qu'un seul et même sentiment. Il écrivait dans le même esprit qu'il combattait[1]. »

EXTRAITS DE L'ARAUCANA

I. — Discours de Colocolo.

« Caciques del estado defensores,
Codicia del mandar no me convida
A pesarme [1] de veros pretensores
De cosa que á mí tanto era debida :
Porque segun mí edad, ya veis, señores,
Que estoy al otro mundo de partida [2] ;
Mas el amor que siempre os he mostrado
A bien aconsejaros me ha incitado.

¿ Porqué cargos honrosos pretendemos,
Y ser en opinion grande tenidos,
Pues que negar al mundo no podemos
Haber sido sujetos y vencidos ?
Y en esto averiguarnos no queremos [3],
Estando aun de españoles oprimidos ;

1. Bibliographie : Baena, *Vie d'Alonso de Erilla;* Gilibert de Merlhiac, *L'Araucana traduite en français,* Paris, 1824; Hyacinthe Vinson, *Même ouvrage* (bien meilleur, mais incomplet), Bordeaux, 1846 : Alexandre Nicolas, *Traduction de l'Araucana, avec introduction, notes et commentaire,* 2 vol. in-12, Delagrave. — Pour le texte de *L'Araucana,* on peut consulter l'édition de Sancha, Madrid, 1776.

Mejor fuera esta furia ejecutalla [4]
Contra el fiero enemigo en la batalla,

¿ Qué furor ¿ el vuestro, ¡ o araucanos !
Que á perdición os lleva sin sentillo ?
¿ Contra vuestras entrañas teneis manos,
Y no contra el tirano en resistillo ?
¿ Teniendo tan á golpe á los cristianos,
Volveis contra vosotros el cuchillo ?
Si gana de morir os ha movido,
No sea en tan bajo estado y abatido.

Volved las armas y ánimo furioso
A los pechos de aquellos que os han puesto
En dura sujeción con afrentoso
Partido, á todo el mundo manifiesto :
Lanzad de vos el yugo vergonzoso,
Mostrad vuestro valor y fuerza en esto,
No derrameis la sangre del estado,
Que para redimirnos ha quedado.

No ma pesa de ver la lozanía
De vuestro corazón, antes [5] me esfuerza,
Mas temo que esta vuestra valentía
Por mal gobierno el buen camino tuerza [6],
Que vuelta entre nosotros la porfía [7],
Degolleis vuestra patria con su fuerza.
Cortad, pues, si ha de ser desa manera,
Esta vieja garganta la primera.

Que esta flaca persona atormentada
De golpes de fortuna, no procura [8]
Sino el agudo filo de una espada,
Pues no la acaba tanta desventura,
Aquella vida es bien afortunada,
Que la temprana muerte la asegura ;
Pero á nuestro bien público atendiendo,
Quiero decir en esto lo que entiendo.

Pares sois en valor y fortaleza :
El cielo os igualó en el nacimiento :
De linaje, de estado y de riqueza
Hizo á todos igual repartimiento ;
Y en singular [9], por ánimo y grandeza
Podeis tener del mundo el regimiento ;
Que este gracioso don no agradecido
Nos ha al presente término traido.

En la virtud de vuestro brazo espero,
Que puede en breve tiempo remediarse ;
Mas ha de haber un capitan primero,
Que todos por él quieran gobernarse.
Este será quien más [10] un gran madero
Sustentará en el hombro sin pararse ;
Y pues que sois ignales en la suerte
Procure cada cual ser el mas fuerte. »

Ningun hombre dejó de estar atento
Oyendo del anciano las razones,
Y puesto ya silencio al parlamento,
Hubo entre ellos diversas opiniones ;
Al fin, de general consentimiento,
Siguiendo las mejores intenciones,
Por todos los caciques acordado,
La propuesto del viejo fué aceptado.

Notes. — 1. *á pesarme*, pour me plaindre. — 2. *de partida*, en route pour... — 3. *no queremos averiguarnos en esto*, nous ne voulons pas nous accorder sur ce point (le choix d'un chef). — 4. *ejecutalla — ejecutarla*. Le pronom complément *la* fait ici pléonasme, puisque *ejecutar* a déjà pour complément *esta furia;* mais la tournure est très fréqente en espagnol. — 5. *antes*, bien plutôt. — 6. *tuerza* (de *torcer*), fasse dévier. — 7. *vuelta entre nosotros la porfía*, sorte d'ablatif absolu : la querelle s'étant mise en nos rangs. — 8. *procura*, sollicite. — 9. *en singular*, en particulier. — 10. *más* (*tiempo*), le plus longtemps.

II. — Supplice de Caupolican.

Llegóse él mismo [1] al palo donde había
De ser la atroz sentencia ejecutada,
Con un semblante tal, que parecía
Tener aquel terrible trance en nada [2],
Diciendo : « Pues el hado y suerte mía
Me tienen esta suerte aparejada,
Venga, que yo la pido, que la quiero,
Que ningún mal hay grande si es postrero [3]. »

Luego llegó el verdugo diligente,
Que era un negro Gelofo, mal vestido ;
El cual viéndole el bárbaro presente [4]
Para darle la muerte prevenido,
Bien que con rostro y ánimo paciente
Las afrentas demás había sufrido,
Sufrir no pudo aquella, aunque postrera,
Diciendo en alta voz de esta manera ;

« ¡ Cómo ! ¿ Y que en cristiandad y pecho honrado
Cabe coso tan fuera de medida [5],
Que á un hombre como yo tan señalado
Le dé muerte una mano así abatida ?
Basta; basta morir al más culpado,
Que al fin todo se paga con la vida,
Y es usar de este término [6] conmigo
Inhumana venganza, y no castigo.

¿ No hubiera una espada aquí de cuantas
Contra mí se arrancaron á porfía,
Que usada á nuestras míseras gargantas
Cercenara [7] de un golpe aquesta mía ?
Que aunque ensaye su fuerza en mí de tantas
Maneras la fortuna en este día,
Acabar no podrá que bruta mano
Toque al gran general Caupolicano. »

Esto dicho, y alzando el pié derecho,
Aunque de las cadenas impedido
Dió tal coz al verdugo, que gran trecho
Le echó rodando abajo malherido :
Reprendido el impaciente hecho
Y del súbito enojo reducido,
Le sentaron después con poca ayuda
Sobre la punta de la estaca aguda.

No el aguzado palo penetrante,
Por más que [8] las entrañas le rompiese,
Barrenándole [9] el cuerpo, fué bastante
A que al dolor intenso se rindiese :
Que con sereno término y semblante,
Sin que labio ni ceja retorciese,
Sosegado quedó de la manera
Que si sentado en tálamo estuviera.

En esto seis flecheros señalados,
Que prevenidos para aquello estaban,
Treinta pasos de trecho [10] desviados,
Por orden y despacio le tiraban :
Y aunque en toda maldad ejercitados,
Al despedir la flecha vacilaban,
Temiendo poner mano en un tal hombre
De tanta autoridad y tan gran nombre.

Mas, fortuna cruel, que ya tenía
Tan poco por hacer y tanto hecho [11],
Si tiro alguno avieso allí salía [12],
Forzando el curso le traía derecho,
Y en breve sin dejar parte vacía,
De cien flechas quedó pasado [13] el pecho,
Por do aquel grande espíritu echó fuera,
Que por menos heridas no cupiera [14].

Quedó abiertos los ojos, y de suerte
Que por vivo llegaban á mirarle,

Que la marilla y afeada muerte
No pudo aun puesto allí desfigurarle :
Era el miedo en los bárbaros tan fuerte,
Que no osaban dejar de respetarle,
Ni allí se vió en alguno tan denuedo
Que puesto cerca de él no hubiese miedo.

Notes. — 1. Il arriva lui-même, c'est-à-dire il s'approcha volontairement. — 2. *tener en nada*, regarder comme rien. — 3. Il n'y a pas de douleur à redouter, si c'est la dernière à supporter. — 4. *el bárbaro* (Caupolicán) *viendo á ese verdugo presente...* — 5. *cosa tan fuera de medida*, une chose si injuste, si peu conforme aux règles. — 6. *término*, moyen, mesure. — 7. *cercenara = cortara*. — 8. *por más que*, bien que. — 9. *barrenar*, transpercer (comme avec une vrille). — 10. *de trecho*, de distance. — 11. *que ya tenía...*, il restait si peu à faire, et il y avait tant de fait déjà. — 12. Si quelque flèche se dirigeait hors du but. — 13. *pasado*, transpercé. — 14. Il n'aurait pas pu être abattu par moins de blessures.

CHAPITRE XV

LES ARGENSOLA. — BALTASAR DE ALCASAR. — RIOJA. — MARTIN. — VILLEGAS. — GUTIERRE DE CETINA.

Lupercio Leonardo de Argensola (1563-1613), très estimé de Cervantes, naquit à Barbastro, étudia la philosophie et le droit à Huesca, puis se dédia, à Saragosse, à l'éloquence, à l'histoire romaine et à la langue grecque. Secrétaire du duc de Villahermosa, il s'établit à Madrid et entra à l'Académie des poètes, tant célébrée par Lope de Vega et tant critiquée par Gongora.

Auteur de plusieurs tragédies, il entretint une correspondance d'érudit avec le P. Mariana et avec Juste Lipse. Il fut aussi successivement secrétaire de l'impératrice Marie d'Autriche, puis gentilhomme de l'archiduc Albert et chroniqueur de la Couronne d'Aragon. En 1610, il se retira à Naples avec le comte de Lemos et mourut dans cette ville, après avoir brûlé une grande partie de ses œuvres poétiques.

Bartolome Leonardo de Argensola (1564-1631), frère du précédent, étudia aussi à Huesca où il fut reçu docteur *in utroque jure*. L'influence et le crédit dont jouissait son frère lui obtinrent la cure de Villahermosa, puis un canonicat à Saragosse. Il succéda à son frère dans la charge de grand chroniqueur d'Aragon.

Il y a, chez les deux Argensola, des qualités de style brillantes et solides, avec plus de profondeur cependant chez Bartolomé que chez Lupercio.

« Si la langue espagnole doit beaucoup aux Argensola, avait dit Quintana [1], pour le soin et la justesse avec lesquels ils écrivirent, la poésie est loin de leur avoir autant d'obligations. Aussi leur réputation semble-t-elle fondée

1. *Tesoro del Parnaso español*, p. 10.

plutôt sur une absence de défauts que sur une possession de qualités. » — Cela pourrait être vrai, répond M. de Puibusque[2], si les Argensola n'avaient eu que le mérite négatif d'échapper à certains défauts ; mais l'absence des défauts signalés suppose des qualités contraires, et ces qualités, qui ne sont rien moins que la correction, l'élégance, la pureté, la mesure, ont une valeur positive, absolue, universelle... Ce qui paraît incontestable, c'est que les défauts qu'ils ont évités devaient être bien graves, puisqu'il y eut tant de mérite à s'y soustraire.

EXTRAIT DE LEONARDO DE ARGENSOLA

Le Rêve (*Sonnet*).

Imagen espantosa de la muerte,
Sueño cruel, no turbes más mi pecho,
Mostrándome cortado el nudo estrecho [1],
Consuelo solo de mi adversa suerte.

Busca de algún tirano el nudo fuerte,
De jaspe las paredes, de oro el techo,
O al rico avaro en el angosto lecho [2]
Haz que temblando con pavor despierte.

El uno vea el popular tumulto
Romper con furia les herradas puertas,
O al sobornado [3] siervo el hierro oculto.

El otro sus riquezas descubiertas
Con llave falsa ó con violento insulto ;
Y déjale al amor sus glorias ciertas [4].

EXTRAIT DE BARTOLOMÉ DE ARGENSOLA

La Providence (*Sonnet*).

Díme, Padre común [5], pues eres justo,
¿ Por qué ha de permitir tu providencia

2. *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, t. I, p. 266.

Que, arrastrando prisiones [6] la inocencia,
Suba la fraude al tribunal augusto ?

¿ Quién da fuerzas al brazo que, robusto,
Hace á tus leyes firme resistencia,
Y que el celo, que más la reverencia [7],
Gima á los pies de vencedor injusto ?

Vemos que vibran victoriosas palmas
Manos inicuas : la virtud gimiendo
Del triunfo en el injusto regocijo... [8]

Esto decía yo, cuando riendo
Celestial ninfa apareció, y me dijo :
« ¡ Ciego ! ¿ es la tierra el centro de las almas [9] ?

Notes. — 1. Il s'agit, bien entendu, d'un sommeil pesant, du rêve qui, au lieu d'être réparateur, est chargé de cauchemars. — 2. *angosto lecho :* le lit de l'avare est bien petit, mesquin, proportionnellement à sa fortune ; il l'est encore plus, lorsqu'il s'y trouve oppressé par des rêves affreux. — 3. *sobornado*, suborné, vendu. — 4. Mais à l'amour, laisse-lui du moins la certitude de son triomphe ! — 5. Père commun des hommes. — 6. *prisiones*, menottes, chaînes. — 7. *el celo*, l'ardeur pour le bien, la vertu. *La reverencia*, respecte la Providence (vous respecte). — 8. Au milieu des cris de joie d'un tel triomphe. — 9. Aveugle que tu es ! la terre est-elle donc le centre (c'est-à-dire le but, la fin) des âmes ?

*
* *

Baltasar de Alcasar (1530-1606) est un des nombreux poètes issus de Séville. Il se fit une réputation de bravoure comme soldat, sous la bannière du célèbre marquis de *Santa-Cruz*. Très habile dans la peinture et dans la musique, ami intime de Francisco Pacheco, son biographe, Baltasar de Alcasar fut encore un poète fécond ; il écrivit avec aisance des *satires*, des *épigrammes*, des *sonnets* et des *redondillas*, dont nous citerons volontiers les suivantes :

EXTRAITS DE BALTASAR DE ALCASAR

I. — Le Souper.

En Jaen, donde resido,
Vive Don Lope de Sosa,
Y diréte, Inés, la cosa
Más brava [1] de él que has oido.

Tenía este caballero
Un criado portugués...
Pero cenemos, Inés.
Si te parece, primero.

La mesa tenemos puesta,
Lo que se ha de cenar [2] junto,
Las tazas del vino á punto [3];
Falta comenzar la fiesta.

Comience el vinillo nuevo,
Y échale la bendición [4]:
Yo tengo por devoción
De santiguar lo que bebo...

Franco fué, Inés, estó toque... [5]
Pero arrójame la bota:
Vale un florín cada gota
De aqueste vinicillo aloque.

¿ De que taberna se trajo ?
Mas ya... de la de Castillo;
Diez y seis vale el cuartillo,
No tiene vino más bajo [6].

Por Nuestro Señor, que es mina
La taberna de Alcocer;
Grande consuelo es tener
La taberna por vecina.

Si es ó no invención moderna,
Vive Dios que no lo sé ;
Pero delicada fué
La invención de la taberna.

Porque allí llego sediento,
Pido vino de lo nuevo,
Mídenlo, dánmelo, bebo,
Págolo, y voyme contento.

Esto, Inés, ello se alaba,
No es menester alaballo :
Sola una falta le hallo,
Que con la prisa se acaba[7].

La ensalada y salpicón
Hizo fin, ¿ qué viene ahora ?
La morcilla : gran señora,
Digna de veneración.

¡ Qué oronda[8] viene y qué bella !
¡ Qué través y enjundia tiene !
Paréceme, Inés, que viene
Para que demos en ella[9].

Pues sus, encójase y entre,
Que es algo estrecho el camino...
No eches agua, Inés, al vino ;
No se escandalice el vientre.

Echa de lo tras añejo,
Porque con más gusto comas :
Dios te guarde, que así tomas,
Como sabia, el buen consejo.

Mas dí ¿ no adoras y precias
La morcilla ilustre y rica ?
¡ Cómo la traidora pica !
Tal[10] debe tener especias.

¡Qué llena está de piñones!
Morcilla de cortesanos,
Y asada por esas manos
Hechas á cebar lechones.

El corazón me revientà
De placer: no sé de ti.
¿Como te va? yo por mí
Sospecho que estás contenta.

Alegre estoy vive Dios:
Mas oye un punto sutil;
¿No pusiste allí un candil?
¿Cómo me parecen dos?

Pero son preguntas viles,
Ya sé lo que puede ser:
Con ese negro beber
Se acrecientan los candiles.

Probemos lo del pichel,
Alto licor celestial;
No es el aloquillo tal,
Ni tiene que ver con él.

¡Qué suavidad! í qué clareza!
¡Qué rancio gusto y olor!
¡Qué paladar! qué color!
Todo con tanta fineza.

Mas el queso sale á plaza,
La moradilla [11] va entrando,
Y ambos vienen preguntando
Por el pichel y taza.

Prueba el queso, que es extremo,
El de Pinto no le iguala:
Pues la aceituna no es mala,
Bien puede bogar su remo.

Haz pues, Inés, lo que sueles;
Dacá [12] de la bota llena
Seis tragos : hecha es la cena
Levántense los manteles.

Ya, Inés, que hemos cenado
Tan bien y con tanto gusto,
Parece que será justo
Volver al cuento pasado.

Pues sabrás, Inés hermana,
Que el portugués cayó enfermo...
Las once dan, yo me duermo :
Quédese para mañana.

II. — Journée d'un vieillard Espagnol.

Deseais, señor Sarmiento,
Saber en estos mis años [13],
Sujetos á tantos daños,
Cómo me porto y sustento.

Yo os lo diré en brevedad,
Porque la historia es bien breve,
Y el daros gusto se os debe
Con toda puntualidad.

Salido el sol por oriente
De rayos acompañado,
Me dan un huevo pasado
Por agua, blando y caliente,

Con dos tragos del que suelo
Llamar yo néctar divino,
Y á quien otros llaman vino [14],
Porque nos vino del cielo.

Cuando el luminoso vaso
Toca en la meridional [15],
Distando por un igual
Del oriente y del ocaso ;

Me dan asada y cocida
De una gruesa y gentil ave,
Con tres veces del suave
Licor que alegra la vida.

Despues que cayendo viene
A dar en el mar Esperio [16],
Desamparando el imperio,
Que en este horizonte tiene ;

Me suelen dar á comer
Tostadas en vino mulso.
Que el enflaquecido pulso
Restituyen á su ser.

Luego me cierran la puerta,
Yo me entrego al dulce sueño :
Dormido, soy de otro dueño ;
No sé de mi nueva cierta ;

Hasta que habiendo sol nuevo,
Me cuentan cómo he dormido,
Y asi de nuevo les pido
Que me den néctar y huevo.

Ser vieja la casa es esto ;
Veo que se va cayendo :
Voyle puntales poniendo
Porque no caiga tan presto.

Mas todo es vano artificio :
Presto me dicen mis males
Que han de faltar los puntales
Y allanarse el edificio.

Notes. — 1. *bravo* a ici le sens de *bon, beau.* — 2. *lo que se ha de cenar*, ce qu'il y a à manger pour souper. — 3. *á punto*, à point, à propos. — 4. Bénis-le avant de le boire. — 5. *este toque*, cette action : le poète revient, dans ce vers, à son récit du commencement. — 6. *bajo = barato.* — 9. *con la prisa*, trop vite. — 8. *oronda*, qui a bonne mine. — 9. *dar en ella*, l'entamer, l'attaquer. — 10. *Tal = ella.* — 11. *moradilla*, c'est-à-dire *la aceituna moracha*, les olives qui commencent à noircir, servies au dessert. — 12. *dacá = da acá*, donne ici, passe-moi. — 13. *en estos mis años*, à mon âge. — 14. Jeu de mots sur *vino* (vin) et *vino* (vint). — 15. *la meridional*, la méridienne, ou sieste, repos auquel on se livre dans les pays chauds après le repas de midi. — 16. *el mar Esperio*, mer d'Hespérie, nom donné d'abord par les Grecs à l'Italie, puis par les Romains à l'Hispanie.

* * *

Nous terminerons ce chapitre par l'étude sommaire de quelques autres poètes secondaires qui ont mérité de passer à la postérité.

Francisco de Rioja (1586-1659) est un autre enfant de Séville. Conseiller de la Suprême Inquisition, chroniqueur de Castille, chargé de la bibliothèque royale de Madrid, dont il dressa le catalogue en vers, Rioja fut l'ennemi juré du style appelé *culto*, c'est-à-dire guindé, affecté et chargé de figures bizarres et de mauvais goût, dont Gongora était le coryphée[1].

Rioja a écrit des *silvas*[2] dédiées aux principales fleurs, des *épîtres*, des *odes* et des *élégies*.

Luis Martin *le licencié* (ou **Martinez de la Plaza**), est l'auteur de ravissantes poésies, et a excellé surtout dans le *madrigal*.

Esteban Manuel de Villegas (1589-1669), poète précoce, composait avant l'âge de vingt ans, de petites poésies charmantes, dont nous donnerons, ci-après, un spécimen.

Enfin **Gutierre de Cetina** (1520-1560), né à Séville, se distingua dans le genre anacréontique, qui lui inspira de véritables chefs-d'œuvre.

1. Voir le chapitre suivant.

2. Cf. *Grammaire complète*, n° 289.

EXTRAIT DE RIOJA

A la Rosa (*Silva*).

Pura encendida rosa.
Émula de la llama
Que sal con el dia,
¿ Cómo naces tan llena de alegría,
Si sabes que la edad que te da el cielo
Es apenas un breve y veloz vuelo ?
Y no valdrán las puntas de tu rama
Ni tu púrpura hermosa,
A detener un punto
La ejecución del hado presurosa.
El mismo cerco alado,
Que estoy viendo riente
Ya temo amortiguado
Presto despojo de la llama ardiente.
Para las ojas de tu crespo seno
Te dió amor de sus alas blandas plumas
Y oro de su cabello dió á tu frente,
¡ O fiel imágen suya peregrina !
Bañóte en su color, sangre divina,
De la deidad que dieron las espumas,
¿ Y esto, purpúrea flor, esto no pudo
Hacer menos violento el rayo agudo ?
Róbate en una hora,
Róbate licencioso su ardimiento
El color y el aliento :
Tiendes aún no las alas abrasladas
Y ya vuelan al suelo desmayadas :
Tan cerca, tan unida
Está al morir tu vida,
Que dudo si en sus lágrimas la aurora
Mustia tu nacimiento, ó muerte llora.

EXTRAIT DE L. MARTIN

A une abeille (*Madrigal*).

Iba cogiendo flores
Y guardando en la falda
Mi ninfa, para hacer una guirnalda ;
Mas primero las toca
A los rosados labios de su boca
Y les da de su aliento los olores
Y estaba (por su bien) entre una rosa
Una abeja escondida,
Su dulce humor hurtando ;
Y como en la hermosa
Flor de los labios se halló, atrevida
La picó, sacó miel, fuése volando.

EXTRAIT DE VILLEGAS

L'oiseau privé de ses petits (*Canción*).

Yo ví sobre un tomillo
Quejarse un pajarillo
Viendo su nido amado,
De quien era caudillo,
De un labrador robado :
Víle tan congojado,
Por tal atrevimiento
Dar mil quejas al viento,
Para que al cielo santo
Lleve su tierno llanto,
Lleve su riste acento.
Ya con triste armonía,
Esforzando el intento
Mil quejas repetía ;
Ya cansado callaba,
Y al nuevo sentimiento
Ya sonoro volvía,

Ya circular volaba,
Ya rastrero corría
Ya pues de rama en rama
Al rústico seguía,
Y saltando en la grama,
Parece que decía :
« Dame, rústico fiero,
Mi dulce compañía ; »
Y que le respondía
El rústico : « No quiero. »

EXTRAIT DE CETINA

Ojos Claros (*Madrigal*).

Ojos claros, serenos,
Si de dulce mirar sois alabados,
¿ Por qué si me miráis, miráis airados ?
Si cuanto más piadosos
Más bellos parecéis á quien os mira,
¿ Por qué á mí solo me miráis con ira ?
Ojos claros, serenos,
Ya que así me miráis, miradme al menos.

CHAPITRE XVI

GONGORA ET LE GONGORISME

Luis de Gongora y Argote (1561-1627), surnommé le *merveilleux,* naquit à Cordoue. Il jouit de son temps — et même pendant une grande partie du XVIIe siècle — d'une renommée qui surpasse celle de tous ses contemporains. Il la dut à la création de ce langage singulier qui eut tant de vogue, mélange confus de locutions figurées, de métaphores désordonnées, d'exagérations ridicules, dans une construction imitée du grec et du latin.

Le *gongorisme* n'est qu'une forme locale d'une épidémie qui envahit, à cette époque, l'Europe entière. Le brillant jargon des *cultistes* ou des *conceptistes*, accepté comme du bel esprit, exista en Italie, où il eut **Marini** pour patron ; en Angleterre, où, sous le nom d'*euphuisme*, il fut représenté par **Lilly**, et parvint même à capter la faveur des *Précieuses*, si victorieusement ridiculisées par **Molière**, en France. Probablement **Gongora** eut un prédécesseur en Espagne, **L. Carrillo**, qui avait importé d'Italie ce nouveau style.

L'affectation de la pensée et de l'expression se traduisit par des formes encore plus bizarres et plus absurdes chez les disciples de Gongora. Ainsi la Sainte Vierge était désignée par ces mots : « *Sacro asombro animado*, saint prodige animé », ou : « *epitome de Dios*, résumé de Dieu ». On appelait le soleil « *presidente del día*, président du jour » ; les nuages « *cándidas holandas del ambiente*, blanches toiles de l'atmosphère » ; les anges « *oceanos celureos del empireo*, océans azurés de l'empyrée » ; les lèvres « *muros de coral viviente*, murailles de corail vivant » ; les apôtres « *participio del verbo que se perora,* participe du verbe qui se conjugue lui-même », etc., etc.

On peut appliquer à ce dévergondage littéraire ce que

dit Fabrice à Gil Blas, quand il lui fait l'éloge d'un sonnet incompréhensible : « C'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. »

Il ne faudrait pourtant pas croire que Gongora n'ait été qu'un mauvais écrivain. Tant qu'il resta dans le bon goût, c'est-à-dire dans la première période de sa vie, il fut un des premiers poètes de l'Espagne ; auteur fécond et facile, il parcourut tous les degrés de la poésie lyrique, depuis l'épigramme jusqu'à l'ode pindarique. Il était mordant dans ses chansons, plein de tendresse et de charme dans ses vers d'amour, doué d'énergie et de fougue, même sublime, quand il chantait sa patrie.

EXTRAITS DE GONGORA

I. — Al cautivo (*romance*).

Amarrado al duro banco
De una galera turquesca,
Ambas manos en el remo,
Y ambo ojos en la tierra,
Un forzado de Dragut [1]
En la playa de Marbella [2]
Se quejaba al ronco són
Del remo y de la cadena :
! Oh sagrado mar de España,
Famosa playa y serena,
Teatro donde se ha hecho
Cien mil navales tragedias !
Pues eres el mismo mar
Que con tus crecientes [3] besas
Las murallas de mi patria
Coronadas y soberbias,
Tráeme nuevas de mi esposa,
Y díme si han sido ciertas [4]
Las lágrimas y suspiros
Que me dice por sus letras.
Porque, si es verdad que llora
Mi cautiverio en tu arena,

Bien puedes al mar del Sur
Vencer en lucientes perlas.
Dáme ya, sagrado mar,
A mi demanda respuesta;
Que bien puedes, si es verdad
Que las aguas tienen lenguas.
Pero, pues no me respondes,
Sin duda agulna que es muerta;
Aunque no lo debe ser,
Pues que yo vivo en ausencia:
Pues he vivido diez años
Sin libertad y sin ella,
Siempre al remo condenado,
A nadie matarán penas...
En esto se descubrieron
De la Religion [5] seis velas,
Y el cómitre [6] mandó usar
Al forzado de su fuerza.

II. — **Chanson du Sans-Souci** (*létrille*).

Ande yo caliente,
Y riase la gente [7].
Traten otros del gobierno
Del mundó y sus monarquías,
Mientras gobiernan mis días
Mantequillas [8] y pan tierno,
Y las mañanas de invierno
Naranjada [9] y aguardiente,
Y riase la gente.

Coma en dorada vajilla
El príncipe mil cuidados
Como pildoras dorados,
Que yo en mi pobre mesilla
Quiero más una morcilla
Que en el asador reviente,
Y riase la gente.

Cuando cubra las montañas
De plata y nieve el Enero,
Tenga yo lleno el brasero
De bellotas y castañas,
Y quien las dulces patrañas
Del rey que rabió [10] me cuente,
Y ríase la gente.

Busca muy en hora buena
El mercader nuevos soles,
Yo conchas y caracoles
Entre la menuda arena,
Escuchando á Filomena [11]
Sobre el chapo de la fuente,
Y ríase la gente.

Pues Amor es tan cruel,
Que de Píramo y su amada
Hace talamo una espada
Do se junten ella y él...,
Sea mi Tisbe [12] un pastel,
Y la espada sea mi diente,
Y ríase la gente.

III. — Pleurez mon cœur ! (*élégie*)

Lloraba la niña,
Y tenía razón,
La prolija ausencia
De su ingrato amor ;
Dejóle [13] tan niña,
Que apénas creyó
Que tenía los años
Que ha que que la dejó.
Llorando la ausencia
Del galán traidor,
La halla la luna
Y la deja el sol,

Añadiendo siempre
Pasión á pasión,
Memoria á memoria,
Dolor á dolor.
Llorad, corazón,
Que teneis razón.

Díccle su madre :
« Hijá, por mi amor,
Que se acabe el llanto,
O me acabe [14] yo. »
Ella la responde ;
« No podrá ser, no ;
Las causas son muchas,
Los ojos son dos :
Satisfagan, madre,
Tanta sinrazón,
Y lágrimas lloren
En esta ocasión,
Tantas [15] como dellas
Un tiempo tiró
Flechas amorosas
El arquero Dios.
Ya no canto, madre,
Y si canto yo,
Muy tristes endechas
Mis canciones son.
Porque el que se fué
Con lo que llevó,
Se dejó [16] el silencio,
Se llevó la voz. »
Llorad, corazón,
Que teneis razón.

Notes. — 1. *Dragut*, corsaire turc. mort au siège de Malte, en 1565. — 2. *Marbella*, ville située dans la province actuelle de Malaga. — 3. *crecientes*, flux de la mer, vagues. — 4. *ciertas*, certaines, vraies, sincères. — 5. De la religion chrétienne. — 6. *cómitre*, le garde-chiourme, commandant de la galère. —

7. Proverbe très répandu, cité par la fille de Sancho Panza (*Don Quich.*, II, 50); on pourrait le rendre en français de cette manière : « pourvu que j'aie les pieds chauds, je laisse rire les badauds ». — 8. *mantequillas*, gâteaux faits avec du beurre et du sucre; les mantequillas de Soria sont particulièrement renommées. — 9. *naranjada*, liqueur faite avec du jus d'orange et de l'eau. — 10. L'histoire du roi qui devint enragé, locution populaire qui équivaut à celle-ci : les contes de ma mère l'oie. — 11. *Filomena*, Philomèle, rossignol. — 12. Pyrame et Thisbé, épris l'un de l'autre, s'étaient donné rendez-vous dans une plaine; Thisbé s'étant enfui à la vue d'un lion avait laissé tomber son voile, que l'animal déchira et couvrit de bave et de sang; Pyrame crut que son amie était morte et, pour ne pas lui survivre, se perça de son épé; Thisbé, à la vue de ce cadavre, se tua elle-même quelques instants après. — 13. *dejóle tan niña*... elle était si jeune, quand il la quitta, qu'elle a peine à croire qu'elle puisse avoir maintenant le nombre d'années écoulées depuis son départ. — 14. *acabarse*, mourir. — 15. Qu'ils pleurent autant de larmes que les flèches tirées par Amour autrefois. — 16. *se dejó.... se llevó*... (Cf. *Gramm. esp.*, nº 121, R. 2º.)

CHAPITRE XVII

LE ROMAN PICARESQUE

Quelqu'un a dit : « L'Espagne est le pays des contrastes[1]. » En examinant l'histoire de la littérature espagnole, on se convaincra sans peine de la vérité de cette assertion. A la suite, à côté même des *romans de chevalerie,* dont le XVIe siècle était inondé, croissait un genre tout opposé, battant en brèche tout ce qu'on admirait en ces ouvrages de fantaisie, savoir : l'idéalisme outré, les sorciers, les magiciens, les incantations, etc. ; on se lassait des contes fabuleux et l'on demandait des aventures réelles, vécues et encore palpables. C'est ainsi que naquit un nouveau genre de littérature, dont la vogue ne fut pas moins grande que celle des livres de chevalerie : livres que d'ailleurs, de concert avec le *Don Quichotte,* il ne devait pas tarder à supplanter et à effacer pour toujours. Nous voulons parler du *roman picaresque.*

On a défini le roman picaresque « une histoire de joyeux garçons, coureurs d'aventures, fripons, gourmands, insolents et poltrons[2] ». Et, de vrai, d'après son étymologie, c'est bien le sens qu'il faut lui donner. *Picaresque* est dérivé de *picaro,* mot espagnol que nous traduisons en français par « vagabond, vaurien, gueux ». Ce terme lui-même semble venir du verbe *picar*[3], et nous avons dans notre langue une expression, *pique-assiette,* qu'on pourrait rapprocher de celle-là.

1. Morel-Fatio, dans sa préface à la *Vie de Lazarille de Tormès,* p. IV, édition Launette, 1886.

2. « L'innocente vie ! » s'écrie un héros de Lesage. (*Crispin rival de son maître,* sc. III.) — La définition du picaro que nous donnons ici est celle de Germond de Lavigne. (*Hist. de D. Pablo de Ségovie,* préface.)

3. Cf. Rafael Salillas, *Hampa,* p. 23.

Il y aurait peut-être un autre rapprochement à faire entre le *gitano* et le *picaro* [1]; non pas que ces deux types soient identiques ou que l'un soit la continuation de l'autre, mais en ce sens que leurs mœurs ont put influer mutuellement sur le développement de l'esprit de paresse, de vol, qui caractérise la race picaresque.

Le picaro est-il un chevalier d'industrie ? Un peu, mais sans la prétention d'escroquer en grand et sur une vaste échelle, comme le font nos modernes aventuriers. C'est un parasite nomade pour qui toutes les ressources sont bonnes, pourvu qu'il trouve du pain à se mettre sous la dent. Aujourd'hui encore, le mot de *picaro* n'a pas changé de signification : on l'emploie comme synonyme de « rusé »; on le dit à un enfant câlin, qui vient se faire caresser ou qui flatte pour obtenir une faveur.

Nous venons de définir le mot « picaresque », et, par là, le genre de nouvelle qu'a consacré ce nom. Il est à remarquer toutefois que ce ne sont pas les auteurs de romans qui les ont qualifiés ainsi, mais le peuple, les lecteurs, caractérisant du titre de *picaros* les héros de ces sortes de livres.

Quant à savoir au juste à qui revient l'honneur de l'invention du roman picaresque, c'est un point assez difficile à déterminer, du moins sans s'aventurer. Pendant longtemps, on l'a attribué à Don Diego Hurtado de Mendoza ; mais il est aujourd'hui démontré que cette tradition ne repose sur aucun fondement, et que l'éminent homme d'état de Charles-Quint n'est pas l'auteur du *Lazarille de Tormès*.

Mais cette nouvelle n'est pas la seule du genre. A peu près tous les prosateurs illustres de l'Age d'or de la littérature espagnole — car les romans picaresques appartiennent tous à la grande époque — se sont fait gloire, semble-t-il, de nous en donner. Après le *Lazarillo*, nous avons, en 1596, le *Gran Tacaño*, de **Quevedo** ; en 1599, le *Guzmán d'Alfarache*, de **Mateo Aleman** ; en 1605, la *Picara Justina*, de **Lopez de Ubeda**, puis le *Don Querubin de la Ronda*, d'un écrivain inconnu ; en 1618, l'*Escudero Marcos de Obregón*, de **Vicente Espinel** ; en 1624, le *Donado hablador*,

1. R. Salillas, *loc. cit.*

de **G. Yañez y Rivera**; en 1634, la *Garduña de Sevilla*, de **Solorzano**; en 1641, le *Diablo cojuelo*, de **L. Velez de Guevara**; en 1646, *Estevanillo González*, anonyme... Et nous devons rapporter aussi à ce genre de littérature une intéressante nouvelle de **Cervantes**, malheureusement restée interrompue, intitulée *Rinconete y Cortadillo*.

Tous ces romans se sont répandus de bonne heure en France, où ils ont trouvé des traducteurs et des imitateurs, surtout les deux premiers, qui ont servi de modèle aux autres.

*
* *

En ce qui concerne le *Lazarillo de Tormes*, l'auteur, la date et le lieu de sa publication, tout est incertain. Les trois plus anciennes éditions connues furent publiées à Anvers, à Burgos et à Alcala de Henares, en 1554.

C'est l'autobiographie d'un fils de meunier, d'abord au service d'un aveugle, puis d'un curé ladre, d'un hidalgo riche en fierté, mais gueux lui-même, d'un religieux mendiant, d'un vendeur de bulles, etc., et qui termine sa vie tranquillement chez un chanoine.

Voilà le plan ! Très simple en soi, il servira de prototype à tous les écrivains picaresques. Le héros conte lui-même ses aventures et, par ce moyen, il fait la satire des mœurs contemporaines, tant et si bien, qu'il finit par disparaître aux yeux du lecteur, lequel ne voit plus et ne touche plus que les milieux où il vit. C'est ce qui explique la grande vogue de *Lazarille*, non seulement dans son pays natal, mais encore à l'étranger, où l'on était ravi de voir en ce roman, « qui est l'Espagne même » et l'Espagne du XVIe siècle (c'est-à-dire dans toute sa gloire), le colosse dévoiler lui-même ses propres défauts. Enfin, le *Lazarille* est, après le *Don Quichotte*, l'œuvre la plus populaire et la plus répandue de la littérature de la Péninsule[1]. Ecrit dans l'espagnol le plus pur et le plus élégant, il contient des éléments qui paraissent empruntés aux fableaux du moyen âge, dont il pourrait bien n'être, après tout, qu'une brillante réédition. Quoi qu'il en soit, ce livre condense, en

1. *Le Lazarillo de Tormes* eut différentes continuations apocryphes, que nous ne prendrons pas la peine d'examiner.

sept chapitres, le cynisme, le génie et les ressources d'un observateur de premier ordre. Après trois cents ans, il survit à tous ses rivaux, et il est lu avec autant de charme qu'aux premiers jours de son apparition.

EXTRAIT DU LAZARILLE DE TORMÉS

Lazarille et l'hidalgo affamé (*c.* 3.)

... Quiso Dios cumplir mi deseo, que aún pienso que el suyo [1], porque como comencé á comer y él se andaba paseando, llegóse á mí y díjome : « Dígote, Lazaro, que tienes en comer la mejor gracia que en mi vida ví á hombre, y que nadie te lo ve hacer, que no le pongas gana [2], aunque no la tenga. — La muy buena que tú tienes, dije yo entre mí, te hace parecer la mía hermosa. » Con todo parecióme ayudarle, pués se ayudaba y me abría camino para ello, y díjele : « Señor, el buen aparejo hace buen artífice. Este pan está sabrosísimo, y esta uña de vaca [3] tan bien cocida y sazonada, que no habrá á quien no convide con su sabor. — ¿ Uña de vaca es ? — Sí, señor. — Dígote, dijo él, que es el mejor bocado del mundo y que no hay faisan que así me sepa [4]. — Pues pruebe señor, y verá que tal está. »

Póngole en las uñas la otra [5], y tres ó cuatro raciones de pan, de lo más blanco ; y asentóseme al lado, y comienza á comer como aquel que lo había gana, royendo cada huesecillo de aquellos mejor que un galgo suyo [6] lo hiciera. « Con almodrote, decía, es este singular manjar. — Con mejor salsa lo comes tú, respondí yo paso. — Por Dios, que me ha sabido como no hubiera hoy comido bocado. — Así me vengan los buenos años [7] como es ello », dije entre mí.

Pidióme el jarro de agua, y díselo como lo había traido. Es señal [8], que pues no le faltaba el agua, que no le había á mi amo sobrado la comida. Bebimos, y muy contentos nos fuimos á dormir como la noche pasada [9].

Y por evitar prolijidad, desta manera estuvimos ocho ó diez días, yéndose el pecador en la mañana con aquel continente y paso contado á papar aire [10] por las calles, teniendo en el pobre Lazaro una cabeza de lobo [11].

Notes. — 1. *el suyo*, celui de mon maître. — 2. *gana*, appétit. — 3. *uña de vaca*, pied de bœuf. *Uña* veut dire proprement « ongle », ce qui donnera lieu plus bas à un jeu de mots. — 4. *saber*, dans le sens de « être savoureux ». — 5. Voir note 3 — 6. Un de ses lévriers, de ceux qu'il prétendait posséder. — 7. Me vienne la bonne année comme cela est vrai! — 8. Et c'est la preuve que, puisqu'il n'y manquait pas une goutte, mon maître n'avait pas eu besoin d'arroser un repas précédent. — 9. *pasada* = *anterior*. — 10. *papar el aire*, humer le vent. — 11. *cabeza de lobo*, litt. tête de loup, c'est-à-dire pourvoyeur.

EXTRAIT DEL GRAN TACAÑO DE QUEVEDO

Une supercherie ingénieuse (1,6).

El ama tenía doce ó trece grandecidos [1], y un día estando dándoles de comer, comenzó á decir : pío, pío [2]. Yo que oí el modo de llamar, le dije : « ¡ Oh cuerpo de Dios ! ¿ No hubierades muerto [3] un hombre ó hurtado moneda al Rey, cosa que yo pudiera callar, y no haber hecho lo que habeis hecho, que es imposible dejarlo de decir ? ¡ Malaventurado de mí y de vos ! »

Ella, como me vió hacer extremos con tantas veras [4], turbóse y dijo : « Pues, Pablos ¿ qué he hecho ? Si te burlas, no me aflijas más. — ¿ Cómo burlas ? ¡ pesia á tal [5] ! Yo si no, estaré descomulgado. — ¿ Inquisición ? dijo ella, y empezó á temblar ; ¿ pues yo he hecho algo contra la fé ? — Eso es lo peor, decía yo ; no os burléis con los Inquisidores ; decid que fuistes una boba y que os desdecís, y no neguéis la blasfemia y desacato. »

Ella con el miedo dijo : « Pues, Pablos, y si me desdigo, ¿ castigaránme ? — Respondíle : No, porque sólo os absolverán. — Pues yo me desdigo, dijo ; pero

díme tú de qué, que no lo sé yo. — ¿ Es posible que no advertisteis en qué ? No sé cómo lo diga, que el desacato es tal que me acobarda. ¿ No os acordáis que dijisteis á los pollos : pío pío, y es Pío nombre de los papas, vicarios de Dios y cabezas de la Iglesia ? Papáos el pecadillo [6]. »

Ella quedó como muerta y dijo : « Pablos, yo lo dije, pero no me perdone Dios si fué con malicia. Yo me desdigo, mira si hay camino para que se pueda excusar el acusarme [7] ; que me moriré si me veo en la Inquisición. — Como vos juréis en una ara consagrada que no tuvisteis malicia, yo asegurado podré dejar de acusaros ; pero será necesario que esos pollos que comieron llamándoles con el santísimo nombre de los pontífices, me los deis para que yo los eleve á un familiar que los queme, porque están dañados ; y tras esto habeis de jurar de no reincidir de ningún modo. »

Ella muy contento dijo : « Pues llevátelos, Pablos, agora ; que mañana juraré. — Yo por más asegurarla dije : Lo peor es, Cepriana [8], (que así se llamaba), que yo voy á riesgo porque me dirá el familiar si soy yo, y entre tanto me podrá hacer vejación. Llevadlos vos, que yo pardiez [9] que temo. — Pablos, decía cuando me oyó esto, por amor de Dios que te duelas de mí [10] y los lleves, que á tí no te puede suceder nada. »

Dejéla que me lo rogase mucho y al fín tomé los pollos, escondílos en mi aposento, hice que [11] iba fuera y volví diciendo : « Mejor se ha hecho que [12] yo pensaba ; quería el familiarcito venirse trás mí á ver la mujer, pero lindamente te le he engañado y negociado [13]. »

Dióme mil abrazos y otro pollo para mí ; yo fuíme con él adonde había dejado sus compañeros, y hice saber en casa de un pastelero una cazuela y comímelos con los demás criados.

NOTES. — 1. *grandecidos* = *engrandecidos*. — 2. *pío, pío*, onomatopée pour exprimer le cri des jeunes poussins. — 3. Que

n'avez-vous plutôt tué un homme. — 4. *con tantas veras*, avec tant de sincérité. — 5. *pesia á tal*, ou en un seul mot, *pesiatal*, sorte de jurement, comme *pésele*, qui semble signifier : puisses-tu t'en repentir! — 6. *papáos el pecadillo*, litt. « mangez cette peccadille », c'est-à-dire comment pouvez-vous ne pas remarquer cette faute? — 7. Pour que je puisse éviter la honte de m'en accuser. — 8. Cyprienne. — 9. *pardiez*, par ma foi. Le *que* suivant est explétif. — 10. Que tu aies pitié de moi. — 11. Je fis semblant de... — 12. Il serait plus élégant de dire : *de lo que...* — 13. *negociar*, arranger.

EXTRAIT DU « DONADO HABLADOR »

I. — **Un émule de Chapuzot** (I, 2).

Como un día nos alojasen en casa de una pobra viuda, lo primero que hicimos fué visitarla el gallinero y aposentillos que tenía la casa; dimos la vuelta á los trastos y alhajas[1], pero tan necesitado debía de ser el dueño, que no hallamos estorbo[2] que nos fuese de provecho. Ya empezaba á hacer frío, por estar en los meses de invierno, y echando nuestra cuenta, sacamos en limpio que no era posible sino que nuestra huéspeda ó tuviese algún tocino ó cecina de que, á falta de que comer algunos días, se remediase con ello. Yo metí bien la cabeza por la chimenea, y ví en lo alto del humero colgado un entrelomo y algunas morcillas que, aunque muy altas, no las tuve por negocio perdido; antes en viéndolas pudiera apostar que habían de ser mías.

Llegóse la noche, fuimos á dormir, aunque para mí no había de haber sueño sino velar, siendo vigilante y cuidadosa centinela; y estando sosegada la gente[3], dejé mi cama, busqué por la posada una escalera; mas fuéme imposible el hallarla, y así viendo unos esconces y agujeros por la pared, arrimando unos bancos fuí trepando á lo alto del humero hasta llegar junto de mi adobado. Al ruido que truje[4], trasegado por la posada, despertó la viuda, y sospechando lo que podía ser, se levantó medio desnuda de la cama,

viniéndose hacia donde yo estaba, maldiciendo á los soldados y á quien se los había enviado. Escuchábamela yo con más miedo que vergüenza, y por no ser descubierto, estaba quedo, esperando se volviese mi gruñidora vieja á su aposento; mas no quiso mi desdichada fortuna que sucediese conforme deseaba, porque, ó para querer calentar agua para amasar[5], ó sospechando que yo estaba en lo alto de la pared del humero, ó por quererlo así mi poca suerte, ella tomó cantidad de paja y leña, y encendió una grán lumbre, subiendo al punto[6] el humo á mis narices, y con la repentina llama comencé á sentir demasiado calor, de modo que si más me detengo, saliera abrasado; pero, por evitar semejante peligro, escogí el menor, teniéndole por más seguro, aunque perdí el premio de mi trabajo, y así dando una grán voz diciendo : « ¡Allá voy! vieja hechicera », y me dejé caer.

Al ruido comenzó la viuda á dar voces, no dejando santo del cielo que no llamase en su ayuda. Pedía socorro á la santísima Trinidad, á todos sus veciuos llamaba por su nombre que la valiesen[7], no tardando en venir con sus muchos gritos todo un barrio entero[8] con mis tres compañeros soldados que yo había dejado durmiendo, y bien descuidados de mi desgraciado suceso que, sin darles parte, yo había intentado.

Halláronme más negro con el ollín y humo que un etíope, chamuscado el cabello y cejas, oliendo el vestido á chamusquina, de modo que no me podían sufrir. Soseguélos, contándoles mi desgracia y la ocasión de estar de aquella manera. Riéronse mucho á mi costa, contáronselo á mi capitán y á los demás soldados, que no poco solemnizaron la fiesta, trayendo por refrán de allí adelante : *Decidle a Alonso que alcance morcillas*[9].

Notes. — 1. *alhaja*, meuble de quelque valeur. — 2. *estorbo*, litt. obstacle, c'est-à-dire objet qui tombe sous la main. — 3. *la*

gente, les gens. — 4. Forme ancienne de *traje* (part. de *traer*); cette forme et ses dérivées *trujese*, *trujera*, *trujere*, sont encore usitées par le peuple. — 5. *amasar*, pétrir. — 6. *al punto*, au même instant. — 7. *valerla*, la secourir. — 8. *todo un barrio entero*, le quartier tout entier. — 9. Alonso, va donc décrocher du boudin ! — On trouvera des détails sur les autres romans picaresques et sur leur influence dans les articles que j'ai publiés dans la revue de Tourcoing *Chez nous*, nos de avril et mai 1910.

CHAPITRE XVIII

LES HISTORIENS ESPAGNOLS. — MENDOZA ET QUEVEDO

Il y aurait une longue étude à faire sur les origines de la *Chronique* et sur les premiers historiens en Espagne. Nous n'avons qu'à rappeler très brièvement les travaux de M. Menéndez Pidal [1] et de M. Georges Cirot [2], pour donner une idée générale des Chroniques d'Espagne avant le XVIe siècle. Les écrivains castillans qui ont essayé de codifier l'histoire de leur pays avant l'époque des Rois catholiques sont tous plus ou moins suspects, soit qu'ils s'attachent trop à la légende poétique des Chansons de Gestes [3], soit qu'ils copient ou commentent des récits fabuleux acceptés bénévolement par la masse populaire comme parole d'Evangile [4], soit enfin qu'ils se fient aveuglément aux textes de leurs devanciers [5].

Dans son ouvrage critique de premier ordre, relatif à la *Légende des enfants de Lara*, M. Menéndez Pidal a remis au point la valeur des écrits historiques antérieurs à l'âge d'or, M. G. Cirot a parfaitement résumé ses conclusions.

Nous nous bornerons donc à indiquer en passant ces sources autorisées auxquelles un critique impartial doit nécessairement puiser, s'il veut faire une histoire complète des chroniques espagnoles. Qu'il nous suffise de noter un trait caractéristique des premiers essais des

1. Juan Menéndez Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara*. Madrid, 1896, et *Cronicas generales de España*, Madrid, 1898.

2. Georges Cirot. *Etudes sur l'historiographie espagnole : Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II*, Bordeaux, 1905.

3. Par exemple, ce qui se rapporte au Cid.

4. Ainsi l'ouvrage d'Isidore de Séville et tant d'autres.

5. Cf. G. Cirot, *loc. cit.*

historiographes de la Péninsule. Par un singulier amour-propre, ils veulent faire remonter leur origine au commencement du monde. Ce n'est pas sans sourire qu'on lit, au début de livres longtemps accrédités chez nos voisins, que l'Espagne remonte à Nabuchodonosor, à Hercule, à Géryon, à Japhet, à Noé. Des étymologies, plus fantaisistes les unes que les autres, sont données comme preuves péremptoires de cette antiquité : le Moncayo était le *Mons Caci*, habitation du fameux brigand Cacus ; les Celtibères n'étaient que les *Cetubes*, *cœtus Tubalis*, fils de Tubal ; la Lusitanie avait été ainsi appelée de jeux, *lusus*, institués en l'honneur de *Liber*, fils de Jupiter. Et ainsi de suite, *y así por el estilo*, comme on dit par delà les Pyrénées.

Il n'est pas étonnant après cela qu'il se soit trouvé des auteurs qui ont sérieusement prétendu que l'Espagne est le berceau du monde et que le basque est la langue primitive de l'humanité.

Quelques efforts généreux furent tentés par certains écrivains plus scrupuleux, avant le grand siècle. Encore faut-il accepter leurs données historiques sous bénéfice d'inventaire et ne regarder que la valeur du style, sans ajouter une foi aveugle à la véracité des faits.

Notons enfin que, dès le XIVe siècle, la Castille paraît déjà au premier plan de l'histoire d'Espagne. Cela tient à ce que la première chronique de valeur est due au roi **Alphonse X** de Castille.

Alphonse XI fit continuer l'histoire commencée par son père, et, à partir de ce moment, fut instituée la charge de *Chroniqueur officiel*, qui s'est perpétuée, pour la forme du moins, jusqu'à la création de l'*Académie d'histoire*, au commencement du XVIIIe siècle.

Don Pero Lopez de Ayala (1332-1407) reprit l'histoire d'Espagne au point où l'avait laissée la Chronique d'Alphonse XI, c'est-à-dire en 1340. Ses récits abondent en détails, mêmes terribles, qui produisent un effet saisissant [1].

1. Lopez de Ayala est plus connu comme poète que comme historien. Il est l'auteur du *Rimado de Palacio*, poème composé de 1.609 stances, et qui est une peinture énergique des hommes et des choses de son siècle. On y trouve des morceaux pleins de lyrisme : il y en a aussi qui ont le caractère de la satire.

Nous ne ferons que citer pour mémoire d'autres historiens tels que **Pablo de Santa Maria**, archevêque de Burgos; **Alphonse de Carthagène**, son fils[1] et successeur; **Fernan Gomez de Cibdareal**, à qui on a attribué parfois le *Centon epistolario*[2]; **Fernan del Pulgar**, dont le livre intitulé *Claros varones de Castilla*, clot la série des chroniqueurs du XV[e] siècle et ouvre brillamment celle des historiens de l'âge d'or.

Le premier grand historien du XVI[e] siècle est **Hurtado de Mendoza** (1503-1575). Bibliophile distingué, il réunit des manuscrits maures, il envoya en Thessalie et au couvent du Mont-Athos des hommes chargés de recueillir des manuscrits grecs : Josèphe fut imprimé pour la première fois sur un parchemin de sa bibliothèque.

Mendoza acheva à l'âge de soixante-dix ans son *Histoire des guerres de Grenade ou de la révolte des Maures sous Philippe II*. Cet ouvrage est écrit dans un style nerveux et concis, qui rappelle Salluste et Tacite et qui assure à son auteur une gloire durable.

EXTRAIT DE H. DE MENDOZA

Causes et origines de la révolte des Maures.

Había en el reino de Granada costumbre antigua, como la hay en otras partes, que los autores de delitos se salvasen y estuviesen seguros en lugares de señorío : cosa que mirada en comun y por la haz[1], se juzgaba que daba causa á más delitos, favor á los malhechores impedimento á la justicia, y desautoridad á los ministros de ella. Pareció por estos inconvenientes, y por ejemplo de otros estados, mandar que los señores no acogiesen gentes de esta calidad en sus tierras; confiados que bastaba solo el nombre de justicia para castigallos, donde quiera que[2] andu-

1. Santa Maria est un juif converti, qui se fit prêtre après avoir été marié. La dignité à laquelle il fut élevé prouve qu'on ne persécutait pas les juifs et les hérétiques autant qu'on le dit.

2. Recueil intéressant de 500 lettres historiques.

viesen. Manteníase esta gente con sus oficios en aquellos lugares, casábanse, labraban la tierra, dábanse á vida sosegada. También les prohibieron la inmunidad de las iglesias arriba de[3] tres días; mas despues que les quitaron los refugios, perdieron la esperanza de seguridad, y diéronse á vivir por las montañas, hacer fuerzas[4], saltear caminos, robar y matar.

Entró luego la duda tras el inconveniente, sobre á qué tribunal tocaba el castigo, nacida de competencia de jurisdicciones; y no obstante que los generales acostumbrasen hacer estos castigos, como parte del oficio de la guerra, cargaron á color de ser negocio criminal, la relación apasionada ó libre de la ciudad, y la autoridad de la audiencia, y púsose en manos de los alcaldes, no excluyendo en parte el capitan general. Dióseles facultad para tomar á sueldo cierto número de gente repartida pocos á pocos, á que usurpando[5] el nombre llamaban cuadrillas; ni bastantes para asegurar, ni fuertes para resistir. Del desden, de la flaqueza de provision, de la poca experiencia de los ministros en cargo que participaba de guerra, nació el descuido, ó fuese[6] negligencia ó voluntad de cada uno que no acertase su émulo. En fin fué causa de crecer estos salteadores (monfíes los llamaban en lengua morisca), en tanto número, que para oprimillos ó para reprimillos no bastaban las unas, ni las otras fuerzas. Este fué el cimiento sobre que fundaron sus esperanzas los ánimos escandalizados y ofendidos; y estos hombres fueron el instrumento principal de la guerra. Todo esto parecía al común cosa escandalosa; pero la razón de los hombres, ó la providencia divina (que es lo más cierto), mostró con el suceso que fué cosa guiada para que el mal no fuese adelante, y estos reinos quedasen asegurados mientras fuese su voluntad[7]. Siguiéronse luego ofensas en su ley, en las haciendas, y en el uso de la vida, así cuanto á la necesidad como cuanto al regalo, á que es

demasiadamente dada esta nación; porque la inquisición los comenzó á apretar más de lo ordinario. El rey les mandó dejar la habla morisca, y con ella el comercio y comunicación entre sí; quitóseles el servicio de los esclavos negros á quienes criaban con esperanzas de hijos, y el hábito morisco en que tenían empleado gran caudal; obligáronlos á vestir castellano[8] con mucha costa, que las mujeres trujesen los rostros descubiertos, que las casas acostumbradas á estar cerradas estuviesen abiertas; lo uno y lo otro tan grave de sufrir entre gente zelosa. Hubo fama que les mandaban tomar los hijos, y pasallos á Castilla[9]: vedáronles el uso de los baños, que eran su limpieza y entretenimiento; primero les habían prohibido la música, cantares, fiestas, bodas, conforme á su costumbre, y cualesquier juntas de pasatiempo. Salio todo esto junto, sin guardia, ni provision de gente; sin reforzar presidios viejos, ó firmar otros nuevos. Y aunque los moriscos estuviesen prevenidos de lo que había de ser, les hizo tanta impresión, que antes pensaron en la venganza que en el remedio. Años había[10] que trataban de entregar el reino á los príncipes de Berberia, ó al turco; mas la grandeza del negocio, el poco aparejo de armas, vituallas, navios, lugar fuerte donde hiciesen cabeza[11], el poder grande del emperador, y del rey Felipe su hijo, enfrenaba las esperanzas, é imposibilitaba las resoluciones, especialmente estando en pié nuestras plazas mantenidas en la costa de Africa, las fuerzas del turco tan lejos, las de los corsarios de Argel mas ocupadas en presas y provecho particular que en empresas difíciles de tierra. Fuéronseles con estas dificultades dilatando los designios., apartándose ellos de los del reino de Valencia, gente menos ofendida y más armada. En fin creciendo igualmente nuestro espacio[12] por una parte, y por otra los excesos de los enemigos tantos en número, que ni podían ser castigados por manos de justicia, ni por tan poca gente como la del capitán

general; eran y sospechosas sus fuerzas para encubiertas, aunque flacas para puestas en ejecución. El pueblo de cristianos viejos adivinaba la verdad, cesaba el comercio y paso de Granada á los lugares de la coste: todo era confusión, sospecha, temor; sin resolver, proveer, ni ejecutar. Vista por ellos esta manera en nosotros, y temiendo que con mayor aparejo les contraviniésemos, determinaron algunos de los principales de juntarse en Cadiar, lugar entre Granada, y la mar, y el río de Almeria, á la entrada de la Alpujarra. Tratóse del cuando y como se debían descubrir unos á otros, de la manera del tratado y ejecución: acordaron que fuese en la fuerza del invierno; porque las noches largas les diesen tiempo para salir de la montaña y llegar á Granada, y á una necesidad tornárse á recoger y poner en salvo; cuanto nuestras galeras reposaban repartidas por los invernaderos y desarmadas: la noche de navidad, que la gente de todos los pueblos está en las iglesias, solas las casas y las personas ocupadas en oraciones y sacrificios; cuando descuidados, desarmados, torpes con el frío, suspensos con la devoción, fácilmente podian ser oprimidos de gente atenta, armada, suelta, y acostumbrada á saltos semejantes. Que se juntasen á un tiempo cuatro mil hombres de la Alpujarra, con los del Albaicin, y acometiesen la ciudad, y el Alhambra, parte por la puerta, parte con escalas; plaza guardada más con la autoridad que con la fuerza: y porque sabían que el Alhambra no podia dejar de aprovecharse de la artillería, acordaron que los moriscos de la vega tuviesen por contraseña las primeras dos piezas que se disparasen, para que en un tiempo acudiesen á las puertas de la ciudad, las forzasen, entrasen por ellas y por los portillos; corriesen las calles, y con el fuego y con el hierro no perdonasen á persona, ni á edificio. Descubrir el tratado sin ser sentidos y entre muchos, era dificultoso: pareció que los casados lo descubriesen á los casa-

dos, los viudos á los viudos, los mancebos á los mancebos; pero á tiento, probando[13] las voluntades y el secreto de cada uno. Habían ya muchos años antes enviado á solicitar con personas ciertas no solamente á los príncipes de Berbería, mas al emperador de los turcos dentro en Constantinopla, que los socorriese, y sacase de servidumbre, y postreramente al rey de Argel pedido armada de levante y poniente en su favor; porque faltos de capitanes, de cabezas, de plazas fuertes, de gente diestra, de armas, no se hallaron poderosos para tomar, y proseguir á solas tan gran empresa. Demás de esto resolvieron proveerse de vitualla, elegir lugar en la montaña donde guardalla, fabricar armas, reparar las que de mucho tiempo tenían escondidas, comprar nuevas, y avisar de nuevo á los reyes de Argel, Fez, señor de Tituan, de esta resolución y preparaciones. Con tal acuerdo partieron aquella habla; gente á quien el regalo, el vicio, la riqueza, la abundancia de las cosas necesarias, el vivir luengamente en gobierno de justicia á igualdad desasosegaba, y traía en continuo pensamiento.

Notes. — 1. *por la haz*, par la surface, suivant les apparences. — 2. *donde quiera que..*, en quelque lieu que... — 3. Au delà de. — 4. *hacer fuerzas*, faire des actes de violence. — 5. *usurpando el nombre*, donnant au mot une signification de circonstance. — 6. *ó fuese*, litt. « ou que ce fut », c'est-à-dire « ou, si l'on veut ». — 7. *mientras fuese su voluntad*, pendant le temps qu'il lui plairait. — 8. A s'habiller à l'espagnole. — 9. Cette imputation, dit Damas-Hinard, dans la notice qui précède sa traduction du drame de Calderon intitulé *Aimé après la mort*, était une calomnie contre Philippe II. — 10. Sous-ent. *muchos :* depuis de longues années. — 11. *cabeza*, capitale, centre des opérations militaires. — 12. *nuestro espacio*, notre lenteur. — 13. *probando las voluntades*, en sondant bien les volontés.

Le second historien classique que nous rencontrons en Espagne est **D. Francisco de Quevedo y Villegas** (1580-1645), écrivain à la plume féconde en vers comme en prose.

Orphelin avant l'âge de quinze ans, il sortit de l'Université d'Alcala, sachant le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, le français, l'italien, bachelier en théologie, gradué en droit civil et canonique ; à son talent incroyable, il ne manquait que le contrepoids d'une raison calme et d'un jugement tempéré. En rapport avec les plus grands seigneurs, il dut encore plus à ses relations avec le P. Mariana et avec Cervantes.

Outre son roman picaresque du *Gran Tacaño*, dont nous avons parlé plus haut, Quevedo nous a laissé, parmi ses ouvrages sérieux, une *Vie de Saint Paul*, une *Vie de Marcus Brutus*, l'*Epictète espagnol* et un ouvrage de morale intitulé la *Politique de Dieu*.

EXTRAITS DE FR. DE QUEVEDO

I. — **Portrait de Marcus Brutus.**

Era Marco Bruto varon severo, y tal que reprendía los vicios ajenos con la virtud propia, y no con palabras, Tenía el silencio elocuente, y las razones vivas. No rehusaba la conversación, por no ser desapacible ; ni la buscaba, por no ser entrometido : en su semblante resplandecía más la honestidad que la hermosura. Su risa era muda y sin voz : juzgábanla los ojos, no los oidos : era alegre sólo cuanto bastaba á defenderle de parecer afectadamente triste. Su persona fué robusta y sufrida lo que era necesario para tolerar los afanes de la guerra. Su inclinación era el estudio perpetuo, su entendimiento judicioso, y su voluntad siempre enamorada de lo lícito, y siempre obediente á lo mejor. Por esto las impresiones revoltosas fueron en su ánimo forasteras, y inducidas de Casio y de sus amigos, que poniendo nombre de zelo á su venganza se le presentaron docente, y se la persuadieron por leal.

Quevedo, avons-nous dit, fut aussi un poète facile et plein de verve. Nous nous contenterons de citer de lui le *sonnet* suivant *sur les ruines de Rome.*

A Roma sepultada en sus ruinas.

Soneto.

Buscas en Roma á Roma, o peregrino
Y en Roma misma á Roma no la hallas :
Cadáver son las que ostentó murallas;
Y tumba de si propio el Aventino.
Yace donde reinaba el Palatino;
Y limadas del tiempo las medallas,
Más se muestran destrozo á las batallas
De las edades, que blason latino,
Solo el Tibre quedó, cuya corriente
Si ciudad la regó, ya sepultura
La llora con funesto son doliente.
O Roma! en tu grandeza, en tu hermosura,
Huyó lo que era firme, y solamente
Lo fugitivo permanece y dura.

CHAPITRE XIX

LES HISTORIENS (*suite*). — MARIANA. — MONCADA. — MELO. — SOLIS.

Le **P. Juan de Mariana** (1537-1624), né à Talavera-de-la Reina et mort à Tolède, est un jésuite distingué, qui composa en latin, puis traduisit en espagnol, une *Histoire générale d'Espagne*, qui va jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique et à l'avènement de Charles-Quint[1].

Aucun historien n'a, autant que Mariana, approché de Tite-Live pour le style et la manière, et cela sans aucune prétention de la part de l'auteur qui, ainsi qu'il le déclare, a eu en vue uniquement de faire un ouvrage de vulgarisation à l'usage des étrangers et de ses compatriotes, « mettant en ordre ce que les autres avaient rassemblé avant lui, sans s'astreindre à en vérifier tous les détails ».

Au point de vue de l'élégance, Mariana est sans rival. Ses narrations sont pittoresques et frappantes. Les portraits qu'il trace sont toujours courts, mais esquissés de main de maître. Le style est à la fois harmonieux et pur et d'une richesse incomparable.

EXTRAITS DU P. DE MARIANA

I. — Description de Numance.

La ciudad de Numancia, temblor que fué[1] y espanto del pueblo romano, gloria y honra de España, estuvo

1. Le P. Mariana a eu l'honneur d'une étude critique récente, à laquelle on se reportera avec autant d'intérêt que de profit, (Cf. *Etudes sur l'historiographie espagnole : Mariana historien*, par Georges Cirot, Bordeaux, 1905. — Voir mon compte rendu de cet ouvrage dans *Le Polybiblion*, mars 1906.)

antiguamente asentada en la postrera punta de la Celtiberia, que miraba hacia el Septentrión, entre los pueblos llamados arevacos. Más de una legua sobre la ciudad de Soria[2], donde al presente está la puente de Garay, no lejos del nacimiento del río Duero, se muestran los rastros de aquella noble ciudad. Era más fuerte por el sitio que por otros pertrechos[3] hechos á mano. Su asiento en un collado de subida no muy agria, pero de dificultosa entrada, á causa de los montes que la rodeaban por tres partes. Por un solo lado tenía una llanura de mucha frescura y fertilidad, que se tiende por la ribera del río Tera[4]. espacio de tres leguas, hasta que mezcla sus aguas con las del río Duero. A la costumbre de los Lacedemonios, ni estaba rodeada de murallas, ni fortificada de torres ni baluartes; antes[5], á propósito de apacentar los ganados, se extendía algo más de lo que fuera posible cercarla de muro por todas partes. Bien que tenía un alcázar de donde podían hacer resistencia á los enemigos, y en las asonadas de guerra[6] solían encerrar en él todo lo que tenían, sus preseas[7] y sus alhajas. El número de los ciudadanos era mediano, hasta cuatro mil hombres de armas tomar; dado que otros doblan este número, y dicen que podían poner en campo hasta ocho mil soldados. Por la manera de vida que tenían, y los muchos trabajos á que se acostumbraban, endurecían los cuerpos, y aun fortalecían los ánimos. Grande era la osadía que tenían para acometer la guerra, y mucha la prudencia para continuarla.

II. — Pensées tirées de l'Histoire générale d'Espagne.

El castigo y el premio, el miedo y la esperanza, son las dos pesas con que se gobierna el reloj de la vida humana : el miedo no da lugar á la cobardía; la industria y la diligencia son hijas de la esperanza.

Muchas veces en los reinos se peca á costa y riesgo

de los que gobiernan. sin culpa ninguna suya. La seguridad de los reyes está en el amor de sus vasallos, y en el odio su perdición. Suelen los traidores, como son bulliciosos é inconstantes, despues de haber servido, perder primero la gracia, y adelante ser aborrecidos, así por la memoria de la maldad como porque los miran como acreedores.

De ordinario, las mercedes que los príncipes hacen se atribuyen á ellos mismos, y si en alguna cosa se yerra cargan á los ministros, á los que tienen á su lado, que suelen pagar con la vida la demasiada privanza... Sin duda es seña[8] que el príncipe no es grande, cuando sus criados son muy poderosos.

El amor cuanto es mayor, tanto suele mudar en mayor rabia.

Poco se puede esperar de gente allegadiza, sin uso ni disciplina militar, no acostumbrados á obedecer, ni á guardar las ordenanzas; y que ni en vencer ganan honra, ni se afrentan por quedar vencidos.

Los hombres tienen costumbre, cuando los beneficios son tan grandes que no los puedan pagar, recompensarlos con alguna grave injuria é ingratitud señalada.

Los príncipes prudentes no deben pretender en la república cosa alguna de que los vasallos no sean capaces. No se puede hacer fuerza á los corazones como á los cuerpos, y los imperios y mandos se conservan y caen conforme á la opinión de la muchedumbre.

Notes. — 1. *temblor que fué...* le relatif se construit souvent avec inversion de la phrase : *que fué temblor y espanto...* — 2. Soria, chef-lieu de la province de ce nom, est aujourd'hui une ville de 6.500 habitants. — 3. *pertrechos*, tout ce qui sert à défendre une place contre l'ennemi. — 4. Tera, affluent du Duero. — 5. *antes*, mais. — 6. *asonadas de guerra*, tocsin d'alarme. — 7. *preseas*, objets de valeur. — 8. On dit plus souvent dans ce cas : *de que*.

Les historiens qui vinrent après le P. Mariana embras-

sèrent des espaces moins vastes. **Francisco de Moncada** (1586-1635) composa à trente-sept ans, l'*Histoire de l'expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs.* **Fr Manuel de Melo** (1611-1667) écrivit l'*Histoire de la séparation et de la guerre de Catalogne,* dont l'énergie rappelle Tacite. **Antonio de Solis** (1610-1686), compatriote de Cervantes, a laissé une éloquente histoire de la *Conquête du Mexique.*

EXTRAIT DE MONCADA

Introduction à l'histoire de la guerre du Levant.

Mi intento es de escribir la memorable expedición y jornada que los catalanes y aragoneses hicieron á las provincias del Levante, cuando su fortuna y valor andaban compitiendo[1] en el aumento de su poder y estimación, llamados por Andrónico Paleólogo, emperador de los griegos, en socorro y defensa de su imperio y casa : favorecidos y estimados en tanto que las armas de los turcos le tuvieron casi oprimido, y temió su perdición y ruina, pero despues que por el esfuerzo de los nuestros quedó libre de ellas, maltratados y perseguidos con gran crueldad y fiereza bárbara, de que nació la obligación natural de mirar por su defensa y conservación, y la causa de volver sus fuerzas invencibles contra los mismos griegos; las cuales fueron tan formidables, que causaron temor y asombro á los mayores príncipes del Asia y Europa, perdición y total ruina á muchas naciones y provincias, y admiración á todo el mundo.

Obra será esta, aunque pequeña por el descuido de los antiguos, largos en hazañas y cortos en escribirlas[2], llena de varios y extraños acasos : de guerras continuas en regiones re motas y apartadas con varios pueblos y gentes belicosas; de sangrientas batallas, victorias no esperadas; de peligrosas conquistas acabadas con dicho fin por tan pocos y divididos catalanes y aragoneses, que al principio fueron burla de

aquellas naciones, y despues instrumento de los grandes castigos que Dios hizo en ellas. Vencidos los turcos en el primer aumento de su grandeza otomana, desposeidos de grandes y ricas provincias del Asia Menor y á viva fuerza y rigor de nuestras espadas encerrados en lo más áspero y desierto de los montes de Armenia : despues vueltas las armas contra los griegos, en cuyo favor pasaron, librarse de una afrentosa muerte, y vengar agravios que no se pudieran disimular sin gran mengua de su estimación y afrenta de su nombre : ganados por fuerza muchos pueblos y ciudades : desbaratados y rotos poderosos ejércitos : vencidos y muertos en campo reyes y príncipes : grandes provincias destruidas : muertos sus caudillos, ó desterrados sus moradores : venganzas merecidas, más que licitas : Tracia, Macedonia, Tesalia y Beocia penetradas y pisadas[3] á pesar de todos los príncipes y fuerzas del Oriente : y últimamente muerto á sus manos el duque de Atenas con toda la nobleza de sus vasallos : y, á pesar de los socorros de franceses y griegos, ocupado su estado, y en él fundado un nuevo señorío.

En todos estos sucesos no faltaron traiciones, crueldades, robos, violencias, sediciones; pestilencia común, no solo de un ejército colectivo, y débil por el corto poder de la suprema cabeza, pero de grandes y poderosas monarquias. Si como vencieron los catalanes. á sus enemigos, vencieran su ambición y codicia no excediendo los limites de lo justo, y se conservaran unidos, dilataran sus armas hasta los últimos fines del Oriente, y viera Palestina y Jerusalen segunda vez las banderas cruzadas; porque su valor y disciplina militar, su constancia en las adversidades, sufrimiento en los trabajos, seguridad en los peligros, presteza en las ejecuciones, y otras virtudes militares, las tuvieron en sumo grado, en tanto que la ira no las pervirtió. Pero el mismo poder que Dios les entregó para castigar y oprimir tantas naciones quiso que fuese el

instrumento de su propio castigo. Con la soberbia de los buenos sucesos, y desvanecidos con su prosperidad, llegaron á dividirse en la competencia del gobierno, y divididos, á matarse; con que se encendió una guerra civil tan terrible y cruel, que causó sin comparación mayores daños y muertes que las que tuvieron con los extraños.

Notes. — 1. Cf. *Grammaire*, nº 99, note. — 2. Quoique les sources anciennes ne nous fournissent que peu de détails sur de si nombreux exploits. — 3. *Pisar*, fouler aux pieds.

EXTRAIT DE MELO

Hablo á Quien Lee.

(*Prólogo de la Historia de los Movimientos, separación y guerra de Cataluña, en tiempo de Felipe IV.*)

Si buscas la verdad, yo te convido á que leas, sino mas del deleite y policía, cierra el libro, satisfecho de que tan á tiempo te desengañe.

Ni el arte ni la lisonja han sido parciales á mi escritura : aquí no hallarás citadas sentencias ó aforismos de filósofos y políticos, todo es del que lo escribe. Muchos casos sí se refieren de que las[1] puedes formar, si con juicio discurres por la naturaleza de estos sucesos : entonces será tuyo el útil, como el trabajo mío, sacando de mis letras doctrina por tí mismo; y ambos así nos llamaremos autores, yo con lo que te refiero, tú con lo que te persuades.

Ofrezco á los venideros un ejemplo, á los presentes un desengaño, un consuelo á los pasados. Cuento los accidentes de un siglo que les puede servir á estos, aquellos y esotros con lecciones tan diferentes.

Algunos condenarán mi historia de triste. No hay modo de referir tragedias sino con términos graves. Los sales de Marcial, las fábulas de Plauto jamás se sirvieron ó representaron en la mesa de Livio.

Si alguna vez la pluma corriere tras[2] la armonía de las razones, certifícote que en nada entró el artificio, sino que la materia entonces mas deleitable la lleva apaciblemente.

Hablo de las acciones de grandes príncipes y otros hombres de superior estado : lo primero se excusa siempre que se puede, y cuando se llega á hablar de los reyes es con suma reverencia á la púrpura : pero esa es condición de las llagas no dejarse manejar sin dolor y sangre.

Muchos te parecerán secretos ; no lo han sido á mi inteligencia ; ninguno juzga temerariamente, sino aquel que afirma lo que no sabe. No es secreto lo que está entre pocos[3] ; de estos escribo.

Llamo á los soldados del ejército del rey don Felipe algunas veces católicos como á su rey : no se quejen los mas de esta separacion; sigo la voz de historiadores. Otras veces los nombro españoles, castellanos ó reales ; siempre entiendo la misma gente. Para todos quisiera el mejor nombre.

Procuro no faltar á la imitación de los sugetos cuando hablo por ellos, ni á la semejanza cuando hablo de ellos. En inquirir y retratar afectos, pocos han sido mas cuidadosos; si lo he conseguido, dicha ha sido de la experiencia que tuve de casí todos los hombres de que trato. He deseado mostrar sus ánimos, no los vestidos de seda, lana ó pieles, sobre que tanto se desveló un historiador grande de estos años, estimado en el mundo.

Si en algo te he servido, pídote que no te entrometas á saber de mí más de lo que quiero decirte. Yo te inculco mi juicio, como le he recibido en suerte : no te ofrezco mi persona, que nos es del caso para que perdones ó condenes mis escritos. Si no te agrado, no vuelvas á leerme; y si te obligo, perdónote el agradecimiento : no es temor, como no es vanidad. Largo es el teatro, dilatada la tragedia, otra vez nos toparemos, ya me conocerás por la voz, yo á tí por la censura.

NOTES. — 1. Ce pronom *las* doit se rapporter à *sentencias* exprimé plus haut. — 2. *corriere tras...*, court après, cherche à acquérir. — 3. *lo que está entre pocos*, ce qui est connu de quelques-uns.

EXTRAIT DE SOLIS

Pensamientos.

Sacados de la historia de la conquista de Méjico.

¡ Cuán poco tienen que andar á veces las prosperidades en nuestra aprensión, para pasar de imaginadas á creidas !

En la guerra, pelea más el entendimiento que las manos.

En toda empresa importa siempre mucho el empezar bien, y particularmente en la guerra, donde los buenos principios sirven al crédito de las armas, y al mismo valor de los soldados; siendo como propiedad de la primera el influir en las que vienen despues ó el tener no sé qué fuerza oculta sobre los demás sucesos. No sobresale tanto el entendimiento en la razón que forma, como en la que reconoce.

El temor suele hacer liberales á los que no se atreven á ser enemigos.

Las más veces son diligencias del temor las amenazas.

Así equivoca la imaginación de los hombres la esencia y color de las cosas, que ordinariamente se estiman como se aprenden, y se aprenden como se desean.

Siempre que no se puede lo mejor, es prudencia dividir la dificultad para vencer uno á uno los inconvenientes.

CHAPITRE XX

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE. ANTONIO PÉREZ. — P. DE NIEREMBERG. — P. DE GRENADE.

« En matière d'éloquence politique, dit M. Baret [1], le premier rang appartiendra toujours moins à des écrivains purement spéculatifs, qu'aux hommes dont le talent formé dans les conseils, nourri dans la pratique des grandes affaires, trouve dans les événements auxquels ils ont pris part, un sujet naturel d'éloquence. »

Antonio Pérez (1539-1611), né à Madrid, étudia à Alcala, à Padoue et à Salamanque, et succéda à son père en qualité de secrétaire du Conseil d'Etat.

D'une intelligence vive, d'un caractère insinuant, d'un dévouement qui ne connaissait ni bornes ni scrupules, plein d'expédients, écrivant avec nerf et élégance, d'un travail prompt, il avait singulièrement plu à Philippe II, qui lui avait donné toute sa confiance. Des disgrâces fâcheuses furent pour A. Pérez l'occasion de souffrances et de persécutions qui durèrent jusqu'à la fin de sa vie et qui l'obligèrent à s'exiler en France, où il mourut dans un état voisin de la misère. Il fut enterré à Paris, dans l'église des Célestins, où l'on pouvait voir encore, au XVIIIe siècle, une épitaphe qui rappelait les principales circonstances de sa vie.

Nous avons de Pérez des *Mémoires* (*Relaciones*), dans lesquels l'auteur se cache sous le pseudonyme de **Rafael Peregrino**; des *Commentaires* sur ces mémoires et des *Lettres*, considérées, non sans raison, comme le modèle du genre épistolaire.

1. Baret, *Histoire de la littérature espagnole*, p. 385. (Cf. Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*.)

« Grave, légère ou galante, dit M. de Puibusque [1], toute la correspondance de Pérez porte l'empreinte de ses habitudes. L'homme d'Etat s'est effacé devant l'homme du monde, mais l'homme du monde, c'est encore le courtisan, c'est le courtisan qui a cent maîtres à frapper au lieu d'un, et qui se multiplie pour les contenter tous... Il cajole, il adule, il encense, avec une emphase effrontée.

« Avant lui qui se serait avisé de traduire en hyperboles mystiques le formulaire de la civilité? Qui aurait songé à se dire *le très humble serviteur d'une divinité*, ou à *saluer un ange avec passion*? Pompe orientale, gravité castillane, afféterie italienne, rien ne cache cette nature ce favori, toujours réfléchie dans son abandon, insinuante dans son étourderie, obséquieuse dans sa familiarité. »

*
* *

Le P. **Jean-Eusèbe de Nieremberg** (1595-1658), de la Compagnie de Jésus, naquit à Madrid, de parents allemands, et fit ses études à Alcala et à Salamanque. Il publia en Espagnol les *Œuvres et les jours*, le *Manuel des Seigneurs et des Princes*, la *Différence entre le temporel et l'éternel*, des *Pensées et maximes*, etc.

Le P. de Nieremberg a été jugé par Capmany [2], qui apprécie et loue sa phrase concise, ses beaux coups de pinceau, ses images vives et ses métaphores énergiques. Nous donnons ci-après un fragment de l'un de ses principaux écrits.

EXTRAIT DU P. J.-E. DE NIEREMBERG

La fin du monde.

Veamos pues el modo tan extraño del fin del universo, que por ser tan terrible, se podrá echar de ver [1] el abuso que tienen de sus cosas los hombres, y la vanidad y engaño de ellas, porque sin duda no tuviera fin

1. A. de Puibusque, *Hist. comparée des litt.*, t. II, p. 21.

2. Capmany, *Teatro crítico de la elocuencia española*, t. V, p. 309.

tan desastrado el mundo, si no fuera por la mucha malicia que en él hay.

Escribió san Clemente Romano que aprendió de san Pedro Apóstol como tiene Dios determinado un día desde su eternidad, en el cual combatan con todas sus fuerzas, y, para decirlo asi, de poder á poder, el ejército de todas las penas con el ejército de todas las culpas. Este día se suele llamar en la Escritura día del Señor, en que el ejército de las penas ha de dar batalla campal á las culpas, y acabar de una vez con ellas[2] y con el mundo donde han reinado. y si la terribilidad de este día ha de ser al paso de la multitud[3] y gravedad de los pecados, no me espanto de cuanta terribilidad dicen de él las sagradas Letras y los santos Padres. Pero como en las guerras suele acontecer que antes de darse la última batalla se hacen primero varias correrías y escaramuzas, así también antes de aquel formidable día en que se encuentren todas las penas con todas las culpas, enviará Dios por partes varias calamidades, que como caballos ligeros[4] corran primero el campo, como se significó á san Juan en el Apocalipsi en aquellos soldados que vió salir en varios caballos, uno rojo, otro negro, y otro pálido.

Ya enviará hambre, ya peste, ya guerra, ya terremotos, ya inundaciones y diluvios, ya sequedades de tierra. Si estas cosas afligen ahora tanto, ¿ qué será cuando haga la justicia divina el último esfuerzo, y toda criatura se arme contra los pecadores, siendo capitán general el zelo de la justicia divina, como lo declara el Sabio[5] por estas palabras : « *Tomará armas su zelo, y armará á las criaturas para vengarse de sus enemigos...* ? »

Pero no solamente el fuego, el aire, el agua los han de aterrar, sino tambien la tierra y el cielo, como dicen otros lugares de la Escritura ; porque todas las criaturas mostrarán el furor de aquel día, enfureciéndose contra los hombres. Y si las nubes tirarán rayos y piedras á los pecadores, el cielo les tirará no menos

balas que sus estrellas, que, como dijo Cristo, caerán de allá : y si el granizo tan pequeño como una china [6], por caer de las nubes suele destruir los campos y matar los animales, cuando caigan á pedazos las estrellas desde el firmamento á otra region sublime, ¿ qué estrago harán, y qué pasmo causarán en las gentes ?

No es encarecimiento lo que dice el Evangelio que se secarán los hombres de temor de lo que sobrevendrá sobre el universo, porque así como en un hombre particular, que se dice mundo pequeño, cuando se ha de morir se turban dentro de él los humores, que son sus elementos, y los ojos, que son como el sol y la luna, se escurecen, y los demás sentidos como astros menores se descaecen, y la razón, que es como una virtud del cielo, se desquiciará de su lugar ; de la misma manera en la muerte del mundo mayor, que es el universo, el sol se convertirá en tinieblas, y la luna en sangre, las estrellas se caerán, y sintiendo todo el mundo su muerte cercana, se estremecerá con horrendo sonido y estruendo, antes que se disuelva y espire. Si el sol, la luna y otros cuerpos celestes, que se tienen por incorruptibles, se han de alterar y escurecer tanto, ¿ qué se hará en los elementos deleznables y tan corruptibles como el aire, agua y tierra ? Si este mundo inferior depende de los cielos, como dijeron los filósofos, alterados y despedazados los cuerpos celestes, ¿ en qué estado pueden quedar los elementos cuando las virtudes de los cielos titubearán, y descaminadas las estrellas no acertarán á ponerse en su órden ? ¿ Cómo estará entonces el aires, sino turbado con arrebatados remolinos, lóbregas tempestades, horrendos truenos, y furiosos rayos ? ¿ Cómo estará la tierra, sino estremeciéndose con espantosos terremotos, abriéndose en mil bocas, y escupiendo volcanes de fuego ? Serán tan espantosos los temblores de la tierra que no solo arrojará en el suelo las más altas torres, sino que sepultará en susentrañas las ciudades

enteras, y se sorberá montes muy altos. ¿ Pues la mar cómo se enfurecerá ? Pondránse sus olas tan hinchadas y sublimes que parecerá han de anegar la tierra, y partes de ella inundarán. Dará tales bramidos el océano que alterará á los que están muy apartados y metidos en el corazón de la tierra firme : por lo cual dijo Cristo « que habrá en las tierras aflicciones de las gentes, por la confusión del sonido del mar. »

¿ Qué harán en esta turbación los hombres ? Quedarán todos atónitos y pálidos como la muerte. ¿ Qué consuelo tendrán ? Estaránse mirando unos á otros ; cada uno en su vecino se espantará de nuevo, viendo en él una imágen de la muerte. ¿ Qué pavor y miedo concebirán con esto, temiendo el espantoso fin y suceso que tan horrendos prodigios y monstruosidades naturales significan ? Cesarán entonces los comercios, estarán las plazas despobladas, los tribunales solos, ninguno habrá entonces ambicioso, no buscará nadie pasatiempo, ningun codicioso cuidará de sus tesoros, no habrá quien pare en los palacios de los reyes, aun de comer y beber no se acordarán, sino cada uno procurará escaparse de los diluvios, terremotos y rayos, buscando lugar seguro, aunque no lo hallará. ¿ Quién hará alli caso de su linaje, quién de la nobleza de sus armas, y de su sabiduria y talento ? ¿ Quién se acordará alli de la hermosura que vió, del edificio que admiró, de lo agudo que leyó, de lo discreto que habló ?

NOTES. — 1. *echar de ver*, voir, considérer, connaître. Le verbe *echar* donne lieu à une foule d'idiotismes espagnols. — 2. *acabar con...*, en finir avec... — 3. *al paso de la multitud...*, à la mesure, en proportion de la multitude... — 4. *caballos ligeros*, chevau-légers. — 5. Salomon. — 6. *china*, petit caillou.

* * *

Parmi les orateurs sacrés de l'Espagne, nous nous contenterons de citer **Louis de Grenade** (1505-1588), religieux de l'ordre de saint Dominique, qui composa dans un style

savant et onctueux, le célèbre ouvrage intitulé *Guide des pécheurs*[1], le *Livre de l'oraison et de la méditation*, le *Mémorial de la vie chrétienne*, le *Catéchisme* ou *Introduction au Symbole de la foi*, ainsi que des *sermons* aussi éloquents que pathétiques.

EXTRAIT DU P. DE GRENADE

Fragmento.

De una meditación sobre la Pasion del Salvador.

Cuando la Virgen lo tuvo en sus brazos¿ qué lengua podrá explicar lo que sintió? O ángeles de la paz, llorad con esta sagrada Virgen. Llorad, cielos, y llorad, estrellas del cielo, y todas las criaturas del mundo; acompañad el llanto de María. Abrázase la Madre con el cuerpo despedazado, apriétalo fuertemente en sus pechos[1], para esto solo le quedaban fuerzas: mete su cara entre las espinas de la sagrada cabeza, júntase rostro con rostro, tíñese la cara de la sacratísima Madre con la sangre del Hijo, y riégase la del Hijo con las lágrimas de la Madre. ¡O dulce Madre! ¿es este por ventura[2] vuestro dulcísimo Hijo? ¿es ese el que concebísteis con tanta gloria, y parísteis con tanta alegria? Pues ¿qué se hicieron[3] vuestros gozos pasados? ¿dónde se fueron vuestras alegrías antiguas? ¿dónde está aquel espejo de hermosura en que os mirábades[4]?

Lloraban todos los què presentes estaban; lloraban aquellas santas mujeres; lloraban aquellos nobles varones; lloraba el cielo y la tierra; y todas las criaturas acompañaban las lágrimas de la Virgen. Lloraba otrosí[5] el santo Evangelista, y, abrazado con el cuerpo de su Maestro, decía: « ¡O buen Maestro y Señor mío! ¿quién me enseñará ya de aquí adelante? ¿á quién iré con mis dudas? ¿en cuyos pechos descansaré?

1. La *Guide des pécheurs* a été traduite même en persan.

¿ quién me dará parte de los secretos del cielo ? ¿ Qué mudanza ha sido esta tan extraña? Antenoche[6] me tuviste en tus sagrados pechos dándome alegria de vida ; y ¡ ahora te pago aquel tan grande beneficio teniéndote en los míos muerto ! ¿ Este es el rostro que yo ví trasfigurado en el monte Tabor ? ¿ esta aquella figura más clara que el sol de medio día ? » Lloraba tambien aquella santa pecadora ; y abrazada con los piés del Salvador, decía : « ¡ O lumbre de mis ojos, y remedio de mi ánima[7] ! si me viere fatigada ¿ quién me recebirá[8] ? ¿ quién curará mis llagas ? ¿ quién responderá por mi? ¿ quién me defenderá de los Fariseos? ¡ O cuán de otra manera tuve yo estos piés y los lavé cuando en ellos me recebiste ! ¡ O amado de mis entrañas, quién me diese ahora que yo muriese contigo ! ¡ O vida de mi ánima ! ¿ cómo puedo decir que te amo, pues estoy viva, teniéndote delante de mis ojos muerto? » De esta manera lloraba y lamentaba toda aquella santa compañia, regando y lavando con lágrimas el cuerpo sagrado.

Notes. — 1. *pecho* au singulier = poitrine; au pluriel *pechos* = seins. — 2. *por ventura*, par hasard. — 3. *qué se hicieron*...., que sont devenus? — 4. forme archaïque de *mirabais*. — 5. *otrosí*, adverbe peu usité aujourd'hui = *también*. — 6. *antenoche* (*ante-anoche*), avant-hier soir. — 7. ancienne forme de *alma*. — 8. *recibirá*.

CHAPITRE XXI

ORIGINES DU THÉATRE ESPAGNOL. — LES MYSTÈRES. — LES PREMIÈRES PIÈCES PROFANES. — LOPE DE RUEDA.

Tout le monde sait aujourd'hui ce qu'étaient les *Mystères* du moyen âge. L'Eglise catholique avait merveilleusement compris que le peuple aime à s'instruire par les yeux et à se récréer par le spectacle vivant des représentations scéniques. Aussi trouvons-nous établie partout, mais tout particulièrement en Espagne, la coutumes des drames sacrés qui se jouaient alors dans les cathédrales et collégiales, à l'occasion des principales fêtes de l'année. Un manuscrit de l'église de Gerona[1] qualifie cet usage pieux de « très ancien — *costumbre muy antigua* », et les *Partidas* du roi Alphonse X mentionnent, comme chose courante, les mystères de Noël, de l'Epiphanie et de Pâques.

Les historiens citent le *Misterio de los Reyes magos* et le *Misterio de Elche* comme étant les plus anciens documents de ce genre de poésie en Espagne[2].

Il est donc bien établi que l'origine du théâtre en Espagne, comme dans la plupart des nations, remonte au drame sacré ou liturgique. Il est à remarquer en outre que les mystères espagnols prirent un développement et

1. Ce manuscrit est du XIVe siècle. Je le trouve mentionné dans le *Discours* prononcé à Salamanque par Francisco Sanchez de Castro, à l'occasion du 2e centenaire de Calderon, en 1881.

2. Cf. Fitzmaurice-Kelly, *Histoire de la littérature espagnole* (édit. fr.), c. VI. — *Le Mystère des Rois Mages* est assez connu pour que nous ayons à en parler ici. Quant au *Misterio de Elche*, voir le chapitre très curieux que lui consacre T. Llorente, dans *España, Monumentos y Artes, Valencia*, t. II, p. 996-1009.

une importance que l'on ne constate pas ailleurs, puisqu'ils engendrèrent tout un système de compositions restées longtemps en honneur et cultivées par les meilleurs écrivains sous le titre de *autos sacramentales*.

Depuis deux siècles déjà, on représentait les mystères dans toute la Péninsule, quand, en 1263, le pape Urbain IV institua la fête du Très Saint Sacrement. « Que tous, prêtres et fidèles, avait dit ce pontife, chantent avec joie et bonheur des cantiques de louanges! Que tous offrent à Dieu les hymnes d'une sainte allégresse, avec leur cœur, leur volonté, leurs lèvres, leur langue! Que la foi chante, que l'espérance tressaille, que la charité s'épanouisse, que la dévotion exulte; que les chœurs jubilent! que tous à l'envi, pour fêter la grande solennité qui est instituée à partir de ce jour, s'exercent à louer le Seigneur! »

Il était naturel que l'Espagne établit, à cette occasion, des manifestations populaires, en transportant en plein air les drames sacrés, pour fêter le *Corpus Christi*. C'est ce qui eut lieu. Les poètes rivalisèrent, mettant leur talent et leur foi à contribution afin de rehausser l'éclat des processions du Saint Sacrement : les *autos* devinrent les *autos sacramentales*.

Ces représentations solennelles furent un des divertissements favoris de toutes les classes en Espagne. A Madrid, elles se faisaient aux frais de l'Etat devant les maisons des grands officiers : et, quoique le spectacle se donnât en plein jour, on allumait des torches. Le roi et sa famille étaient assis sous un dais, en face de la scène.

Le prologue (*loa*) de la première fête et *auto* de Lope de Vega, contient une description très vivante et très complète de la façon dont les pièces se représentaient de son temps. En voici l'analyse :

Toutes les fenêtres et tous les balcons se pavoisaient ; les rues s'emplissaient de monde. On voyait paraître d'abord un monstre marin, nommé *Tarasco*[1], surmonté

1. La *Tarasque*. comme on le voit, n'est pas particulière à Tarascon. On promenait ce mannequin — figure du démon — à toutes les processions de la Fête-Dieu en Espagne, comme on attelait les vaincus au char de triomphe des vainqueurs romains.

d'une autre figure représentant la femme de Babylone. Puis venait un groupe de jeunes enfants, couronnés de fleurs, chantant des hymnes et des litanies. Suivaient des hommes et des femmes, qui dansaient au son des castagnettes, devant deux nègres ou deux maures (*gigantones*) en carton ou en osier, qu'on balançait d'une façon grotesque. La musique religieuse, les fanfares et les trompettes précédaient le cortège des prêtres, qui escortaient le Saint Sacrement porté sur un char magnifique. La foule, le Roi et les Grands, en tête, marchaient à pied, un cierge à la main ; et le cortège était fermé par plusieurs voitures richement drapées, que remplissaient les acteurs de l'*auto*.

Quand les cérémonies religieuses étaient terminées, les acteurs montaient sur le théâtre préparé d'avance sur la place publique et la représentation commençait.

Dès que les principaux personnages avaient pris place, la *loa*, sorte de prologue d'ouverture, se débitait ou se chantait. Ensuite venait l'*entremés* comique, puis l'*auto* lui-même, dont le fond était emprunté à la Bible et à la théologie. On terminait la représentation par quelque air de musique ou quelque danse.

Ce fut l'apogée du théâtre chrétien. Les évêques et les conciles, unis à l'autorité civile, encouragèrent et réglèrent l'usage de ces jeux nationaux, les déclarant même « plus moraux que les sermons des prédicateurs », et ce n'est qu'en 1763, par suite d'abus qui étaient survenus que Charles III interdit les *autos sacramentales*.

Pendant ce temps naissait et se développait le théâtre profane. Sans nous arrêter à des pastorales ou à des satires dialoguées, dans lesquelles on a cru voir les premiers essais du drame moderne, nous ne remonterons pas plus haut qu'à **Juan de la Encina** (1469-1534), prêtre et poète, auteur d'*Eglogues*, de *Mystères* et de véritables *Comédies*, entre autres du fameux *Auto del Repelon*, qui met en scène les aventures de deux bergers à Salamanque, un jour de marché.

Après Juan de Encina, on cite, comme auteurs dramatiques, **Gil Vicente**, **Lucas Fernandez**, et une foule de petits poètes assez obscurs, jusqu'au moment où l'art scénique prend un développement décisif avec **Lope de Rueda**, qui « sortit l'art de la comédie de ses langes et le vêtit de ses

magnifiques habits », ainsi que le dit Cervantes, dans le prologue de ses propres comédies.

A l'époque où vivait ce célèbre écrivain, tout le matériel d'un directeur de spectacles se renfermait dans un sac et se réduisait à quatre jaquettes de peau blanche, garnies de cuir doré, quatre barbes, quatre perruques et quatre houlettes, un peu plus, un peu moins. Les pièces étaient des colloques entre deux ou trois bergers et quelques bergères. On les agrémentait de plusieurs intermèdes, où figuraient, tantôt une négresse, tantôt un ruffian, tantôt un niais ou un basque. Le théâtre était orné d'une vieille couverture tendue sur deux cordes, derrière laquelle se tenaient les musiciens, qui chantaient sans guitare quelque ancien romance.

Lope de Rueda, qui florissait en 1558, naquit à Séville et mourut à Cordoue. Il se révéla pour la première fois en 1554, comme auteur et directeur de théâtre, dans une de ces troupes ambulantes si bien décrites dans le *Don Quichotte*. Il passa sa vie dans les principales villes d'Espagne, fut applaudi à Madrid par Cervantes lui-même et créa un genre nouveau, le *paso*, petite comédie qui correspond assez bien à notre vaudeville.

Parmi ses compositions les plus remarquables, citons *Les Olives* (*las Aceitunas*), *Payer et ne pas payer*, *Cornu et content*, *Euphémie* et *Timbria*.

EXTRAITS DE LOPE DE RUEDA

I

Une commission mal faite.

(*Léno cherche à s'excuser d'avoir mangé un gâteau envoyé à son ami Troico par Timbria.*)

LENO. — ¡ Ah Troico! ¿ estás acá ?

TROICO. — Sí, hermano; ¿ tú no lo ves ?

L. — Más valiera que no.

T. — ¿ Por qué, Leno?

L. — Porque no supieras una desgracia que ha sucedido harto pocó ha.

T. — Y ¿ qué ha sido la desgracia ?

L. — ¿Qué día es hoy?

T. — Jueves.

L. — ¡Jueves! ¿Cuánto le falta por ser mártes?

T. — Antes le sobran dos días.

L. — Mucho es eso. Mas dime, ¿suele haber días aciagos así como los martes [1]?

T. — ¿Porqué lo dices?

L. — Pregunto, porque también habrá hojaldres desgraciadas, pues hay jueves desgraciados.

T. — Creo que sí.

L. — Y ven acá: si te la hubiesen comido á tí una en jueves, ¿en quién habría caido la desgracia, en la hojaldre ó en tí?

T. — No hay duda sino que en mí.

L. — Pues, hermano Troico, aconortáos y comenzad á sufrir y ser paciente; que por los hombres, como dicen, suelen venir las desgracias, y estas son cosas de Dios en fin, y también según orden de los días os podriades vos morir [2], y como dicen, ya sería recomplida [3] y allegada la hora postrimera, rescibildo [4] con paciencia, y acordáos que mañana somos, y hoy no [5].

T. — ¡Válame Dios, Leno! ¿Es muerto alguno en casa, ó cómo me consuelas así?

L. — ¡Ojalá, Troico!

T. — Pues, ¿qué fué? ¿No lo dirás sin tantos circunloquios? ¿Para qué es tanto preámbulo?

L. — Cuando mi madre murió, para decírmelo el que me llevó la nueva, me trajo más rodeos que tiene vueltas Pisuerga ó Zapardiel [6].

T. — Pues yo no tengo madre, ni la conoscí, ni te entiendo.

L. — Huele ese pañizuelo.

T. — Y bien, está olido.

L. — ¿A qué huele?

T. — A cosa de manteca.

L. — Pues bien, puedes decir: aquí fué Troya [7].

T. — ¿Cómo, Leno?

L. — Para tí me la habían dado ; para tí la enviaba revestida de piñones la señora Timbria; pero como yo soy, y lo sabe Dios y todo el mundo, allegado á lo bueno [8], en viéndola así, se me vinieron los ojos tras ella, como milano tras de pollera.

T. — ¿Tras quién, traidor? ¿ tras Timbria ?

L. — Que no. ¡ Válame Dios!, que empapada la enviaba de manteca y azucar.

T, — ¿ La qué ?

L. — La hojaldre : ¿ no lo entiendes ?

T. — ¿ Y quién me la enviaba ?

L. — La señora Timbria.

T. — Pues ¿ qué la hiciste ?

L. — Consumióse.

T. — ¿ De qué ?

L. — De ojo.

T. — ¿ Quién la ojeó ?

L. — Yo, mal punto.

T. — ¿ De qué manera ?

L. — Asentéme en el camino.

T — ¿ Y qué más ?

L. — Toméla en la mano.

T. — ¿ Y luego ?

L. -- Probé á qué sabía, y como por una banda y por otra estaba de dar y tomar [9], cuando por ella acordé, ya no había memoria.

T. — En fin, ¿ te la comiste ?

L. — Podría ser.

T. — Por cierto, que eres hombre de buen recado.

L. — A fé, ¿ qué te parezco ? de aquí adelante, si trujere dos, me las comeré juntas, para hacello mejor.

T. — Bueno va el negocio.

L. — Y bien regido y con poca costa, y a mi contento. Mas, ven acá, si quieres que riamos un rato con Timbria.

T. — ¿ De qué suerte ?

L. — Puedesle hacer encreyente [10] que la comiste tú, y como ella piense que es verdad, podremos des-

pues tú y yo reir acá de la burla, que reventarás riyendo [11]. ¿ Qué más quieres ?

T. — Bien me aconsejas.

L. — Agora bien. ¡ Dios bendiga los hombres acogidos á razón ! Pero dime, Troico, ¿ sabrás disimular con ella sin reirte ?

T. — Yo, ¿ de qué me había de reir ?

L. — ¿ No te parece que es manera de reir hacelle encreyente que tú te la comiste, habiéndosela comido tu amigo Lenó ?

T. — Dices sabiamente ; mas calla, véte en buen hora.

(*Timbria,* sc. III).

Notes. — 1. Le peuple croyait que le mardi était un jour néfaste. « Il est écrit que le mardi est un jour néfaste, » dit Lope de Véga (*El cuerdo en su casa*, 2e j.). — 2. *vos* est ici sujet de *podriades* (pour *podríais*) ; et *os* est complément de *morir*. — 3. *recomplida* ou *recumplida*, forme de superlatif populaire de *cumplida*. (V. notre *Grammaire historique*, p. 56, *Allegada* = *llegada*. — 4. Aujourd'hui : *recibidlo*. Cette métathèse était courante au XVIe siècle; on la retrouve encore de nos jours dans le langage populaire : *pedricar* pour *predicar*, etc. — 5. Plaisante inversion de Léno, qui a voulu dire : *hoy somos, y mañana no*. — 6. Deux rivières du nord de l'Espagne, souvent citées en littérature. — 7. *Aquí fué Troya*, proverbe tiré du latin pour signifier une grande catastrophe. — 8. Amateur de tout ce qui est bon. — 9. Comme il y avait à m'offrir et à prendre des deux côtés. — 10. On trouve souvent ce terme de *encreyente*, pour *creyente*, dans Lope de Rueda. — 11. Aujourd'hui *riendo*.

II

Une querelle de ménage.

(*Toribio rentre pour souper ; sa femme Agueda fait des projets d'avenir à propos d'oliviers que le bonhomme vient de planter ; il s'ensuit une querelle très curieuse.*)

Agueda. — Marido, ¿ no sabeis qué he pensado ? Que aquel renuevo [1] de aceitunas que plantasteis hoy, que de aquí á seis ó siete años llevará cuatro ó cinco fanegas [2] de aceitunas, y que poniendo plantas acá y plan-

tas acullá, de aquí á veinte y cinco ó treinta años terneis [3] un olivar hecho y drecho [4].

Torubio. — Eso es la verdad, muger, que no puede dejar de ser lindo.

Ag. — Mira, marido, ¿sabeis qué he pensado? Que yo cogeré el aceituna [5], y vos la acarreareis con el asnillo, y Mencigüela la venderá en la plaza : y mira, muchacha, que te mando que no las des menos el celemin [6] de á dos reales castellanos.

Tor. — ¿Cómo á dos reales castellanos? ¿No veis qu' es cargo de consciencia, y nos llevará el amotacen [7] cad' al dia la pena? que basta pedir á catorce ó quince dineros por celemin.

Ag. — Callad, marido, qu'es el veduño [8] de la casta de los de Córdoba.

Tor. — Pues, aunque sea de la casta de los de Córdoba, basta pedir lo que tengo dicho.

Ag. — Hora [9] no me quebreis la cabeza : mira, muchacha, que te mando que no las des menos el celemin de á dos reales castellanos.

Tor. — ¿Cómo á dos reales castellanos? Ven acá, mochacha : ¿á cómo has de pedir?

Menciguela. — A como quisiéredes, padre.

Tor. — A catorce ó quince dineros.

Mencig. — Así lo haré, padre.

Ag. — ¿Cómo, así lo haré, padre? Ven acá, mochacha : ¿á cómo has de pedir?

Mencig. — A como nandáredes, madre.

Ag. — A dos reales castellanos.

Tor. — ¿Cómo á dos reales castellanos? Y' os prometo que si no haceis lo que y' os mando, que os tengo de dar más de doscientos correonazos [10]. ¿A cómo has de pedir?

Mencig. — A como decis vos, padre.

Tor. — A catorce ó quince dineros.

Mencig. — Así lo haré, padre.

Ag. — ¿Cómo, así lo haré padre? Toma, toma, hace lo que y' os mando.

Tor. — Dejad la mochacha.

Mencig. — ¡ Ay, madre ! ¡ ay, padre ! que me mata.

(*Entre* Aloja, *un voisin.*)

Aloja. — ¿ Qu' es esto, vecinos ? ¿ Porqué maltrataís así la mochacha ?

Agueda. — ¡ Ay, señor ! este mal hombre que me quiere dar las cosas á menos precio, y quiere echar á perder mi casa : unas aceitunas que son como nueces.

Torubio. — Yo juro á los huesos de mi linaje, que no son ni aun como piñones.

Ag. — Sí son.

Tor. — No son.

Aloja. — Hora, señora vecina, hacéme tamaño placer que os entreis allá dentro, que yo lo averiguaré todo.

Agueda. — Averigüe, ó póngase todo del quebranto [11].

Aloja. — Señor vecino, ¿ qué son de las aceitunas? Sacaldas [12] acá fuera, que yo las compraré, aunque sean veinte fanegas.

Torubio. — Que no, señor; que no es desa manera que vuesa merced se piensa ; que no están las aceitunas aquí en casa, sino en la heredad [13].

Aloja. — Pues traeldas aquí, que y'os las compraré todas al precio que justo fuere.

Menciguela. — A dos reales quiere mi madre que se vendan el celemin.

Aloja. — Cara cosa es esa.

Torubio. — ¿ No le parece á vuesa merced ?

Menciguela. — Y mi padre á quince dineros.

Aloja. — Tenga yo una muestra dellas.

Torubio. — Válame Díos, señor, vuesa merced no me quiere entender. Hoy he plantado un renuevo de aceitunas. y mi muger dice que de aquí á seis ó siete años llevará cuatro ó cinco fanegas de aceituna, y qu' ella la cogería, y que yo la acarrease, y la mochacha la vendiese, y que á fuerza de drecho había de

pedir á dos reales por cada celemin ; yo que no, y ella que sí, y sobre esto ha sido la questión.

Aloja. — ¡ Oh qué graciosa questión ! Nunca tal se ha visto : las aceitunas no están plantadas, y ya las habemos visto reñidas [14].

(*Las aceitunas.*)

Notes. — 1. Des drageons d'olivier. — 2. La fanègue équivaut environ à un demi-hectolitre. — 3. *terneis* = *tendreís*. (Cf. *Grammaire historique*, p. 82 : *tenreis* avait donné par métathèse *terneis*. — 4. *drecho* = derecho. — 5. Cf. *Gramm. esp.*, cours sup., nº 13. — 6. Le *celemin* représente à peu près quatre litres et demi. — 7. *El amotacen*, l'inspecteur : ce titre a été emprunté aux Arabes. — 8. *veduño* se dit proprement de la qualité des raisins ou des vignes (*vides*). — 9. *ahora*. — 10. Coups de courroie. — 11. *póngase todo del quebranto :* que toute la querelle soit apaisée. — 12. *sacaldas* et, plus bas, *traeldas*. (Cf. note 4 du morceau précédent. — 13. La propriété, le patrimoine. — 14. *habemos* = *hemos; reñidas,* mises en contestation.

CHAPITRE XXII

LOPE DE VEGA CARPIO[1]

Si nous avions à faire l'historique complet de l'art dramatique en Espagne, il nous faudrait parler maintenant de beaucoup d'écrivains dont les noms, quoique éclipsés par ceux des grands poètes du XVI[e] siècle et des âges suivants, ne sont pas cependant sans quelque mérite au regard de la postérité. Mais nous ne pouvons que citer **Juan de Timoneda, Bartolome de Torres Naharro, Cristobal de Virues, Juan de la Cueva, Jeronimo Bermudez**, etc. etc.

Nous renvoyons le lecteur à la notice détaillée que Moratin a publié en tête du *Tesoro del Teatro español* (Baudry, 1838), à l'*Essai sur le théâtre espagnol*, de Viel-Castel (Charpentier, 1882), aux ouvrages de Fée et de Germond de Lavigne sur l'ancienne comédie de l'Espagne, et nous arrivons sans plus tarder aux compositeurs de génie qui personnifient le drame castillan. Tout au plus, avant d'aborder les noms immortels de **Lope de Vega** et de **Calderon**, ferons-nous une mention spéciale de **Guillen de Castro**, à cause de sa tragédie du Cid (*Las mocedades del Cid*) qu'a si supérieurement imitée Corneille, et de Cervantes, dont le *Don Quichotte* et les *Nouvelles exemplaires* ne doivent pas faire oublier l'eschylienne *Numancia* et les gracieux intermèdes tels que les *Deux bavards*.

Lope de Vega Carpio naquit à Madrid en 1562, d'une famille noble, mais pauvre. A l'âge de onze ans, il composait déjà des pièces dramatiques que ses camarades récitaient. Après diverses aventures, il embrassa l'état ecclésiastique, sans cesser de cultiver les Muses avec une fécondité vraiment extraordinaire. Il mourut en 1635, et fut pleuré de toute l'Espagne, qui l'avait surnommé son *phénix*, le *prodige de la nature* et le *prince de la comédie*.

Les œuvres principales de Lope de Vega comprennent :

1° des poèmes lyriques ou épiques, parmi lesquels le *Laurier d'Apollon*, la *Jérusalem conquise*, les *Pasteurs de Bethléem*, la *Gatomachie*, *Saint Isidore;* 2° des pièces dramatiques au nombre de plus de **2.000** [1], qu'on peut diviser en comédies profanes et en comédies sacrées, ce nom de *comédie* s'appliquant indistinctement en espagnol, à n'importe quel genre de composition dramatique.

« Aucun dramaturge n'a donné autant que Lope de preuves d'un tact plus infaillible, d'une confiance plus absolue en ses propres ressources. Il ne songe jamais à fatiguer son auditoire avec d'insipides acrostiches : si compliquée que soit la trame (et il aime à doubler l'intrigue lorsqu'il en a l'occasion), il sait la développer dès le début pour arriver à un dénouement naturel ; mais, sur vingt spectateurs, il n'y en aurait pas un qui réussirait à deviner exactement comment elle se terminera. Et, jusqu'au bout, sa verve, les traits de sa surprenante ironie, son imagination inventive contribuent à soutenir et à enflammer l'intérêt [2]. »

Ce n'est pas à dire que Lope soit parfait. Il a déclaré lui-même [3] que toutes ses comédies, à l'exception de six, pèchent gravement contre les règles classiques : il ne connaissait pas d'autre code que celui d'Aristote, mais il cherchait avant tout à plaire au public dont il suivait tous les caprices.

Dans le colossal répertoire qu'il nous a laissé, nous citerons le *Châtiment sans vengeance*, le *Meilleur alcade est le roi*, l'*Etoile de Séville*, l'*Argent fait la noblésse*, sans parler des drames sacrés et des *autos sacramentales*.

1. Une pièce de Lope a, en moyenne, 2.400 vers. On calcule que le poète a écrit plus de 21.000.000 de vers, soit environ 1.000 vers par jour.

2. Fitzmaurice-Kelly, *A History of spanish litterature*, ch. IX.

3. Dans son *Arte nuevo de hacer comedias* (*Nouvel art dramatique*).

EXTRAITS DE LOPE DE VEGA

I

La fausse prude et sa nièce.

Théodora, femme d'une pruderie exagérée, sort d'une église avec sa jeune nièce Bélisa, que suit son prétendu Lisardo.)

TEODORA. — Lleva cordura y modestia :
Cordura en andar de espacio [1]
Modestia en que sólo veas
La misma tierra que pisas.
BELISA. — Ya hago lo que me enseñas.
TEODORA. — ¿ Cómo miraste aquel hombre ?
BELISA. — ¿ No me dijiste que viera
Sólo la tierra ? pues dime :
Aquel hombre ¿ no es de tierra ?
TEODORA. — Yo la que pisas te digo [2].
BELISA. — La que piso va [3] cubierta
De la saya y de los chapines.
TEODORA. — ¡ Qué palabras de doncella !
Por el siglo de tu madre [4],
Que yo te quite esas tretas.
¿ Otra vez le miras ?
BELISA. — ¿ Yo
TEODORA. — ¿ Luego no le hiciste señas.
BELISA. — Fuí á caer [5], como me turbas
Con demandas y respuestas,
Y miré quien me tuviese [6].
RISELO [7]. — Cayó : llegad á tenerla.
LISARDO. — Perdone vuesa merced
El guante [8].
TEODORA. — ¿ Hay cosa como esta ?
BELISA. — Bésoos las manos, señor,
Que si no es por vos [9], cayera.
LISARDO. — Cayera un ángel, señora,
Y cayeran las estrellas
A quien da más lumbre el sol.

Teodora. — Y yo cayera en la cuenta[10];
Id, caballero, con Dios.
Lisardo. — El os guarde, (*Aparte :* y me defienda
De condición tan extraña).
Teodora. — Ya caiste[11]; irás contenta
De que te dieron la mano.
Belisa. — Y tú lo irás[12] de que tengas
Con que pudrirme[13] seis días.
Teodora. — ¿ A qué vuelves la cabeza ?
Belisa. — Pues ¿ no te parece que es
Advertencia muy discreta
Mirar adonde caí,
Para que otra vez no vuelva
A tropezar en lo mismo ?
Teodora. — ¡ Ay ! mala pascua te venga[14],
Y ¿ cómo entiendo tus mañas ?
¡ Otra vez ! ¿ Y dirás que esta
No miraste el mancebito ?
Belisa. — Es verdad.
Teodora. — ¡ Y lo confiesas !
Belisa. — Si me dió la mano allí,
¿ No quieres que lo agradezca ?
Teodora. — Anda, que entrarás en casa.
Belisa. — ¡ Oh lo que harás de quimeras !...

(*El Acero de Madrid,* act. I, sc. ii.)

Notes. — 1. Pour *despacio.* — 2. Je te parle de la terre que tu foules aux pieds. — 3. Voir notre *Grammaire,* cours supérieur, nº 99, note. — 4. *siglo* a ici le sens de *paradis.* — 5. *Fui á...,* j'ai été sur le point de..., j'ai failli. — 6. *tener* a ici le sens de « retenir, soutenir ». — 7. Riselo est le compagnon de Lisardo. — 8. L'étiquette voulait qu'en offrant la main à une dame, on ôtât son gant. — 9. Pour : *si no fuera por vos,* sans vous. — 10. Jeu de mots sur le verbe *caer :* ici « *caer en la cuenta* » a le sens de « revenir d'une erreur, mériter une leçon. » — 11. Autre jeu de mots : *caiste,* tu es tombée, tu as commis une faute. — 12. *lo irás,* c'est-à-dire c'est toi qui seras contente. — 13. *pudrirme,* m'accabler de reproches. — 14. Sorte d'imprécation qui équivaut à « que la peste t'étouffe ! »

II

Suite du sujet précédent.

(*Un faux médecin a ordonné à la prétendue malade, Bélise, des promenades matinales et de l'eau ferrugineuse. Nous retrouvons Théodora avec sa mère et une servante dans les allées du Prado, où sont déjà postés Lisardo et ses amis.*)

TEODORA. — Mientras más te voy diciendo
Que á los hombres no te allegues
Que mires y no te ciegues,
Más te acercas y te allegas,
Y si en allegarte das [1],
Mariposilla serás :
Quemaráste si te ciegas.
BELISA. — ¡ Válgame Dios, y qué estraña
Condícíon que [2] se te ha hecho !
No me ha de ser provecho,
Si tu rigor me acompaña,
Ni el acero ni el paseo.
Ves que el doctor me mandó
Que viese gente, y que yo
Cumpliese cualquier deseo [3];
Ves que á mi melancolía
Es aquesto conveniente :
Y apártasme de la gente.
TEODORA. — Luego ¿ dejaréte agora
Hablar con los hombres yo ?
BELISA. — Pues ¿ con quién tengo de hablar ?
¿ Con las bestias ? discreción [4].
TEODORA. — Para aquesta opilación.
Te mandó el doctor andar.
BELISA. — Y ver gente, y hablar gente, [5]
Y andar con gente mejor.
¿ No es esto verdad, Leonor ?
LEONOR. — Y como si es conveniente,
Y como si es de importancia
A tanta melancolía [6].
TEODORA. — ¡ Qué buen testigo esta fría

Fuente, cuya consonancia,
Basta para desechar
Del alma toda tristeza !
Mira con cuánta belleza
Sube hasta querer entrar
Por este verde aposento
Del jardín del duque, [7] y mira
Las blancas perlas que tira
Rota en pedazos, al viento ;
Mira estos árboles verdes
Que le hacen toldo y dosel ;
Para que debajo dél
De ningún dolor te acuerdes,
Habla con ellos, que así
La soledad perderás.

BELISA. — Lindos consejos me das :
¿ Y responderánme ?

TEODORA. — Sí.

BELISA. — Señores árboles, yo
Muy buena intención traía
De decir la pena mía
A quien causa le dió.
Para aqueste desafío
Del campo, donde ya espero,
El pecho armé con acero [8]
Para dar un filo al mío.
Mas para impertinencia
De quien me deja hablar,
Desde hoy más le tengo armar
Desta forzosa paciencia.
Toda la noche pasé
Esperando la mañana ;
Pero fué esperanza vana,
Pues sin hablar me quedé.
Suplícoos, árboles verdes,
Que me tengáis por fiel,
Y á tí, mi verde laurel,
Que de mis males te acuerdes.

LISARDO. — (Caché derrière l'arbre) Harélo sin duda ansi;
Lo mismo te pido yo.
TEODORA. — ¿Qué es eso?
BELISA. — El árbol habló.
TEODORA. — ¡El árbol!
BELISA. — Señora, sí.
TEODORA. — ¿Hay tan notable insolencia?
BELISA. — Esto te enfada también.
TEODORA. — ¿Pues piensas que no entendí
Con los arboles que hablaste [9]?
BELISA. — ¿Pues malicia sospechaste?
TEODORA. — ¿Y dónde hay laurel aquí?
BELISA. — En San Jerónimo hay tantos
Que puedo hablarlos ansí.
TEODORA. — ¿Y veslos tú desde aquí?
Cubríos luego los mantos
Y demos la vuelta á casa;
Que ya entiendo tus maldades,
Ya sé tus enfermedades,
Ya sé todo lo que pasa,
Ya sé tus opilaciones,
Ya sé el agua de tu acero.
Decirlo á tu padre quiero:
Todas fueron invenciones,
Cúbrete presto.
BELISA. — Eso sí,
Riñe, riñe, no repares,
En que me das mil pesares.
Yo me moriré por tí [10],
Enciérrame con mi mal;
Máteme melancolía;
Para mí no salga el día,
Sea todo el tiempo igual.
Plega á Dios que antes de un mes
En otro hábito me vea
Llevar donde me desea
Tu rigor, para que estés

Contenta de ver mi vida
Donde á Dios pidiendo estás :
Que enterrada, aún no dirás
Que estaré bien recogida.

(Id., act. I. sc. 10.)

NOTES. — 1. *dar en*, se mettre à... — 2. Le second *que* est un idiotisme : quel étrange caractère tu as! — 3. C'est-à-dire *que j'agisse à ma guise.* — 4. *discreción :* la belle finesse! — 5. *hablar* avec un complément direct est un idiotisme fréquent. — 6. *Como* a ici le sens de « puisque ». — 7. Les jardins du comte-duc étaient attenants au couvent de San Geronimo. — 8. Bélise joue sur le mot *acero*. — 9. C'est-à-dire « à quels arbres tu parlais ». — 10. *por tí,* à cause de toi.

III

Nous donnons, pour terminer, une très belle ode de Lope de Vega *sur la liberté*, qui achèvera de montrer jusqu'où s'élevait le talent poétique du célèbre dramaturge.

A la Libertad.

Cancion.

¡ O libertad preciosa,
No comparada al oro,
Ni al bien mayor de la espaciosa tierra ;
Más rica y más gozosa
Que el precioso tesoro
Que el mar del Sud entre su nácar cierra,
Con armas, sangre y guerra,
Con las vidas y famas,
Conquistado en el mundo :
Paz dulce, amor profundo,
Que el mal apartas y á tu bien nos llamas !
En tí solo se anida
Oro, tesoro, paz, bien, gloria y vida.

Cuando de las humanas
Tinieblas vi del cielo

La luz, principio de mis dulces días,
Aquellas tres hermanas,
Que nuestro humano velo
Tejiendo llevan por inciertas vías,
Las duras penas mías
Trocaron en la gloria,
Que en libertad poseo
Con siempre igual deseo;
Donde verá por mi dichosa historia
Quien mas leyere en ella,
Que es dulce libertad lo menos della.

Yo pues, señor exento
De esta montaña y prado,
Gozo la gloria y libertad que tengo;
Soberbio pensamiento
Jamás ha derribado
La vida humilde y pobre que entretengo:
Cuando á las manos vengo
Con el muchacho ciego,
Haciendo rostro embisto,
Venzo, triunfo y resisto
La flecha, el arco, la ponzoña, el fuego,
Y con libre albedrío
Lloro el ajeno mal, y canto el mío.

Cuando la aurora baña
Con helado rocío
De aljófar celestial el monte y prado,
Salgo de mi cabaña
Riberas deste río
A dar el nuevo pasto á mi ganado:
Y cuando el sol dorado
Muestra sus fuerzas graves,
Al sueño el pecho inclino
Debajo un sauce ó pino,
Oyendo el son de las parleras aves,
O ya gozando el aura
Donde el perdido aliento se restaura.

Cuando la noche escura
Con su estrellado manto
El claro día en su tiniebla encierra,
Y sueña en la espesura
El tenebroso canto
De los nocturnos hijos de la tierra,
Al pié de aquesta sierra
Con rústicas palabras
Mi ganadillo cuento ;
Y el corazón contento
Del gobierno de ovejas y de cabras,
La temerosa cuenta
Del cuidadoso rey me representa.

Aquí la verde pera
Con la manzana hermosa
De gualda y roja sangre matizada,
Y de color de cera
La cermeña olorosa
Tengo, y la endrina de color morada :
Aquí de la enramada
Para que el olmo enlaza
Melosas uvas cojo,
Y en cantidad recojo,
Al tiempo que las ramas desenlaza
El caluroso estío,
Membrillos que coronan este río.

No me da descontento
El hábito costoso
Que de lascivo el pecho noble infama :
Es mi dulce sustento
Del campo generoso
Estas silvestres frutas que derrama :
Mi regalada cama
De blandas pieles y hojas,
Que algun rey la envidiara,
Y de tí, fuente clara,

Que bullendo el arena y agua arrojas,
Estos cristales puros ;
¡ Sustentos pobres, pero bien seguros !

Estése el cortesano
Procurando á su gusto
La blanda cama y el mejor sustento ;
Bese la ingrata mano
Del poderoso injusto,
Formando torres de esperanza al viento :
Viva y muera sediento
Por el honroso oficio,
Y goce yo del suelo
Al aire, al sol, al hielo,
Ocupado en mi rústico ejercicio,
Que más vale pobreza
En paz, que en guerra mísera riqueza.

Ni temo al poderoso,
Ni al rico lisonjeo,
Ni soy camaleón del que gobierna :
Ni me tiene envidioso
La ambición y deseo
De ajena gloria, ni de fama eterna :
Carne sabrosa y tierna,
Vino aromatizado,
Pan blanco de aquel día,
En prado, en fuente fría,
Halla un pastor con hambre fatigado :
Que el grande y el pequeño
Somos iguales lo que dura el sueño.

CHAPITRE XXIII

CALDERON DE LA BARCA

Au moment où s'éteignait Lope de Vega, un autre poète dramatique, plus grand que son devancier entrait en plein dans sa gloire : c'était **Don Pedro Calderón de la Barca** (1600-1681), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques et chanoine de l'Eglise de Tolède.

Né à Madrid, le 17 janvier 1600, Calderón descendait d'une famille noble[1], que quelques biographes font remonter jusqu'à Ramiro, roi d'Aragon. Le nom de *Calderón* a une origine singulière : un des ancêtres de notre poète étant né avant terme, on le crut mort; pour s'assurer s'il vivait, on le plongea dans une marmite (*calderón*) d'eau chaude qui se trouvait là; l'enfant cria, et devint un illustre guerrier. Le surnom de « *calderón* » devint avec le temps le nom de la famille, qui prit pour blason cinq *calderones* et plus tard y ajouta un castillo et un gantelet, avec la devise : « *je mourrai pour la foi* ».

Pedro Calderón montra des signes précoces de son génie. Il fit des études aussi brillantes que complètes. Lope de Vega eut l'occasion de le louer à propos d'un concours poétique où notre poète avait remporté les premiers prix, ainsi que dans un passage de son *Laurier d'Apollon*.

Après s'être distingué comme guerrier et avoir conquis le titre de *chevalier de Saint-Jacques* dans la guerre des Flandres, il s'adonna au théâtre, dont il s'attacha à faire une école morale et une chaire d'enseignement pour la diffusion des idées nobles, généreuses et chrétiennes. Il embrassa l'état ecclésiastique en 1651; il fut successivement chanoine de Tolède et chapelain de Sa Majesté.

1. Calderón avait du sang flamand du côté de sa mère, qui descendait de la famille des De Mons du Hainaut.

Calderón finit comme le cygne, dit l'historien Solis, « en chantant ». Car, étant dans le danger même de la maladie, il fit tout ce qu'il put pour terminer le second *auto* du jour du *Corpus*, qu'acheva avec lui Melchior de Léon. Il mourut le jour de la Pentecôte, le 25 mai 1681.

Le théâtre de Calderón est un monde. Il a écrit 127 comédies ou drames, plus de 100 *autos sacramentales*, 200 prologues et une centaine d'intermèdes. C'est le poète des passions violentes, des grands coups d'épée et des grands sentiments. Il a des traits de ressemblance avec Shakespeare et avec Schiller ; ses conceptions sont hardies, ses pensées sont nobles et fortes, et son style imagé correct, facile, a des attraits invincibles pour le lecteur comme pour l'auditeur.

Il n'est guère plus facile de faire un choix parmi les compositions dramatiques de Calderón, que parmi celles de Lope de Vega. Toutefois nous signalerons particulièrement celles qui ont pour titres : *La vida es sueño, El Alcalde de Zalamea, El magico prodigioso, La devoción de la Cruz, El Principe constante*[1].

EXTRAIT DU DRAME DE CALDERON

« La Vie est un songe. »

(*Sigismond, fils de Basile, roi de Pologne, a été enfermé dès son enfance dans un château inaccessible, pour faire mentir l'oracle annonçant qu'il serait, à cause de son naturel violent et cruel, le fléau du royaume et de son père même. Voici les plaintes qu'il exhale du fond de son cachot.*)

¡ Ay misero de mí ! ¡ Ay infelice !
Apurar[1], cielos, pretendo,
Ya que me tratáis asi,
¿ Qué delito cometí
Contra vosotros naciendo ?
Aunque, si nací, ya entiendo

1. Leo Rouanet a publié, sous le titre de *Drames religieux de Calderon*, une étude remarquable et une traduction de quelques compositions où notre poète a traité des sujets liturgiques ou bibliques.

Qué delito he cometido :
Bastante causa ha tenido
Vuestra justicia y rigor,
Pues el delito mayor
Del hombre es haber nacido.

Sólo quisiera saber
Para apurar mis desvelos
(Dejando á una parte ¡ cielos !
El delito del nacer),
¿ Qué más [2] os pude ofender
Para castigarme más ?
¿ No nacieron los demás ?
Pues, si los demás nacieron,
¿ Qué privilegios tuvieron,
Que yo no gocé jamás ?

Nace el ave, y con las galas
Que la [3] dan belleza suma,
Apenas es flor de pluma
O ramillete con alas,
Cuando las etéreas salas [4]
Corta con velócidad,
Negándose á la piedad
Del nido que deja en calma ;
¿ Y teniendo yo más alma
Tengo menos libertad ?

Nace el bruto, y con la piel
Que dibujan manchas bellas,
Apenas signo es de estrellas [5]
(Gracias al docto pincel),
Cuando, atrevido y cruel,
La humana necesidad
Le enseña á tener crueldad,
Monstruo de su laberinto [6]
¿ Y yo con mejor instinto
Tengo menos libertad ?

Nace el pez, que no respira [7],
Aborto de ovas y lamas,
Y apenas, bajel de escamas,
Sobre las ondas se mira,
Cuando á todas partes gira,
Midiendo la inmensidad
De tanta capacidad
Como le da el centro frío [8].
¿ Y yo con más albedrío,
Tengo menos libertad ?

Nace el arroyo, culebra
Que entre flores se desata,
Y apenas, sierpe de plata,
Entre las flores se quiebra
Cuando músico celebra
De las flores la piedad,
Que le da la majestad
En campo abierto á su huida :
¿ Y teniendo yo más vida
Tengo menos libertad ?

En llegando á esta pasión,
Un volcán, un Etna hecho,
Quisiera arrancar del pecho
Pedazos del corazón.
¿ Qué ley, justicia ó razón
Negar á los hombres sabe
Privilegio tan süave [9],
Excepción tan principal,
Qué Díos le ha dado á un cristal
A un pez, á un bruto ó á un ave ?

ROSAURA (qui a entendu ces plaintes) :
Temor y piedad en mí
Sus razones han causado.
SEGISMUNDO. — ¿ Quién mis voces ha escuchado ?
¿ Es Clotaldo ?
CLARÍN, (le bouffon, qui accompagne Rosaura) : Dí que sí.

ROSAURA. — No es sino un triste[10] (¡ ay de mí !)
Que en estas bóvedas frías
Oyó tus melancolías.
SEGISMUNDO. — Pues muerte aquí te daré
Porque no sepas que sé
Que sabes flaquezas mías.
Sólo porque me has oido,
Entre mis membrudos brazos
Te tengo de hacer pedazos.
CLARÍN. — Yo soy sordo, y no he podido
Escucharte.
ROSAURA. — Si has nacido
Humano, baste el postrarme
A tus pies para librarme.
SEGISMUNDO. — Tu voz pudo enternecerme,
Tu presencia suspenderme,
Y tu respeto turbarme.
¿ Quién eres ? Que aunque yo aquí
Tan poco del mundo sé,
Que cuna y sepulcro fué
Esta torre para mí ;
Y aunque desde que nací
(Si esto es nacer) sólo advierto
Este rústico desierto
Donde miserable vivo,
Siendo un esqueleto vivo,
Siendo un animado muerto.

Y aunque nunca ví ni hablé
Sino á un hombre solamente,
Que aquí mis desdichas siente,
Por quien las noticias sé
De cielo y tierra, y aunque
Aquí, porque más te asombres,
Y monstruo humano me nombres,
Entre asombros y quimeras,
Soy un hombre de las fieras,
Y una fiera de los hombres.

Y aunque en desdichas tan graves
La política he estudiado,
De los brutos enseñado,
Advertido de las aves,
Y de los astros süaves
Los círculos he medido;
Tú sola, tú has suspendido
La pasión á mis enojos,
La suspensión á mis ojos,
La admiración á mi oido.

Con cada vez que te veo [11],
Nueva admiración me das;
Y cuando te miro más,
Aun mirarte más deseo.
Ojos hidrópicos creo
Que mis ojos deben ser,
Pues cuando es muerte el beber,
Beben más, y de esta suerte,
Viendo que el ver me da muerte,
Estoy muriendo por ver [12].

Pero véate yo, y muera,
Que no sé, rendido ya,
Si el verte muerte me da,
El no verte qué me diera [13]:
Fuera más que muerte fiera,
Ira, rabia y dolor fuerte;
Fuera muerte; de esta suerte
Su rigor he ponderado,
Pues dar vida á un desdichado
Es dar á un dichoso muerte.

ROSAURA. — Con asombroso de mirarte
Con admiración de oirte,
Ni sé qué pueda [14] decirte,
Ni qué pueda preguntarte;
Sólo diré que á esta parte
Hoy el cielo me ha guiado

Para haberme consolado,
Si consuelo puede ser
Del que es desdichado, ver
Otro que es más desdíchado.

Cuentan de un sabio que un día
Tan pobre y mísero estaba,
Que sólo se sustentaba
De unas hierbas que cogía,
¿ Habrá otro (entre si decía)
Más pobre y triste que yo ?
Y cuando el rostro volvió,
Halló la respuesta, viendo
Que iba otro sabio cogiendo
Las hojas que él arrojó.

Quejoso de la fortuna
Yo en este mundo vivía,
Y cuando entre mí decía :
¿ Habrá otra persona alguna
De suerte más importuna [15] ?
Piadoso me has respondido.
Pues, volviendo en mi sentido,
Hallo que las penas mías
Para hacerlas tú alegrías
Las hubieras recogido.....

(Acte I, scène II).

(*Basilio, voulant s'assurer par une preuve décisive que son fils a modifié son caractère, le fait transporter endormi de son cachot au palais. A son réveil. Sigismond se voit entouré de serviteurs empressés, de gardes, de tout l'éclat de la royauté.*)

SEGISMUNDO. — ¡ Válgame el cielo ! ¿ qué veo ?
¡ Válgame el cielo ! ¿ qué miro ?
Con poco espanto lo admiro,
Con mucha duda lo creo.
¿ Yo en palacios suntuosos ?
¿ Yo entre telas y brocados ?

¿ Yo cercado de criados
Tan lucidos y briosos ?
¿ Yo despertar de dormir
En lecho tan excelente ?
¿ Yo en medio de tanta gente
Que me sirva de vestir ?
Decir que sueño es engaño :
Bien sé que despierto estoy.
¿ Yo Segismundo no soy ?
Dadme, cielo, desengaño ;
Decidme ¿ qué pudo ser
Esto que á mi fantasia
Sucedió mientras dormía,
Que aquí me he llegado á ver ?
Pero, sea lo que fuere,
¿ Quién me mete en discurrir ?
Dejarme quiero servir,
Y venga lo que viniere.

CLOTALDO. — Vuestra Alteza, gran Señor,
Me dé su mano á besar ;
Que el prímero os ha de dar
Esta obediencia mi honor.

SEGISMUNDO. — Clotaldo es : pues ¿ cómo así
Quien en prisión me maltrata
Con tal respeto me trata ?
¿ Qué es lo que pasa por mí [16] ?

CLOTALDO. — Con la grande confusión
Que el nuevo estado te da,
Mil dudas padecerá
El discurso y la razón.
Pero ya librarte quiero
De todas (si puede ser) ;
Porque has, señor, de saber
Que eres príncipe heredero
De Polonia. Si has estado
Retirado y escondido,
Por obedecer ha sido
A la inclemencia del hado

Que mil tragedias consiente [17]
A este imperio, cuando en él
El soberano laurel
Corone tu augusta frente.
Mas fiando á tu atención
Que vencerás las estrellas,
Porque es posible vencellas,
Un magnánimo varón
A palacio te ha traido
De la torre en que vivías,
Mientras al sueño tenías
El espíritu rendido.
Tu padre, el Rey, mi señor,
Vendrá á verte, y dél sabras
Segismundo, lo demás.

SEGISMUNDO. — Pues, vil, infame, traidor.
¿Qué tengo más que saber,
Después de saber quién soy,
Para mostrar desde hoy
Mi soberbia y mi poder?
¿Cómo á tu patria le has hecho
Tal traición, que me ocultaste
A mí, pues que me negaste
Contra razón y derecho
Este estado?

CLOTALDO. — ¡Ay de mí triste!

SEGISMUNDO. — Traidor fuiste con la ley,
Lisonjero con el Rey,
Y cruel conmigo fuiste;
Y así, el Rey, la ley y yo,
Entre desdichas tan fieras,
Te condenan á que mueras
De mis manos.....

(Acte II, scène II).

(Sigismond, qui s'est laissé aller à toutes sortes de cruautés et d'outrages, est ramené à son cachot pendant son sommeil. Lorsqu'il se retrouve seul, il se persuade que tout ce qui vient

de lui arriver est un rêve. Et quand enfin le peuple vient lui rendre la liberté et la couronne, il croit rêver encore et il n'accepte sa fortune qu'avec incertitude et timidité.)

A reinar, fortuna, vamos.
No me despiertes si duermo
Y si es verdad, no me aduermas ;
Mas, sea verdad ó sueño,
Obrar bien es lo que importa :
Si fuera verdad, por serlo ;
Si no, por ganar amigos
Para cuando despertemos.

Notes. — 1. *apurar*, tirer au clair, savoir exactement. — 2. *qué más...* quelle faute de plus j'ai pu commettre contre vous. — 3. Aujourd'hui on dirait *le*, puisque c'est un complément direct. Remarquez la magnifique poésie de cette strophe et des suivantes. — 4. *las salas etéreas*, les plaines de l'air. — 5. *signo de estrellas*, une image des étoiles. — 6. *laberinto*, repaire. — 7. Qui ne respire pas (comme les autres êtres). — 8. Autant que le lui permet le milieu froid (au sein duquel il se meut). — 9. *süave*, diérèse pour *suave*. (Cf. *Gramm. complète*, nº 271). — 10. Un infortuné : *triste* est ici pris substantivement. — 11. La préposition *con* est explétive dans cette construction. — 12. Le gongorisme de cette phrase n'empêche pas qu'elle soit parfaitement intelligible. — 13. Si ta vue me tue, je ne sais ce que causerait en moi la privation de te voir. — 14. Le subjonctif a ici le sens de notre conditionnel. — 15. *importuna*, malheureuse. — 16. Que se passe-t-il à mon égard ? — 17. Le sens de ce passage est : le sort menaçait ce royaume de mille événements tragiques, si le laurier de la royauté venait à couronner votre auguste front.

CHAPITRE XXIV

ALARCON ET TIRSO DE MOLINA

Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza, mort en 1639, peut à bon droit être considéré comme le plus *classique* des maîtres de la scène espagnole. S'il n'a produit qu'un nombre assez restreint de pièces, du moins il les a faites soutenues, achevées, avec un égal souci du fond et de la forme. Signalons seulement le *Tisserand de Ségovie*, l'*Examen des maris* et surtout la *Vérité suspecte*, dont Corneille a fait le *Menteur*, lequel à son tour a inspiré l'*Etourdi* de Molière.

EXTRAITS DE LA VERDAD SOSPECHOSA

Le véritable gentilhomme.

BELTRAN. — ¿ Sois caballero, García ?
GARCÍA. — Téngome por hijo vuestro.
BELTRAN. — ¿ Y basta ser hijo mío.
Para ser vos caballero ?
GARCÍA. — Yo pienso, señor, que sí.
BELTRAN. — ¡ Qué engañado pensamiento !
Sólo consiste en obrar
Como caballero el serlo [1].
¿ Quién dió principio á las casas
Nobles ? Los ilustres hechos
De sus primeros autores.
Sin mirar sus nacimientos,
Hazañas de hombres humildes
Honraron sus herederos.
Luego en obrar mal ó bien

Está el ser malo ó ser bueno.
¿ Es así ?
GARCÍA. — Que las hazañas
Den nobleza, no lo niego :
Mas no neguéis que sin ellas
También le da el nacimiento.
BELTRAN. — Pues si honor puede ganar
Quien nació sin él, ¿ no es cierto
Que, por el contrario, puede
Quien con él nació perdello ?
GARCÍA. — Es verdad.
BELTRAN. — Luego si vos
Obráis [2] afrentosos hechos,
Aunque seáis hijo mío,
Dejáis de ser [3] caballero ;
Luego si vuestras costumbres
Os infaman en el pueblo,
No importan paternas armas,
No sirven altos abuelos,
¿ Qué cosa es que la fama
Diga á mis oidos mismos
Que á Salamanca admiraron
Vuestras mentiras y enredos ?
¿ Qué caballero, y qué nada [4] ?
Si afrenta al noble y plebeyo
Sólo el decirle que miente,
Decid, ¿ qué será el hacerlo
Si vivo sin honra yo,
Según los humanos fueros [5]
Mientras de aquel que me dijo
Que mentía no me vengo [6] ?
¿ Tan larga tenéis la espada,
Tan duro tenéis el pecho,
Que pensáis poder vengaros,
Diciéndolo todo el pueblo ?
¿ Posible es que tenga un hombre
Tan humildes pensamientos,
Que viva sujeto al vicio

Más sin gusto y sin provecho ?
El deleite natural
Tiene á los lascivos presos ;
Obliga á los codiciosos
El poder que da el dinero ;
El gusto de los manjares
Al glotón ; el pasatiempo
Y el cebo de la ganancia
A los que cursan el juego ;
Su venganza al homicida,
Al robador su remedio,
La fama y la presunción
Al que es por la espada inquieto.
Todos los vicios, al fin,
O dan gusto, ó dan provecho :
Mas de mentir ¿ qué se saca
Sino infamia y menosprecio ?...

(*La Verdad sospechosa*, act. II, sc. IX).

NOTES. — 1. Construisez : *el serlo (caballero) consiste sólo en obrar como caballero.* — 2. *obráis = hacéis.* — 3. *dejar de*, cesser de. — 4. Expression fréquente dans le langage castillan : Que me parlez-vous de gentilhomme, ou de rien ? — 5. *los fueros humanos*, les lois humaines. — 6. *mientras no me vengo de aquel que me dijo que (yo) mentía*, si je ne me venge pas de celui qui m'a accusé d'avoir menti.

*
* *

On ne comprend pas qu'un historien prétendu de la littérature espagnole ait pu écrire cette énormité, savoir que « le clergé ne se mêlait en rien aux efforts des poètes dramatiques, et qu'il en était encore à des mystères et à des moralités aussi niaises que baroques[1] ». Le théâtre espagnol a ceci de particulier que presque tous ses représentants, et les plus célèbres, ont été prêtres. Ainsi **Torres de Naharro**, qui le premier changea l'appellation des actes et les nomma *journées;* ainsi **Lope de Vega**, ainsi

1. G. Hubbard. *Littérature contemporaine en Espagne*, introduction, p. 54.

Calderon, Moreto, Tirso de Molina et **Solis**. **Cervantes** lui-même entra dans l'ordre des Franciscains le 2 avril 1615. Et faut-il, à ces noms fameux, ajouter ceux de **Miguel Sanchez**, surnommé *le divin*, prêtre et secrétaire de l'évêque de Cuenca ; du chanoine **Tarrega**, de **D. Antonio Miramedescua**, chapelain de Grenade ; de **D. Juan Perez de Montalvan**, de la Congrégation des prêtres de Saint-Pierre, etc., etc.

« Les théâtres, dit **A.** Royer, payaient aux hospices plus de la moitié de leurs recettes ; aussi chaque fois que les gens du Roi voulaient fermer ces établissements ou réduire leurs privilèges, ils se trouvaient en face de l'Eglise qui réclamait pour ses pauvres [1] ».

Nous avons prononcé tout à l'heure le nom de **Tirso de Molina**. Il naquit vers 1670, étudia à l'Université d'Alcala, débuta comme poète à Madrid, entra dans l'ordre de la Merci, à Tolède, en 1613, où il prit le nom de **Fr. Gabriel Tellez**, et mourut au couvent de Soria, en 1648.

Sur les 300 pièces qu'il dit avoir composées, nous en possédons 77, toutes en vers. Les principales ont pour titres : *Marthe la dévote*, *Don Gil aux chausses vertes*, le *Séducteur de Séville et le Convive de pierre*. Cette dernière a été copiée par Molière, Mozart, Byron et J. Zorrilla.

Ce qui caractérise surtout le génie de Tirso, c'est son individualité : c'est un inventeur, un philosophe, un ingénieux scrutateur du cœur humain. Il ne ressemble à personne et personne ne lui ressemble. Son style est nerveux, enjoué, rapide, varié selon les circonstances, et toujours d'une irréprochable pureté. Il a enrichi la langue espagnole d'une foule d'expressions nouvelles et de tours de phrase inconnus avant lui ; beaucoup de ses vers sont devenus proverbes.

EXTRAITS DU DRAME DE TIRSO DE MOLINA

El Burlador de Sevilla.

(*Le sujet de cette célèbre pièce étant suffisamment connu par le* Don Juan *de Molière, nous n'avons pas à en faire l'analyse, même partielle.*)

1. A. Royer, introduction au *Théâtre* de Cervantes, p. 20.

Don Juan et la statue du Commandeur.

CATALINÓN. — .... Golpe es aquel [1].
D. JUAN. — Que llamaron imagino :
Mira quién es.
CRIADO 1º. — Voy volando.
CATALINÓN. — ¿ Si es la justicia, señor ?
D. JUAN. — Sea [2] : no tengas temor
(Le valet revient en courant.)
¿ Quién es ? ¿ De qué estás temblando ?
CATALINÓN. — De algun mal da testimonio. [3]
D. JUAN. — Mal mi cólera resisto :
Habla, responde, ¿ qué has visto ?
¿ Asombróte algún demonio ?
Ve tú, y mira aquella puerta ;
Presto acaba.
CATALINÓN. — ¿ Yo ?
D. JUAN. — Tú, pues ;
Acaba, menea los piés...
¿ No vas ?
CATALINÓN. — ¿ Quién tiene las llaves
De la puerta ?
CRIADO 2º. — Con la aldaba [4]
Está cerrada, no más.
D. JUAN. — ¿ Qué tienes ? ¿ porqué no vas ?
CATALINÓN. — Hoy Catalinón acaba [5]...

(*Catalinon vá à la porte, et revient précipitamment : il tombe, puis se relève.*)

D. JUAN. — ¿ Qué es eso ?
CATALINÓN. — ¡ Válgame Dios !
¡ Que me matan ! ¡ Que me tienen !
D. JUAN. — ¿ Quién te tiene ? ¿ Quién te tiene ?
¿ Qué has visto ?
CATALINÓN. — Señor, yo allí
Vide [6], cuando luego fuí...,
Quien me ase, quien me arrebate...,
Llegué cuando despues ciego,

Cuando vi, le juro á Dios,
Habló, y dijo : ¿ Quién sois vos ?
Respondió, respondí luego,
Tope, y vide... [7]

D. JUAN. — ¿ A quién ?

CATALINÓN. — No sé.

D. JUAN. — ¡ Cómo el vino desatina [8] !
Dame la vela, gallina,
Y yo á quien llama veré.

(D. Juan va à la rencontre de la statue du Commandeur D. Gonzalo, dont l'aspect le fait reculer peu à peu.)

D. JUAN. — ¿ Quién va ?

D. GONZALO. — Yo soy.

D. JUAN. — ¿ Quién sois vos ?

D. GONZALO. — Soy el caballero honrado
Que á cenar has convidado.

D. JUAN. — Cena habrá para los dos ;
Y si vienen más contigo,
Para todos cena habrá ;
Ya puesta la mesa está,
Siéntate.

CATALINÓN. — Dios sea comnigo,
San Panuncio [9], san Antón :
Pues ¿ los muertos comen ? di...
Por señas dice que sí.

D. JUAN. — Siéntate, Catalinón.

CATALINÓN. — No, señor. yo lo recibo
Por cenado [10].

D. JUAN. — Es concierto [11],
¿ Qué temor tienes á un muerto ?
¿ Qué hicieras, estando vivo [12] ?
¡ Necio y villano temor !

CATALINÓN. — Cena con tu convidado,
Qué yo, señor, ya he cenado.

D. JUAN. — ¿ He de enojarme ?

CATALINÓN. — Señor,
Vive Dios, que huelo mal.

D. JUAN. — Llega, que aguardando estoy.

CATALINÓN. — Yo pienso que muerto soy,
Y está muerto mi arrabal [13].
(Les valets tremblent.)
D. JUAN. — Y vosotros, ¿ qué decís ?
¿ Qué hacéis, necios ? ¡ temblar !
CATALINÓN. — Nunca quisiera cenar
Con gente de otro país :
¿ Yo, señor, con convidado
De piedra ?
D. JUAN. — ¡ Necio temor !
Si es piedra, ¿ qué te ha de hacer ?
CATALINÓN. — Dejarme descalabrado.
D. JUAN. — Háblale con cortesía.
CATALINÓN. — ¿ Está bueno ? ¿ Es buena tierra
La otra vida ? ¿ Es llano ó sierra ?
¿ Prémiase allá la poesía ?
CRIADO 1°. — A todo dice que sí
Con la cabeza.
CATALINÓN. — ¿ Hay allá
Muchas tabernas ? Sí habrá,
Si no se reside allí [14].
D. JUAN. — Ola, dadnos de beber.
CATALINÓN. — Señor muerto, ¿ allá se bebe
Con nieve ?... ¿ Así que, hay nieve ?
Buen país.
D. JUAN. — Si oir cantar
Queréis, cantarán.
(La statue incline la tête.)
CRIADO 2°. — Sí, dijo.
D. JUAN. — Cantad.
CATALINÓN. — Tiene el señor muerto
Buen gusto.
CRIADO 1°. — Es noble por cierto
Y amigo de regocijo,
(On chante derrière la coulisse.)
Si de mi amor aguardais,
Señora, de aquesta suerte,

El galardon de la muerte,
¡ Qué largo me lo fiáis [15] !...
. . . .
. . . .

D. JUAN. — Ola, quitad esa mesa,
Que hace señas que los dos
Nos quedemos, y se vayan los demás.

CATALINÓN. — Malo, por Dios.
No te quedes, porque hay muerto
Que mata de un mogicón [16]
A un gigante.

D. JUAN. — Salíos todos,
A ser yo... Catalinón,
Vete, que viene.

(Don Juan reste seul avec la statue.)

La puerta
Ya está cerrada ; ya estoy
Aguardando : dí, ¿ qué quieres,
Sobra, ó fantasma, ó visión ?
Si andas en pena, ó si aguardas
Alguna satisfacción
Para tu remedio, dilo,
Que mi palabra te doy
De hacer lo que me ordenares.
¿ Estás gozando de Dios ?
Diste la muerte [17] en pecado ?
Habla, que suspenso estoy.

D. GONZALO. — (d'une voix sépulcrale) :
¿ Cumplirásme una palabra
Como caballero ?

D. JUAN. — Honor
Tengo, y las palabras cumplo,
Porque caballero soy.

D. GONZALO. — Dame esa mano, no temas.

D. JUAN. — ¿ Eso dices ? ¡ Yo, temor ?
Si fueras el mismo infierno,
La mano te diera yo.

(Il lui donne la main.)

D. GONZALO. — Bajo esta palabra y mano,
Mañana á las diez te estoy
Para cenar aguardando :
¿ Irás ?
D. JUAN. — Empresa mayor
Entendí que me pedías [13].
Mañana tu huésped soy :
¿ Dónde he de ir ?
D. GONZALO. — A mi capilla.
D. JUAN. — ¿ Iré solo ?
D. GONZALO. — No, los dos
Y cúmpleme la palabra,
Como la he cumplido yo,
D. JUAN. — Digo que la cumpliré,
Que soy Tenorio.
D. GONZALO. — Yo, soy
Ulloa.
D. JUAN. — Yo iré sin falta.
D. GONZALO. — Y yo lo creo. Adios.
D. JUAN. — Aguarda, iréte alumbrando.
D. GONZALO. — No alumbres, que en gracia estoy.
(La statue disparaît.)
D. JUAN. — ¡ Válgame Dios ! Todo el cuerpo
Se ha bañado de un sudor,
Y dentro de las entrañas
Se me hiela el corazón.
Cuando me tomó la mano,
De suerte me la apretó,
Que un infierno parecía :
Jamás vide tal calor.
Un aliento respiraba,
Organizando la voz
Tan frío, que parecía
Infernal respiración.
Pero todas son ideas
Que da la imaginación ;
El temor y temer muertos
Es más villano temor.

Que si un cuerpo noble, vivo,
Con potencias y razón
Y con alma, no se teme,
¿ Quién cuerpos muertos temió [19]?
Mañana iré à la capilla,
Donde convidado soy,
Porque se admire y espante
Sevilla de mi valor.

(*El Burlador de Sevilla* acte III, sc. IX-XI).

NOTES. — 1. Ceci est un coup, c'est-à-dire on a frappé à la porte. — 2. Le subj. prés. de *ser* s'emploie comme en français : *soit! qu'importe!* — 3. *dar testimonio*, donner signe, annoncer. — 4. *aldaba*, barre pour fermer intérieurement une porte; *aldabón*, c'est le marteau extérieur. — 5. *acaba* (sons-ent. *su vida*), achève sa vie, est perdu. — 6. *vide*, forme archaique pour ví, j'ai vu. On trouve encore : *vyde*, *vidi*, *vid*, *vey*, *ui*, *bi*. (Cf. *Gramm. complète*, nº 173. — 7. Ces paroles de Catalinon ne sont que des phrases entrecoupées, dont le manque de suite et de sens marque le trouble de son esprit. — 8. Comme le vin lui fait perdre la tête! — 9. Saint Paphnuce et saint Antoine, tous deux d'Egypte, honorés en Espagne. — 10. *lo recibo por cenado*, je me regarde comme ayant soupé. — 11. *concierto*, chose concertée d'avance. — 12. Ellipse remarquable, qui rappelle l'exemple classique de Racine : « *Je l'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle?* » — 13. *arrabal* signifie « faubourg d'une ville, endroit éloigné du centre ». Catalinon veut dire que tout se meurt autour de lui. — 14. Traduisez : sinon, on n'y resterait pas. — 15. *¡ Que largo me lo fiáis!* Expression proverbiale : que vous me faites attendre longtemps! — 16. *magicón*, coup de poing donné sur la figure. — 17. *dar la muerte*, mourir. — 18. L'imparfait pour le conditionnel. — 19. Pour *temiera :* qui craindrait...?

CHAPITRE XXV

LE THÉATRE ESPAGNOL. SES DERNIERS REPRÉSENTANTS AU XVII[e] SIÈCLE. — ROJAS. — MORETO. — SOLIS. — COELHO.

Francisco de Rojas Zorilla, né à Tolède en 1601, a mérité, par son drame intitulé *Hormis le Roi, personne*, une immortalité qu'aucun critique ne songe à lui contester. « C'est, en effet, l'un des plus saisissants, des plus pathétiques, des plus nobles de la scène espagnole, par la jalousie aux prises avec le loyalisme, par le contraste, l'antithèse à la fois délicate et forte des deux personnages principaux, par le style, l'un des plus pleins qui soient au théâtre [1]. » Don Garcia de Castañar s'est cru atteint dans son honneur par Alphonse XI, tandis que le coupable est don Mendo, seigneur de la Cour. Par respect pour la royauté, il ménage don Mendo, qu'il prend pour le Roi, et il délibère s'il tuera sa femme Blanca, qu'il sait innocente. Mais quand il a vu le véritable monarque et qu'il reconnaît que celui-ci n'est pour rien dans l'attentat fait à son honneur, il immole le vrai coupable et déclare hautement qu'il n'est personne, hormis le Roi, qui puisse impunément l'offenser [2].

EXTRAIT DU DRAME DE ROJAS

Don Garcia venge son honneur outragé.

El Rey. — ... Alli Blanca y García.
Están. Llegad, porque quiero
Mi amor conozcáis [1] los dos.

1. H. Dietz. *Italie-Espagne*, p. 448.

2. Il y a de grandes analogies entre ce drame et l'*Hernani* de Victor Hugo.

D. García (ne reconnaissant pas à la personne du Roi)
Caballero, guárdeos Dios :
Dejadnos besar primero
De su majestad los piés.
D. Mendo. — Aquel es el Rey, García.
D. García. — Honra desdichada mía,
¿ Qué engaño es este que ves ?
A los dos, su majestad [2],
Nos dad la mano, señor ;
Pues merece este favor [3],
Que bien podéis :
El Rey. — Apartad :
Quitad la mano : el color
Habéis del rostro perdido.
D. García. (à part) . — No le trae [4] el bien nacido
Cuando ha perdido el honor.
(Haut) Escuchad aquí un secreto :
Sois sol, y como me postro
A vuestros rayos, mi rostro
Descubrió claro el efecto [5].
El Rey. — ¿ Estáis agraviado ?
D. García. — Y sé
Mi ofensor, porque me asombre [6],
El Rey. — ¿ Quién es ?
D. García.— Ignoro su nombre.
El. Rey. — Señaládmele.
D. Garcia. Sí haré.
(à D. Mendo)
Aquí fuera hablaros quiero
Para un negocio importante,
Que el Rey no ha de estar delante.
D. Mendo. — En la antecámara espero.
D. García. — ¡ Valor, corazón, valor !
El Rey. — ¿ A dónde, García, váis ?
D. García. — A cumplir lo que mandáis :
Pues no sois vos mi ofensor. (Il sort)
El Rey. — Triste de su agravio estoy ;
Ver á quien señala quiero.

D. GARCÍA (derrière la coulisse). —

¡Este es honor, caballero!

EL REY. — Ten, villano [7].

D. MENDO. — Muerto soy.

D. GARCIA (rentre, tenant un poignard ensanglanté).

No soy quien pensas, Alfonso;
No soy villano, ni injurio
Sin razón la inmunidad
De los palacios augustos.
Debajo de aqueste traje [8],
Generosa sangre encubro,
Que no sé más de los montes
Que el desengaño y el uso [9]...
Vivía sin envidiar,
Entre el arado y el yugo,
Las Cortes, y de tus iras
Encubierto me aseguro [10]:
Hasta que anoche, en mi casa,
Ví aquese huésped perjuro,
Que en Blanca atrevidamente
Los ojos lascivos puso;
Y pensando que eras tú,
Por cierto engaño, que dudo [11],
Le respeté, corrigiendo
Con la lealtad lo iracundo,
Hago alarde de mi sangre [12];
Venzo al temor con quien lucho;
Pídeme el honor venganza;
El puñal luciente empuño;
Su corazón atravieso;
Mírale muerto, que juzgo
Me tuvieras por infame,
Sí á quien de este agravio acuso
Le señalara á tus ojos
Menos, Señor, que difunto.
Aunque sea hijo del sol [13],
Aunque de sus Grandes uno,
Aunque el primero en su gracia,

Aunque en su imperio el segundo,
Que esto [14] soy, y este es mi agravio ;
Este es el ofensor injusto,
Este el brazo que le ha muerto.
Este divida el verdugo [15],
Pero en tanto que mi cuello
Esté en mis hombros robusto,
No he de permitir me agravie,
Del Rey abajo, ninguno [16].

LA REINA. — ¿Qué décís ?

EL REY. — Confuso estoy.

BLANCA. — ¿ Qué importa la vida pierda ?
De Don Sancho de la Cerda
La hija infelice soy :
Si mi esposo ha de morir,
Mueran juntas dos mitades.

EL REY. — ¿Qué es esto, conde ?

EL CONDE. — Verdades
Que es forzoso descubrir [17].

LA REINA. — Obligada á su perdón
Estoy.

EL REY. — Mis brazos tomad ;
Los vuestros, Blanca, me dad ;
Y de vos, Conde, la acción
Presente he de confiar.

D. GARCÍA. — Pues toque el parche [18] sonoro,
Que rayos soy contra el moro,
Que fulminó el Castañar [19].
Y verás en sus campañas
Correr mares de carmín [20],
Dando, con aquesto, fín
Y principio á mis hazañas.

(Acte III, sc. XI et XII).

NOTES. — 1. La suppression de la conjonction est fréquente, surtout en poésie, dans ces sortes de phrases. — 2. Traduisez comme s'il y avait simplement : *majestad*. — 3. Dans son émotion, D. García ne forme que des phrases incomplètes, entrecoupées ; le sujet de *merece*, ici sous-entendu, pourrait être : *el*

que...., celui qui... — 4. *no le* (*el color del rostro*) *trae*, il ne porte plus de couleurs... — 5. *el efecto :* les effets produits par les rayons éblouissants de soleil. — 6. *porque me asombre :* voilà pourquoi je me trouble. — 7. *Ten* = *tente*, arrête! — 8. Sous ce vêtement grossier. — 9. Je ne connais pas autre chose que les manières et la franchise de la montagne. — 10. Le présent pour l'imparfait. — 11. Pour *dudaba*. — 12. Le présent de narration donne une tournure très vive à cette conclusion du récit de D. Garcia. — 13. *hijo del sol*, mot à mot fils du soleil. c'est-a-dire de très haute naissance. — 14. *esto soy*, je suis cela, voilà ce que je suis. — 15. Que le bourreau le coupe. — 16. Ce vers sert de titre à la pièce et est devenu proverbial. — 17. Des vérités qu'il fallait faire connaître. — 18. Le tambour. — 19. Le Castañar, c'est-à-dire Garcia del Castañar. — 20. *mares de carmin*, des mers de carmin, à cause de la couleur du sang.

Agustin Moreto y Cabaña (1618-1669) est un metteur en œuvre excellent ; à défaut d'invention, il a une ordonnance savante, que soutient un style élégant et classique. Ses comédies les plus connues sont : *Dédain pour dédain* (qu'a faiblement imité Molière dans sa *Princesse d'Elide*), le *Vaillant Justicier*, le *Beau don Diégo* et le *Marquis de Cigarral* (sorte de marquis de *Carabas*).

EXTRAIT DE MORETO

Un singulier prétendant.

POLILLA (habillé en médecin). — Plegue al cielo, que dé fuego
Mi entrada.
DIANA. — ¿ Quién entra aquí ?
POLILLA. — Ego [1].
DIANA. — ¿ Quién ?
POLILLA. — Mihi, vel mi ;
Scholasticus sum ego,
Pauper, et enamoratus.
DIANA. — ¡ Vos enamorado estáis !
Pues ¿ cómo aquí entrar osáis ?
POLILLA. — No, señora : escarmentatus [2].
DIANA. — ¿ Qué os escarmentó ?
POLILLA. — Amor ruin,
Y escarmentado en su error ;

Me he hecho médico de amor
Por ir de ruin á rocin [3].
DIANA. — ¿ De dónde sois ?
POLILLA. — De un lugar.
DIANA. — Fuerza es.
POLILLA. — No he dicho poco.
Que en latín lugar es loco [4].
DIANA. — Ya os entiendo.
POLILLA. — Pues andar [5].
DIANA. — Y ¿ á qué entráis ?
POLILLA. — La fama oí
De vos, con admiración
De tan rara condición.
DIANA. — ¿ Dónde supisteis de mí [6] ?
POLILLA. — En Acapulco [7].
DIANA. — ¿ Dónde es ?
POLILLA. — Media legua de Tortosa [8];
Y mi codicia ambiciosa
De saber curar después
Del mal de amor, sarna insana,
Me trajo á veros, por Dios,
Por sólo aprender de vos.
Partíme luego á la Habana
Por venir á Barcelona,
Y tomé postas allí [9].
DIANA. — ¿ Postas en la Habana ?
POLILLA. — Sí.
Y me apeé en Tarragona,
De donde vengo hasta aquí,
Como hace fuerte el verano [10],
A pie á pediros la mano.
DIANA. — Y ¿ qué os parece de mí ?
POLILLA. — Eso es fuerza que me aturde :
No tiene Amor mejor flecha
Que vuestra mano derecha,
Si no es que saquéis la zurda [11].
DIANA. — Buen humor tenéis.

Polilla. — Así :
¿ Gusta mi conversación ?
Diana. — Sí...
Lo que había menester
Para mi divertimiento
Tengo en vos.
Polilla. — Con ese intento
Vine yo desde Añover [12].
Diana. — ¿ Añover ?
Polilla. — El me crió,
Que en este lugar estraño
Se ven melones cada año....

(*El Desden con el Desdén*, act I, sc. vi).

Notes. — 1. Les bouffons espagnols parlaient souvent latin, comme les médecins de Molière. — 2. Terme espagnol latinisé : *escarmentar* signifle « corriger, rendre sage «. — 3. *ir de ruin á rocin*, comme nous dirions : « aller d'Hérode à Pilate ». — 4. Jeu de mots sur *loco* (Palilla veut dire *locus*), qui, en espagnol. veut dire « fou ». — 5. Alors, marchons, continuons ! — 6. *saber de alguno*, entendre parler de quelqu'un. — 7. Acapulco est une ville du Mexique. — 8. Il y a plusieurs Tortosa. Il s'agit sans doute ici de Tortosa, dans la province de Tarragone. — 9. *tomar postas*, prendre la diligence. — 10. Comme il fait bon en été, ou bien, comme l'été rend l'homme vigoureux. — 11. *zurdo* = izquierdo. — 12. *Añover*, nom de ville fantaisiste.

*
* *

Après les noms fameux de poètes dramatiques qui précèdent, nous n'avons plus qu'à résumer l'histoire du théâtre jusqu'à sa complète décadence en Espagne. Signalons l'historien **Antonio de Solis y Rivadeneyra** (1610-1686), dont nous avons déjà parlé, et dont la comédie *Amour à la mode*, imitée, sous le même titre, par Thomas Corneille, se fait remarquer par l'excellence du style et de la composition ; **Antonio Coello**, mort en 1652, qui collabora, dit-on, avec Philippe IV, pour la création du drame *le Comte de Sex*, et qui écrivit d'autres pièces refondues par des auteurs anglais ; **Juan de Matos Fragoso** (1614-1689), **Alvaro Cubillo de Aragon**, **Francisco de Zarate**, **Agustin de Salazar**, etc., etc.

« Après Rojas, dit H. Diez[1], l'Espagne dramatique n'a plus guère que la monnaie du génie ; elle l'a du moins en abondance et elle compte, à elle seule, pendant une génération, plus d'œuvres de théâtre que le reste de l'Europe ensemble. » Et nous conclurons avec un critique allemand : « L'antique théâtre espagnol est tout à fait original ; il ne doit rien, ni à l'antiquité classique, ni à d'autres modèles plus modernes. Non seulement il a exercé une influence considérable sur la poésie dramatique de la France, et aussi, bien qu'à un degré moindre, sur celle de l'Angleterre et de l'Italie ; mais encore, il se dresse, pris en lui-même, comme un bloc homogène, si puissant, si énorme, qu'aucune autre littérature n'a rien à y opposer. C'est avec une légitime fierté que le peuple espagnol peut reporter ses regards vers cette époque de gloire[2]. »

1. H. Diez, *Italie-Espagne*, p. 452.

2. A. Schaeffer. *Geschichte des spanischen national Dramas.*

CHAPITRE XXVI

LA DÉCADENCE. — IMITATION FRANÇAISE. — RENAISSANCE

Nous entrons maintenant dans une période où il semble que la sève de l'inspiration et du génie soit tarie. On dirait que les écrivains espagnols du grand siècle et leurs successeurs immédiats ont épuisé les sources d'où ils ont tiré avec tant d'abondance les chefs-d'œuvre dont ils ont immortalisé leur nom et celui de leur patrie. Il était d'ailleurs difficile, sinon impossible, de continuer les traditions littéraires que les Cervantes, les Herrera, les Lope de Vega et les Calderon avaient élevées jusqu'à une hauteur, auxquelles des génies exceptionnels, placés dans un milieu propice, étaient seuls à même de se maintenir. L'expulsion des Maures, l'Inquisition, la prétendue persécution contre les hérétiques n'avaient pas empêché (bien au contraire !) l'épanouissement des Lettres et des Arts en Espagne, durant les XVI[e] et XVII[e] siècles. Mais, à la suite d'une si radieuse éclosion, il fallait s'attendre à une période de repos, pour que la terre féconde de la Péninsule, reprenant des forces nouvelles, pût produire de nouveaux fruits.

C'est ce qui arriva. Le règne de Charles II (1665-1700) vit s'éteindre les Lettres et les Arts ; suivant le mot si juste d'Albéroni, « l'Espagne ne fut plus alors qu'un cadavre ». La France, qui avait atteint, elle, son apogée, étendit son influence par-delà les Pyrénées, qui n'existaient plus moralement, et, à partir de 1714, un réveil littéraire secoua de leur torpeur les esprits de nos voisins. Philippe V fonda l'*Académie de la langue espagnole* ; **Diamante** traduisit le *Cid* de Corneille, tandis que d'autres écrivains adaptaient au théâtre castillan les comédies de Molière, que **Ignacio de Luzan** imitait Boileau, et que

Samaniego et **Yriarte** cherchaient à marcher sur les traces de notre inimitable La Fontaine.

Il faut arriver au XIXe siècle, après la lutte acharnée contre les armées de Napoléon et la libération du territoire, pour retrouver en Espagne un regain de vie intellectuelle, où, cette fois, l'esprit français s'harmonisera avec l'esprit national, soit parce que chez nous l'apparition du romantisme s'allie mieux avec le goût espagnol, soit parce que l'élan admirable de tout un peuple pour défendre le sol de la patrie avait fait vibrer les cordes de la lyre castillane sur des airs nouveaux.

Nous nous bornerons à citer quelques morceaux de prose et de poésie, choisis dans le vaste répertoire de cette période.

EXTRAITS DES FABULISTES

I

La colombe.

Un pozo pintado vió
Una paloma sedienta ;
Tiróse á él tan violenta
Que contra la tabla dió ;
Del golpe al suelo cayó
Y allí muere de contado.
Por su apetito guiado
Por no consultar al juicio,
Asi vuela al precipicio
El hombre desenfrenado.

(*Samaniego*, 1745-1801).

II

La biche et la vigne.

Huyendo de enemigos cazadores
Una cierva ligera,
Siente ya, fatigada en la carrera,
Más cercanos los perros y ojeadores.

No viendo la infeliz algún seguro
Y vecino paraje
De gruta ó de ramaje,
Crece su timidez, crece su apuro.
Al fin, sacando fuerzas de flaqueza,
Continúa la fuga presurosa,
Halla al paso una viña muy frondosa,
Y en lo espeso se oculta con presteza.

Cambia el susto y pesar en alegría,
Viéndose en paz y á salvo en tan buena hora,
Olvida el bien, y de su defensora
Los frescos verdes pámpanos comía.
Mas ¡ ay ! que de esta suerte,
Quitando ella las hojas de delante,
Abrió puerta á la flecha penetrante,
Y el listo cazador le dió la muerte.

Castigó con la pena merecida
El justo cielo á la cierva ingrata.
Mas ¿ qué puede esperar el que maltrata
Al mismo que le está dando la vida ?

(*Id.*).

III

Le jardinier et son maître

En un jardin de flores
Había una gran fuente,
Cuyo pilón serviá
De estanque à carpas, tencas y otros peces.

Unicamente al riego
El Jardinero atiende,
De modo que entre tanto
Los peces agua en que vivir no tienen.

Viendo tal desgobierno,
Su Amo le reprende :

Pues, aunque quiere flores,
Regalarse con peces también quiere.

Y el rudo Jardinero,
Tan puntual le obedece,
Que las plantas no riega
Para que el agua del pilón no merme.

Al cabo de algun tiempo
El Amo el jardín vuelve ;
Halla secas las flores,
Y amostazado dice de esta suerte :

« Hombre, no riegues tanto
Que me quede sin peces,
Ni cuides tanto de ellos
Que sin flores, gran bárbaro, me dejes. »

La máxima es trillada,
Mas repetirse debe :
No escriba quien no sepa
Unir la utilidad con el deleite.

(*Yriarte*, 1750-1791)

IV

L'abeille et le coucou.

Saliendo del colmenar
Dijo al Cuclillo la Abeja :
« Calla, porque no me deja
Tu ingrata voz trabajar.

No hay ave tan fastidiosa
En el cantar como tú :
Cucú, Cucú y más *Cucú*,
Y siempre una misma cosa. »

— « ¿ Le cansa mi canto igual
El Cuclillo respondió ;

Pues á fe que no hallo yo
Variedad en tu panal;

Y pues del propio modo
Fabricas uno que ciento,
Si yo nada nuevo invento,
En tí es viejísimo todo. »

A esto la Abeja replica :
« En obra de utilidad
La falta de variedad
No es lo que más perjudica;

Pero en obra destinada
Sólo al gusto y diversión
Si no es varia la invención
Todo lo demás es nada. »

(*Id.*).

EXTRAITS DES LYRIQUES

I

Le rossignol.

¡ Con qué alegres cantares,
Oh ruiseñor, celebras
Tu dicha, y de tu amada
El tierno afán recreas !
Ella desde su nido
Te responde halagüeña
Con piadas suaves,
Y se angustia, si cesas.
Las otras aves callan,
Y el eco tus querellas
Con voz aduladora
Repite por las selvas,
Mientras el cefirillo
De envidioso te inquieta

Las hojas agitando
Con ala más traviesa.
Tú cesas y te turbas ;
Atento á donde suena,
Te vuelves, y cobarde
De ramo en ramo vuelas ;
Mas luego, ya seguro
Los silbos le remedas,
El triunfo solemnizas
Y tornas á tus quejas.
Así la noche engañas ;
Y el sol, cuando despierta
Aún goza la armonía
De tu amorosa vela.
¡ Oh avecilla felice !
¡ Oh qué bien la fineza
De tu pecho encareces
Con tu voz lisonjera !
Ya pías cariñoso,
Ya más alto gorjeas,
Ya al ardor que te agita
Tu garganta enajenas.
¡ Oh ! no ceses, no ceses
En tan dulce tarea,
Que en delicias de oirte
Mi espíritu se anega.
Así el cielo tu nido
De asechanzas defienda,
Y tu amable consorte
Fiel por siempre te sea.
Yo también soy cautivo,
También yo, si tuviera
Tu piquito agradable ;
Te diría mis penas,
Y en sencillos coloquios
Alternando las letras,
Tú cantaras las glorias,
Y yo mi fe sincera,

Que los malignos hombres
Burlan de la inocencía,
Y expónese á su risa
Quien su dicha les cuenta.

(*Mélendez Valdez,* 1754-1819).

II

Le retour du chardonneret.

(*Romance*)

« ¿ Qué es esto, colorin mío.
Revolando á mis ventanas,
Cuando yo te suponía
Unido ya con tu amada :
Cuando en el umbroso bosque,
Saltando de rama en rama,
Debieras en dulces trinos
Armonioso requebrarla :
Cuando con ala incansable
Y en deliciosa inconstancia
De la libertad pudieras
Gozar que tanto anhelabas ?
¿ Qué es esto, necia avecilla ?
Dijo Fili una mañana
Que vió al abrir sus balcones,
Que su colorin la aguarda.
¿ Qué es esto avecilla necia ?
¿ Tan presto tu bien te cansa,
Que ya, ¡ infeliz ! echas menos
La esclavitud de la jaula ?
¿ Te agrada el afan inútil
De batir con cruda garra
Y morder con fiero pico
Los alambres de tu guarda ?
¡ Y este era el empeño ardiente
Con que en romper los pugnabas,
Y estos tus tiernos suspiros,

Tu soledad y tus ansias!
¿ Valen más doradas redes
Y el encierro de una sala,
Que cruzar suelto y ufano
Desde el prado á la enramada ?
¿ Posarse allí bullicioso
En la ramilla, que vaga
Tiembla á tu peso, se inclina,
Y alzándote tú se alza ?
¿ Concertar el lindo pecho,
Acomodando con gracia
Las plumas, que el vivaz soplo
Del cefirillo rizara ?
¿ Volar al pensil vecino,
Y compitiendo en la gala
De tus subidos matices
Con sus flores más lozanas,
Buscar la rosa más bella,
Y gozar feliz del ámbar
Que exhalan sus frescas hojas,
Libándolas sin ajarla ?
? Valen más mis cariñitos
Que las ardientes piadas,
De tu querida, ó mis besos
Que los que su amor te guarda ?
¿ No es mejor en limpia fuente
Bañarse y beber sus aguas,
Que en estrecho bebedero,
Ni tan risueñas ni claras ?
¿ Y mejor con sutil pico
Buscar mil sabrosas granas,
Que el cebo y golosos mismos
Con que mi amor te regala ?

(*Id.*).

EXTRAITS DES PROSATEURS

Lettres du P. Isla [1].

I

Querido amigo, ¡ qué sobrehumana fuerza es esta! ¡ Qué alma ha jamás sido capaz de tan heróicas acciones! ¡ Temes, te persuades que estoy necesitado y quieres partir conmigo lo poco que te queda! Mereces que te erijan estatuas : y si fuera este el tiempo de la gentilidad, te adorarían como á dios de la amistad. Yo no puedo explicarte mi reconocimiento á la piedad que usas conmigo. Es cosa deplorable el verse en estado de necesitarla : pero, ¡ cuán dulce y consolante es encontrar almas tan tiernas y tan grandes, como la tuya, que lo compadezcan! Todos mi infortunios, todos mis males son nada, en comparación de la satisfacción que me causa tu humanidad y afecto. ! Y quieres condenar, amigo, mi gratitud al silencio! ya sé, si, ya sé que tu corazón ejercita su beneficencia, no para recibir et ligero tributo del reconocimiento, sino para satisfacer su noble inclinación. Pero, ¿ cómo quieres que deje ser reconocido á tan singulares beneficios, como recibo de tu generosa amistad? Eso no puede ser, amigo; con que permitirás que, obedeciendo á la voz imperiosa de mi corazón, te diga que mi gratitud será indeleble, y que mi afecto para tí tendrá un siempre por término de su duración.

Enviame solo la mitad de lo que me ofreces, y sobrará para hacer de muy pobre, muy rico á tu fino amigo.

1. Le P. Isla, de la Société de Jésus, est l'auteur du roman satirique intitulé *Fray Gerundio de Campazas*, dirigé contre les prédicateurs de faux goût, comme le *Don Quichotte* l'était contre les romans de chevalerie. Ce livre a été traduit en français par Cardini, en 1822.

II

Amigo y señor, estoy vivo, robusto, alegre, flaco y viejo. Voy á entrar en los setenta años. No me morí á tres jornadas de Turin, llamado del rey de Cerdeña, segun dijeron en Bilbao, no sé para qué. Nada tengo y nada me falta, porque estoy más contento con mi nada que cuando me sobraba todo. He tenido gran consuelo en saber de ustedes dos, ó de usted uno. Este país no puede ser más delicioso, ni la ciudad más magnifica, ni la gente noble más tratable. Limpieza, policia y cultura : expresiones cuantas usted quisiere ; mas no se hable de otra cosa. Los templos y edificios soberbios, palacios suntuosos, muebles especiales, calles espaciosas, carrozas, tabernáculos, caballos frisones (salvo que son de azabache), mujeres polifemas, literatos á pasto, academias como paja, plaza abundantísima, comercio grande y bullicioso, hombres que corren, damas que vuelan y frailes que bailan. Este es el pueblo en donde vivo, las campañas, jardines, palacios, casinas, bosques, huertas, arroyos, ríos, pozos, fuentes ; y en una misma pieza, viña, monte, tierra y huerta. Los caminos públicos, como las calles de los jardines reales de Aranjuez y San Ildefonso : los alimentos de bella apariencia, pero de poca sustancia. El vino es la mitad agua, pero sabe á vino. Las damas más damas lo beben como allá se bebe la orchata. Puede hacer hidrópicos pero no borrachos ; hablo del vino venal. Está usted obedecido en la descripción que me pide de esta región y lo estará siempre en todo lo que dependiere de mí. Lo mismo digo al otro usted, porque de entrambos soy uno.

(*P. José Francisco de Isla*, 1703-1781.)

TROISIÈME PARTIE

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

CHAPITRE XXVII

LA POÉSIE AU XIXe SIÈCLE

Nous avons dit que le XIXe siècle marque une ère nouvelle dans l'histoire littéraire de l'Espagne. Sans vouloir entreprendre une étude complète de cette dernière période, il nous suffira d'en esquisser sommairement un tableau.

Pour ce qui est de la poésie dramatique, nous pouvons placer ici le nom glorieux de **Leandro Fernandez de Moratin** (1760-1828), qui, bien qu'ayant écrit aussi en prose, s'est révélé aussi comme poète, et eut le grand mérite d'entreprendre la tâche difficile de rendre à la scène son prestige et sa noblesse. Ses meilleures pièces sont : La *Comédie nouvelle* (ou le *Café*), le *Baron*, le *Oui des Jeunes filles*, la *Fausse dévote* et le *Vieillard et la Jeune fille*.

Manuel José Quintana (1772-1857) vient ensuite avec sa belle tragédie de *Pélage*, qui ravive des souvenirs chevaleresques pour exciter l'ardeur de ses compatriotes contre l'invasion française.

Martinez de la Rosa (1788-1862), exilé à Paris, y fit représenter en français, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1830, son drame romantique *Aben-Humeya* ; dans le même genre est conçue sa seconde pièce, la *Conjuration de Venise*.

Plus puissant que cet écrivain, Angel de Saavedra, **Duc de Rivas** (1791-1865), qui avait vécu longtemps en France et en Angleterre, donna un drame, *Don Alvaro*, dont l'apparition fut un événement aussi important dans l'histoire du drame moderne, que celle d'*Hernani* dans celle du théâtre français. Les caractères de D. Alvaro, de Léonor et de son frère Alonso Vargas sont vraiment

gigantesques ; et le style, mélange de prose et de vers, est merveilleux de grandeur, de sublime et de terrible.

José Zorrilla (1817-1893), le Victor Hugo de l'Espagne, s'est immortalisé par *Don Juan Tenorio*, le *Savetier et le Roi*, *Traître et Martyr*, le *Poignard du Goth*, etc.

Juan Eugenio Hartzenbusch (1806-1880), par son drame des *Amants de Teruel*, révèle une influence anglaise, mais n'en est pas moins plein de sentiment et d'élévation.

Manuel Breton de los Herreros (1796-1873) est le Scribe espagnol, aussi fécond que le nôtre, et il se recommande par son ironie fine et acérée, particulièrement dans l'*Ecole du mariage*, *Marcelle*, la *Famille de l'Apothicaire*, *Je vais à Madrid*, etc...

Citons enfin les noms d'**Echegaray**, de **Ventura de la Vega** et de **Martinez de la Rosa**, entre beaucoup d'autres plus rapprochés de nous et qui se sont fait un nom dans la littérature dramatique [1].

Quant à la poésie lyrique, ses premiers chants ont été inspirés par la défense de la patrie contre l'invasion française.

Manuel José Quintana (1772-1857), malgré son inégalité, **Juan Nicasio Gallego** (1777-1853), par son ode *Sur le 2 mai*, **Juan Bautista de Arriaza** (1770-1857), par des hymnes et des élégies sur les mêmes sujets, sont les représentants les plus marquants de ce genre de littérature.

Le romantisme rend bientôt, dit H. Diez, l'épanouissement du lyrisme plus rapide, plus complet ; et il n'est guère de poète, depuis 1830, dont l'œuvre ne soit, au moins en partie, personnelle, passionnée, lyrique. C'est le **Duc de Rivas**, avec ses *romances historiques ;* **Zorrilla**, avec ses *Chants du Troubadour* ; **Ventura de la Vega**, avec ses *odes* et ses *sonnets ;* **Ramon Campoamor** (1817-1901), avec ses *doloras* [2] ; **G. Nuñez de Arce** (1834-1908), avec ses *Cris de combat*, *Idylle et Elégie*, *Dernière plainte de lord Byron ;* **José de Espronceda** (1810-1842), le disciple de Byron, avec son *Diablo Mundo*, mélange de *Don Juan*, de *Child-Harold* et des *Orientales*, etc., etc...

1. Les dramatistes espagnols ont créé un genre très populaire au siècle dernier, celui de la *zarzuela*, drame où se mêlent le parler et le chant. Nous devions le signaler ici.

2. Sorte de ballade courte, incisive, où domine l'idée philosophique unie au sentiment et à la légèreté.

Achevons ce tableau rapide, en signalant quelques essais de poèmes épiques : le *Colomb* et le *Drame universel*, de **Campoamor** ; le *More abandonné*, du **Duc de Rivas** ; et surtout le *Poème de Grenade*, de **José Zorrilla**. Citons encore les *Fables* de **Principe**, qui rappellent la manière de Viennet, et les *Satires* de **Manuel Palacio**, dont la vivacité évoque le souvenir de Quevedo.

EXTRAITS DES POÈTES DU XIXe SIÈCLE

I

Monologue de Don Alvaro.

(*Le théâtre représente une forêt dans une nuit obscure. Alvaro, revêtu de l'uniforme de capitaine de grenadiers, s'approche lentement, et dit avec agitation* :)

¡Qué carga tan insufrible
Es el ambiente vital
Para el mezquino mortal
Que nace en signo terrible!
¡Qué eternidad tan horrible
La breve vida! Este mundo,
¡Qué calabozo profundo,
Para el hombre desdichado
A quien mira el cielo airado
Con su ceño furibundo!

Parece, sí, que á medida
Que es más dura y más amarga,
Más extiende, más alarga
El destino nuestra vida.
Si nos está concedida
Sólo para padecer,
Y debe muy breve ser
La del feliz, como en pena
De que su objeto no llena,
Terrible cosa es nacer,

Al que tranquilo, gozoso,
Vive entre aplausos y honores,
Y de inocentes amores
Apura el caliz sabroso,
Cuando es más fuerte y brioso,
La muerte sus dichas huella,
Sus venturas atropella :
Y yo, que infelice soy,
Yo, que buscándola voy,
No puedo encontrar con ella.

Mas ¿cómo la he de obtener?
¡Desventurado de mí!
Pues, cuando infeliz nací,
Nací para envejecer.
Si aquel día de placer
(Que uno solo he disfrutado)
Fortuna hubiese fijado,
¡Cuán pronto muerte precoz
Con su guadaña feroz
Mi cuello hubiera segado!

Para engalanar mi frente,
Allá en la abrasada zona
Con la espléndida corona
Del imperio de Occidente,
Amor y ambición ardiente
Me engendraron de concierto,
Pero con tal desacierto,
Con tan contraria fortuna,
Que una cárcel fué mi cuna,
Y fué mi escuela el desierto.

Entre bárbaros crecí,
Y, en la edad de la razón,
A cumplir la obligación
Que un hijo tiene, acudí :
Mi nombre ocultando fuí

(Que es un crímen) á salvar
La vida, y así pagar
A los que á mí me la dieron,
Que un trono soñando vieron,
Y un cadalso al despertar.

Entonces risueño un día,
Uno solo, nada más,
Me dió el destino; quizás
Con intención más ímpia.
Así en la cárcel sombría
Mete una luz el sayón
Con la tirana intención
De que un punto el preso vea
El horror que le rodea
En su espantosa mansión.

¡Sevilla!!! ¡Guadalquivir!!!
¡Cuál atormentáis mi mente!...
¡Noche en que ví de repente
Mis breves dichas huir!
¡Oh qué carga es el vivir!
Cielos, saciad el furor...
Socórreme, mi Leonor,
Gala del suelo andaluz,
Que ya eres ángel de luz,
Junto al trono del Señor.

Mírame desde tu altura
Sin nombre en extraña tierra,
Empeñado en una guerra,
Por ganar mi sepultura.
¿Qué me importa por ventura
Que triunfe Cárlos ó no?
¿Qué tengo de Italia en pro?
¿Qué tengo? ¡terrible suerte!
Que en ella reina la muerte,
Y á la muerte busco yo.

¡Cuánto, oh Dios, cuánto se engaña
El que elogia mi ardor ciego,
Viéndome siempre en el fuego
De esta extranjera campaña!
Llámanme la prez de España,
Y no saben que mi ardor
Sólo es falta de valor,
Pues busco ansioso el morir,
Por no osar el resistir
De los astros el furor.

(ANGEL DE SAAVEDRA, *Don Alvaro*, act. I, sc. II.)

II

Revue de Pretendants.

MARCELA. — Uno entre ellos suele ser
Más pródigo de requiebros.
JULIANA. — Don Martín, sin duda.
MARCELA. — Pero yo le oigo, Juliana,
Como quien oye llover,
Porque es aquella cabeza
Otra torre de Babel;
Y tan pronto me enamora
Diciendo que al rosicler
De la aurora dan envidia
Mis ojos, y que el clavel
No es más rojo que mis labios,
Y cosas de este jaez,
Como me habla de un tordillo
Que le envían de Jaen,
Y del pienso, la parada,
La patrulla, y el cuartel.
JULIANA. — Pues crea usted...
MARCELA. — Ahora díme:
¿No sería una sandez
El juzgarme yo querida,
Solicitada por él?

Don Agapito me asedia
Y suele decir también
Sus piropos : pero un hombre
Que gasta todo su haber
En perfumes y en pastillas,
Víctima de su corsé,
Bailarín afeminado,
¿Cómo es capaz de querer?
Resta el poeta, y tú sabes
Que es la suma timidez
Para con las damas. Puede
Que por mí perdido esté
De amor; y aunque suele mirarme
Con melosa languidez;
Pero mientras no se explique,
Mal le puedo comprender.

(Breton de los Herreros, *Marcela*, II, ii.)

III

Introduction au poème « El Diablo mundo ».

CORO DE DEMONIOS

Voguemos, voguemos,
La barca empujad,
Que rompa las nubes,
Que rompa las nieblas,
Las aires, las llamas,
Las densas tinieblas,
Las olas del mar.
Voguemos, crucemos,
Del mundo el confin :
Que hoy su triste cárcel quiebran
Libres los Diablos en fin,
Y con música y estruendo
Los condenados celebran,
Juntos cantando y bebiendo,
Un diabólico festin.

EL POETA

¿Qué rumor
Lejos suena,
Que el silencio
En la serena
Negra noche interrumpió?

¿Es del caballo la veloz carrera,
Tendido en el escape volador,
O el áspero rugir de hambrienta fiera,
O el silbido tal vez del aquilon?
¿O el eco ronco de lejano trueno
Que en las hondas cavernas retumbó,
O el mar que amaga con su hinchado seno,
Nuevo Luzbel, al trono de su Dios?

Densa niebla
Cubre el cielo,
Y de espíritus
Se puebla
Vagarosos,
Que aquí el viento
Y allí cruzan,
Vaporosos
Y sin cuento.
Y aquí tornan,
Y allí giran,
Ya se juntan,
Se retiran,
Ya se ocultan,
Ya aparecen,
Vagan, vuelan,
Pasan, huyen,
Vuelven, crecen,
Disminuyen,
Se evaporan,
Se coloran,
Y entre sombras

Y reflejos,
Cerca y lejos
Ya se pierden.
Ya me evitan
Con temor,
Ya se agitan
Con furor,
En aérea danza fantástica
A mi alrededor...

De cien truenos juntos retumba el fragor
En bosques, montañas, cavernas, torrentes :
Quizá son del miedo los genios potentes
Que el cántico entonan de espanto y terror.

Lanzando bramidos hórridos,
Y tronchando añosos árboles,
Irresistible su ímpetu,
Teñida en colores lívidos,
Gigante forma flamígera
Cabalga en el huracan.
Quizá el genio de la guerra,
Cuya frente tornasola
Con roja vaga aureola
El relámpago fugaz.

Aquí retiembla la tierra,
Allí rebrama la mar,
Altísima catarata
Zumba y despéñase allá :
Allí torrentes de lava
Lanza mugiente volcan,
Aquí temerosa tromba
Se agita en la tempestad,
Y agua, fuego, peñas, árboles
Avida sorbe al pasar.
Allí colgada la luna,
Con torva, cárdena faz,
Triste, fatídica, inmóbil,

En la inmensa oscuridad,
Más entristece que alumbra,
Cual lámpara sepulcral.
   Allí bramidos de guerra
Se escuchan, y el golpear
Del acero, y de las trompas
El estrépito marcial;
   Aquí relinchar caballos
Y estruendo de pelear;
Allí retumban cañones,
Lamentos suenan allá,
   Y alaridos, voces, ayes
Y súplicas y llorar;
Aquí desgarradas músicas
Y cantares; acullá
   Ruido de gentes que danzan
Con bullicioso compás;
Acá risas y murmullos,
Riñas y gritos allá.
   Allí el estruendo se escucha
De amotinada ciudad,
Carcajadas, orgias, brindis,
Y maldecir y jurar.

   Aquí el susurro entre flores
Del cefirillo galan,
Allí el eco interrumpido
De algun suspiro fugaz.
   Ora un beso, una palabra,
De alguna trova el final :
Todo en confusa discordia
Se oye á un tiempo resonar,
   Breve compendio del mundo,
La tartárea bacanal,
Y trastornan y confunden
Tanto estrépito á la par :
   Y aturden, turban, marean
Tanta vision, tanto afan.

IV

Cancion del pirata.

Con diez cañónes por banda,
Viento en popa á toda vela,
No corta el mar, sino vuela
Un velero bergantin :
Bajel pirata que llaman
Por su bravura el *Temido*,
En todo mar conocido
Del uno al otro confin.
La luna en el mar rïela,
En la lona gime el viento,
Y alza en blando movimiento
Olas de plata y azul.
Y ve el capitan pirata,
Cantando alegre en la popa,
Asia á un lado al otro Europa,
Y allá á su frente Stambul.
« Navega, velero mio,
Sin temor,
Que ni enemigo navío,
Ni tormenta, ni bonanza
Tu rumbo á torcer alcanza,
Ni á sujetar tu valor.
Veinte presas
Hemos hecho
A despecho
Del inglés,
Y han rendido
Sus pendones
Cien naciones
A mis piés.

Que es mi barco mi tesoro,
Que es mi Dios la libertad,

Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única patria la mar.

Allá muevan feroz guerra
Ciegos reyes
Por un palmo más de tierra :
Que yo tengo aquí por mio,
Cuanto abarca el mar bravío,
A quien nadie impuso leyes.
Y no hay playa,
Sea cual quiera,
Ni bandera,
De esplendor,
Que no sienta
Mi derecho,
Y dé pecho
A mi valor.

Que es mi barco mi tesoro...

A la voz de « *¡ barco viene !* »
Es de ver
Como vira y se previene,
A todo trapo á escapar :
Que yo soy el rey del mar,
Y mi furia es de temer.
En las presas
Yo divido
Lo cogido
Por igual :
Solo quiero
Por riqueza
La belleza
Sin rival.

Que es mi barco mi tesoro...

¡ Sentenciado soy á muerte !
Yo me rio :

No me abandone la suerte,
Y al mismo que me condena
Colgaré de alguna entena,
Quizá en su propio navío.
    Y si caigo,
    ¿ Que es la vida ?
    Por perdida
    Ya la dí,
    Cuando el yugo
    Del esclavo
    Como un bravo
    Sacudí.

Que es mi barco mi tesoro...

Son mi música mejor
    Aquilones :
El estrépito y temblor
De los cables sacudidos,
Del negro mar los bramidos,
Y el rugir de mis cañones.
    Y del trueno
    Al son violento
    Y del viento
    Al rebramar,
    Yo me duermo
    Sosegado,
    Arrulado
    Por el mar.

    Que es mi barco mi tesoro,
Que es mi Dios la libertad,
Mi ley la fuerza y el viento,
Mi única patria la mar.

(D. José de Espronceda. — 1810-1842.)

V

A bon juge meilleur témoin.

Era entonces de Toledo
Por el rey gobernador
El justiciero y valiente
Don Pedro Ruiz de Alarcón.
Muchos años por su patria
El buen viejo peleó :
Cercenado tiene un brazo,
Mas entero el corazón.

La mesa tiene delante,
Los jueces en derredor,
Los corchetes á la puerta,
Y en la derecha el bastón.
Está como presidente
Del tribunal superior.

Una mujer en tal punto,
En faz de grande aflicción,
Rojos de llorar los ojos,
Ronca de gemir la voz,
Suelto el cabello y el manto,
Tomó plaza en el salón,
Diciendo á gritos : « ¡ Justicia,
Jueces ! ¡ justicia, señor ! »
Y á los pies se arroja humilde
De D. Pedro de Alarcón,
En tanto que los curiosos
Se agitan al derredor.
Alzóla cortés D. Pedro,
Calmando la confusión
Y el tumultuoso murmullo
Que esta escena ocasionó,
Diciendo : — Mujer, ¿ qué quieres ?
— Quiero justicia, señor.

— ¿ De qué ? — De una prenda hurtada.
— ¿ Qué prenda ? — Mi corazón.
— ¿ Tú le diste ? — Le presté.
— ¿ Y no te lo han vuelto ? — No.
— ¿ Tienes testigos ? — Ninguno.
— ¿ Y promesa ? — Sí, por Dios,
Que al partirse de Toledo
Un juramento empeñó.
— ¿ Quién es él ? — Diego Martín.
— ¿ Noble ? — Y capitan, señor.
— Presentadme al capitan,
Que cumplirá, si juró.

Quedó en silencio la sala ;
Y á poco en el corredor
Se oyó de botas y espuelas
El acompasado són.
Un portero levantando
El tapiz, en alta voz
Dijo : « El capitan D. Diego. »
Y entró luego en el salón
Diego Martínez, los ojos
Llenos de orgullo y furor.

— ¿ Sois el capitan D. Diego,
Dijole D. Pedro, vos ?
— Contestó altivo y sereno
Diego Martínez : Yo soy.
— ¿ Conocéis á esa muchacha ?
— Ha tres años, salvo error.
— ¿ Hicisteisla juramento
De ser su marido ? — No.
— ¿ Juráis no haberlo jurado ?
— Sí juro. — Pues id con Dios
— ¡ Miente ! clamó Ines, llorando
De despecho y de rubor.
— Muger, ¡ piensa lo que dices !
— Digo que miente : juró.

— ¿Tienes testigos? — Ninguno.
— Capitán, idos con Dios,
Y dispensad que acusado
Dudára de vuestro honor.

Tornó Martínez la espalda
Con brusca satisfacción;
E Ines, que le vió partirse,
Resulta y firme gritó:
— Llamadle, tengo un testigo;
Llamadle otra vez, señor.

Volvío el capitán D. Diego;
Sentóse Ruiz de Alarcón.
La multitud aquietóse,
Y la de Vargas siguió:
— Tengo un testigo á quien nunca
Faltó verdad ni razón.
— ¿Quién? — Un hombre que de lejos
Nuestras palabras oyó,
Mirándonos desde arriba.
— ¿Estaba en algun balcón?
— No, que estaba en un suplício,
Donde ha tiempo que espiró.
— ¿Luego es muerto? — No, que vive.
— ¡Estáis loca, vive Dios!
— ¿Quién fué? — El Cristo de la Vega,
A cuya faz perjuró.

Pusieronse en pié los jueces
Al nombre del Redentor,
Escuchando con asombro
Tan excelsa apelación.
Reinò un profundo silencio
De sorpresa y de pavor,
Y Diego bajó los ojos
De vergüenza y confusión.

Un instante con los jueces
D. Pedro en secreto habló,
Y levantóse diciendo
Con respetuosa voz:

— « La ley es ley para todos ;
Tu testigo es el mejor ;
Mas, para tales testigos
No hay más tribunal que Dios.
Haremos... lo que sepamos :
Escribano, al caer el sol,
Al Cristo que está en la Vega
Tomaréis declaración.

En una tarde serena,
Cuya luz tornasolada
Del purpurino horizonte
Blandamente se derrama,
Allá por el *miradero*,
Por el Cambrón y Visagra,
Confuso tropel de gente
Del Tajo á la Vega baja.
Vienen delante D. Pedro
De Alarcón, Ibán de Vargas,
Su hija Inés, los escribanos,
Los corchetes y los guardias ;
Y detras, monges, hidalgos,
Mozas, chicos y canalla.
Otra turba de curiosos
En la Vega les aguarda,
Cada cual comentariando
El caso, según le cuadra.
Entre ellos está Martínez,
En apostura bizarra,
Calzadas espuelas de oro,
Valona de encage blanca,
Vigote á la borgoñona,
Melena desmelenada,

El sombrero guarnecido
Con cuatro lazos de plata,
Un pié delante del otro,
Y el puño en el de la espada.
Los plebeyos de reojo
Le miran, de entre las capas ;
Los chicos al uniforme,
Y las mozas á la cara.

Llegado el Gobernador
Y gente que le acompaña,
Entraron todos al claustro
Que iglesia y patio separa ;
Encendieron ante el Cristo
Cuatro cirios y una lámpara,
Y de hinojos un momento
Oraron allí en voz baja.
Está el Cristo de la Vega,
La cruz en tierra posada,
Los pies alzados del suelo
Poco menos de una vara.
Hácia la severa imágen
Un notario se adelanta,
De modo que con el rostro
Al pecho santo llegaba.
A un lado tiene á Martínez,
A otro lado á Inés de Vargas,
Detrás al gobernador
Con sus jueces y guardias.

Despues de leer dos veces
La acusación entablada,
El notario á Jesucrito
Así demandó en voz alta :
« *Jesú hijo de María,*
Ante nos,esta mañana,
Citado como testigo
Por boca de Inés de Vargas,

¿ Juráis ser cierto que un dia
A vuestras divinas plantas
Juró á Inés Diego Martinez.
Por su mujer desposarla?

Asida à un brazo desnudo
Una mano atarazada,
Vino á posar en los autos
La seca y hendida palma
Y allá en los aires: « *¡ Sí juro !* »
Clamó una voz más que humana.

Alzó la turba medrosa
La vísta á la imágen santa...
Los labios tenía abiertos
Y una mano desclavada.

(José Zorilla.)

VI

Le troubadour.

Yo soy el trovador que vaga errante ;
Si son de vuestro parque estos linderos,
No me dejeis pasar, mandad que cante :
Que yo sé de los bravos caballeros
La dama ingrata y la cautiva amante,
La cita oculta y los combates fieros.
Con que á cabo llevaron sus empresas
Por hermosas esclavas y princesas.

¡ Ven á mis manos, ven, arpa sonora !
¡ Baja á mi mente, inspiración cristiana,
Y enciende en mí la llama creadora
Que del aliento del Querub emana !
¡ Lejos de mí la historia tentadora
De ajena tierra y religión profana !

Mi voz, mi corazón, mi fantasía
La gloria cantan de la patria mía.

Venid : yo no hollaré con mis cantares
Del pueblo en que he nacido la creencia ;
Respetaré su ley y sus altares ;
En su desgracia al par que en su opulencia
Celebraré su fuerza ó sus azares,
Y fiel ministro de la gaya ciencia,
Levantaré mi voz consoladora
Sobre las ruinas en que España llora.

¡ Tierra de amor ! ¡ Tesoro de memorias,
Grande, opulenta y vencedora un día,
Sembrada de recuerdos y de historias
Y hollada asaz por la fortuna impia !
Yo cantaré tus olvidadas glorias,
Que, en alas de la ardiente poesia,
No aspiro á más laurel ni á más hazaña,
Que á una sonrisa de mi dulce España.

(Id., *Cantos del Trovador,* introd.).

VII

Choix d'épigrammes.

1. Le Cimetière de Momus.

Yace aquí un mal matrimonio,
Dos cuñadas, suegra y yerno...
No falta sino el demonio
Para estar junto el infierno.

*
* *

¡ En sepulcro de escribano
Una estatua de la fé !...
No la pusieron en vano,
Que afirma lo que no ve.

*
* *

Agua destila la piedra,
Agua está brotando el suelo...
¿ Yace aquí algun aguador?
No, señor : un tabernero.

*
* *

Aquí yace ser Belen,
Que hizo almíbares muy bien,
Y pasó la vida entera
Vistiendo niños de cera.

*
* *

Aquí yace una viuda
Que murió de pena aguda,
Apenas hubo perdido
A su septimo marido.

*
* *

Aquí yace una soltera,
Rica, hermosa, forastera,
Que sordo muda nació...
¡ Si la hubiera hallado yo !

*
* *

Yace aquí Blas y se alegra
Por no vivir con su suegra.

(Martinez de la Rosa).

2. *A un méchant critique.*

Tu crítica majadera
De los dramas que escribí,

Pedancio, poco me altera :
Más pesadumbre tuviera
Si te gustasen á ti.

(Leandro F. Moratin.)

3. *Un juge scrupuleux.*

« ¡ Callar ! (dijo un magistrado,
Al oirse un grand ruido
En la sala del juzgado) :
Por Dios, ¡ qué estoy aturdido !
Diez causas he sentenciado
Sin haberlas entendido.

(Jérica, 1781-1860.)

4. *Crainte exagérée.*

— ¡ Que venga mi confesor !
(Dijo, estando enferma, Inés).
Preguntaronle : — ¿ Quién es ?
Y añadió : — Fray Salvador.

Así que se le llamó
Dijeron en el convento :
— Iría, pero es el cuento
Que há diez años que murió.

(Id.).

VIII

Exemple de « dolora ».

¡ Pobre Carolina mía !
Nunca la podré olvidar.
Ved lo que el mundo decía,
Viendo el feretro pasar.
Un clerigo : ¡ Empiece el canto
El doctor : ¡ Cesó el sufrir !

El padre : ¡ Me ahoga el llanto !
La madre : ¡ Quiero morir !
Un muchacho : ¡ Qué adornada !
Un jóven : ¡ Era muy bella !
Una moza : ¡ Desgraciada !
Una vieja : ¡ Feliz ella !
¡ Duerme en paz ! dicen *los buenos.*
Adios ! dicen *los demás.*
Un filosofo : ! Uno menos !
Un poeta : ¡ Un ángel más !

(Campoamor.)

CHAPITRE XXVIII

LA PROSE AU XIXe SIÈCLE

Parallèlement à l'essor poétique, la prose s'est relevée en Espagne au XIXe siècle. La littérature politique militante y tient une large place, avec les figures de **Mariano de Larra** (*Figaro*), pamphlétiste acéré, piquant, passionné; de **Ramón Mesonero Romanos** (*el Curioso Parlante*), portraitiste humoriste et satirique de la vie de Madrid; de **S. Estebánez Calderón** (*el Solitario*), qui nous a peint l'Andalousie; de **José Selgas**, qui, dans ses *Hojas sueltas*, a fait preuve d'un talent et d'une verve remarquables; des orateurs **Galiano, Olozaga, Donoso Cortés** (le de Maistre espagnol), **Emilio Castelar**, etc.

La philosophie a ses meilleurs représentents en Catalogne avec **Ramón Martí** et surtout **Jaime Balmes**, penseur profond et logicien vigoureux.

L'histoire s'honore des noms de **Modesto Lafuente**, du **comte de Toreno**, de **Martinez de la Rosa**, de **Quintana**, du **marquis de Pidal** et de **Canovas del Castillo**,

Le roman a pris une place prépondérante, surtout dans la seconde moitié du siècle, grâce à **Fernan Caballero** (*Cecilia Bohl de Faber*), qui a su rendre si vraies et si attachantes ses peintures de mœurs andalouses; de **E. Perez Escrich**, qui recherche les impressions fortes; de **M. Fernández y González**, le Dumas de l'Espagne; de **Trueba**, poète et nouvelliste gracieux; de **Becquer**, qui mêle avec génie le réel et le fantastique dans des légendes du genre allemand; de **P.-M. de Alarcon**, de **Juan Valera**, etc., romanciers de grand mérite.

La critique littéraire est créée, peut-on dire, pour la première fois et s'élève à des hauteurs incomparables avec **Alberto Lista, A. Duran, Amador de los Rios, E. de Ochoa, Hartzenbusch, Guerra, Marcelino Menéndez Pelayo,** le **P. Blanco Garcia,** et tant d'autres qu'il serait beaucoup trop long de nommer ici.

EXTRAITS DES PROSATEURS DU XIXe SIÈCLE

I

El castellano viejo.

Ya en mi edad pocas veces gusto de alterar el órden que en mi manera de vivir tengo hace tiempo establecido, y fundo esta repugnancia en que no he abandonado mis lares ni un solo día para quebrantar mi sistema, sin que haya sucedido el arrepentimiento más sincero al desvanecimiento de mis engañadas esperanzas. Un resto con todo eso del antiguo ceremonial que en su trato tenían adoptado nuestros padres, me obliga á aceptar á veces ciertos convites á que parecería el negarse groseria, ó por lo menos ridícula afectación de delicadeza.

Andábame dias pasados por esas calles á buscar materiales para mis artículos. Embebido en mis pensamientos, me sorprendí varias veces á mí mismo riendo como un pobre hombre de mis propias ideas, y, moviendo maquinalmente los labios, algun tropezon me recordaba de cuando en cuando que para andar por el empedrado de Madrid no es la mejor circunstancia la de ser poeta ni filósofo ; más de una sonrisa maligna, más de un gesto de admiración de los que á mi lado pasaban, me hacía reflexionar que los soliloquios no se deben hacer en público : y no pocos encontrones que al volver las esquinas dí con quien tan distraida y rápidamente como yo las doblaba, me hicieron conocer que los distraidos no entran en el número de los cuerpos elásticos, y mucho menos de los seres gloriosos é impasibles. En semejante situación de mi espíritu, ¿ qué sensación no debería producirme una horrible palmada que una gran mano, pegada (á lo que por entonces entendí) á un grandísimo brazo, vino á descargar sobre uno de mis hombros, que por desgracia no tienen punto alguno de semejanza con los de Atlante ?

No queriendo dar á entender que desconocía este enérgico modo de anunciarse, ni desairar el agasajo de quien sin duda había creido hacérmele más que mediano, dejándome torcido para todo el día, traté sólo de volverme por conocer quien fuese tan mi amigo para tratarme tan mal; pero mi castellano viejo es hombre que cuando está de gracias no se ha de dejar ninguna en el tintero. ¿ Cómo dirá el lector que siguió dándome pruebas de confianza y cariño ? Echóme las manos á los ojos, y sujetándome por detrás, « ¿ quién soy ? » gritaba, alborozado con el buen éxito de su delicada travesura. « ¿ Quién soy ? » « Un animal, » iba á responderle ; pero me acordé de repente de quien podría ser, y sustituyendo cantidades iguales, « *Braulio eres,* » le dije. Al oirme, suelta sus manos, rie, se aprieta los ijares, alborota la calle, y pónenos á entrambos en escena. « ¡ Bien, mi amigo ! ¿ Pues en qué me has conocido ? — ¿ Quién pudiera sino tú ?... — ¿ Has venido ya de tu Vizcaya ? — No, Braulio, no he venido. — Siempre el mismo genio. ¿ Qué quieres ? es la pregunta del español. ¡ Cuánto me alegro de que estés aquí ! ¿ Sabes que mañana son mis días [1] ? — Te los deseo muy felices. — Déjate de cumplimientos entre nosotros ; ya sabes que yo soy franco y castellano viejo : el pan pan y el vino vino ; por consiguiente exijo de ti que no vayas á dármelos ; pero estás convidado. — ¿ A qué ? — A comer conmigo — No es posible. — No hay remedio. — No puedo, insisto temblando. — ¿ No puedes ? — Gracias. — ¿ Gracias ? Véte á paseo ; amigo, como no soy el duque de F., ni el conde de P... — ¿ Quién se resiste á una sorpresa de esa especie ¿ ? quién quiere parecer vano ? No es eso, sino que... — Pues si no es eso, me interrumpe, te espero á las dos : en casa se come á la española ; temprano. Tengo mucha gente ; tendremos al famoso X. que nos improvisará de lo lindo ; T. nos cantará de

1. *Mis dias* signifient *ma fête.*

sobremesa una rondeña con su gracia natural; y por la noche J. cantará y tocará alguna cosilla. » Esto me consoló algun tanto, y fué preciso ceder. » Un día malo, dije para mí. cualquiera lo pasa; en este mundo para conservar amigos es preciso tener el valor de aguantar sus obsequios. — No faltarás, si no quieres que riñamos. — No faltaré, dije con vos exánime y ánimo decaido, como el zorro que se revuelve inútilmente dentro de la trampa donde se ha dejado coger. — Pues hasta mañana. » Y me dió un torniscon por despedida. Vile marchar como el labrador ve alejarse la nube de su sembrado, y quedéme discurriendo cómo podían entenderse estas amistades tan hostiles y tan funestas.

Ya habrá conocido el lector, siendo tan perspicaz como yo le imagino, que mi amigo Braulio está muy lejos de pertenecer á lo que se llama gran mundo y sociedad de buen tono, pero no es tampoco un hombre de la clase inferior, puesto que es un empleado de los de segundo órden, que reune entre su sueldo y su hacienda cuarenta mil reales de renta: que tiene una cintita atada al ojal, y una crucecita á la sombra de la solapa; que es persona, en fin, cuya clase, familia y comodidades de ninguna manera se oponen á que tuviese una educación más escogida y modales más suaves é insinuantes. Mas la vanidad se ha sorprendido por donde ha soprendido casi siempre á toda ó la mayor parte de nuestra clase media, y á toda nuestra clase baja. Es tal su patriotismo, que dará todas las lindezas del extranjero por un dedo de su país. Esta ceguedad le hace adoptar todas las responsabilidades de tan inconsiderado cariño; de paso que defiende que no hay vinos como los españoles, en lo cual bien puede tener razón, defiende que no hay educación como la española, en lo cual bien pudiera no tenerla; á trueque de defender que el cielo de Madrid es purísimo, defenderá que nuestras manolas son las más encantadoras exclusivas, á quien le sucede poco más ó menos lo que á una parienta mía, que se muere por las

jorobas solo porque tuvo un querido que llevaba una excrecencia bastante visible sobre entrambos omóplatos.

No hay que hablarle, pues, de estos usos sociales, de estos respetos mutuos, de estas reticencias urbanas, de esa delicadeza de trato que establece entre los hombres una preciosa armonía, diciendo sólo lo que debe agradar y callando siempre lo que puede ofender. Llama á la urbanidad hipocresía, y á la decencia monadas : á toda cosa buena le aplica un mal apodo ; el lenguaje de la finura es para él poco más que griego : cree que toda la crianza está reducida á decir *Dios guarde á ustedes* al entrar en una sala, y añadir *con permiso de usted* cada vez que se mueve ; á preguntar á cada uno par su familia, y despedirse de todo el mundo : cosas todas que así se gardará él de olvidarlas como de tener pacto con franceses...

Llegaron las dos, y como yo conocia ya á mi Braulio, no me pareció conveniente acicalarme demasiado para ir á comer ; estoy seguro de que se hubiera picado. No quise, sin embargo, excusar un frac de color, y un pañuelo blanco, cosa indispensable en un día de días en semejantes casas ; vestíme sobre todo lo más despacio que me fué posible, como se reconcilia al pié del suplicio el infeliz reo, que quisiera tener cien pecados más cometidos que contar para ganar tiempo : era citado á las dos, y entré en la sala á las dos y media.

No quiero hablar de las infinitas visitas ceremoniosas que ántes de la hora de comer entraron y salieron en aquella casa, entre las cuales no eran de despreciar todos los empleados de su oficina con sus señoras, y sus niños, y sus capas, y sus paraguas, y sus chanclos, y sus perritos. Déjome en blanco los necios cumplimientos que dijeron al señor de los días ; no hablo del inmenso cìrculo con que guarnecía la sala el concurso de tantas personas heterogéneas, que hablaron de que el tiempo iba á mudar y de que en invierno suele hacer más frio que en verano. Desgraciadamente para mí el

señor X..., que debía divertinos tanto, gran conocedor de esta clase de convites, había tenido la habilidad de ponerse malo aquella mañana ; el famoso T..., se hallaba oportunamente comprometido para otro convite, y la señorita que tan bien había de cantar y tocar estaba ronca en tal disposición que se asombraba ella misma de que se la entendiese una sola palabra, y tenía un panadizo en un dedo.

¡ Cuantas esperanzas desvanecidas !

— Supuesto que estamos los que hemos de comer, exclamó don Braulio, vamos á la mesa, querida mía. — Espera un momento, le contestó su esposa casi al oido; con tanta visita yo he faltado algunos momentos de allá dentro, y... — Bien, pero mira que son las cuatro... — Al instante comeremos...

Las cinco eran cuando nos sentábamos á la mesa.

Colocaronme, por mucha distinción, entre un niño de cinco años, encaramado en unas almohadas, que era preciso enderezar á cada momento, porque las ladeaba la natural turbulencia de mi jóven adlátere, y entre uno de esos hombres que ocupan en el mundo el espacio y sitio de tres, cuya corpulencia por todos lados se salía de madre de la única silla en que se hallaba sentado, digámoslo así, como en la punta de una aguja. Desdobláronse silenciosamente las servilletas y fueron izadas por todos aquellos buenos señores á los ojales de sus fraques, como cuerpos intermedios entre las salsas y las solapas.

— Ustedes harán penitencia, señores, exclamó el Anfitrión una vez sentado ; pero hay que hacerse cargo de que no estamos en Genieys.

— Necia afectación es ésta, si es mentira, dije yo para mi ; y si es verdad, gran torpeza convidar á los amigos á hacer penitencia.

Desgraciadamente no tardé mucho en conocer que había en aquella expresión más verdad de la que mi buen Braulio se figuraba. Interminables y de mal gusto fueron los cumplimientos con que para dar y recibir

cada plato nos aburrimos unos á otros. « Sirvase usted. — Hágame usted el favor. — De ninguna manera. — No lo recibiré. — Páselo usted á la señora. — Está bien ahí. — Perdone usted. — Gracias. — Sin etiqueta, señores, » exclamó Braulio, y se echó el primero con su propia cuchara. Sucedió á la sopa un cocido surtido de todas las sabrosas impertinencias de este engorrosísimo, aunque buen plato ; cruza por aquí la carne ; por allá la verdura ; acá los garbanzos ; allá el jamón ; la gallina por derecha ; por medio el tocino ; por izquierda los embuchados de Extremadura : siguióle un plato de ternera mechada, que Dios maldiga, y á este otro y otros y otros ; mitad traidos de la fonda, que esto basta para que excusemos hacer su elogio, mitad hechos en casa por la criada de todos los días, por una vizcaína auxiliar tomada al intento para aquella festividad y por el ama de la casa, que en semejantes ocasiones debe estar en todo, y por consiguiente suele no estar en nada.

— « Este plato hay que disimularle, decía esta de unos pichones ; están un poco quemados. — Pero, mujer... — Hombre, me aparté un momento, y ya sabes lo que son las criadas. — ¡ Qué lástima que este pavo no haya estado media hora más al fuego ! se puso algo tarde. — ¿ No les parece á ustedes que está algo ahumado este estofado ? — ¿ Qué quieres ? Una no puede estar en todo. — ¡ Oh, está excelente, exclamábamos todos dejándonoslo en el plato ; excelente ! — Este pescado está pasado. — Pues en el despacho de la diligencia del fresco dijeron que acababa de llegar ; ¡ el criado es tan bruto ! — ¿ De dónde se ha traido este vino ? — En eso no tienes razón, porque es... — Es malísimo. » Estos diálogos cortos iban exornados con una infinidad de miradas furtivas del marido para advertirle continuamente á su mujer alguna negligencia, queriendo darnos á entender entrambos á dos que estaban muy al corriente de todas las fórmulas que en semejantes casos se reputan en

finura, y que todas las torpezas eran hijas de los criados, que nunca han de aprender á servir. Pero estas negligencias se repetían tan á menudo, servían tan poco ya las miradas, que le fué preciso al marido recurrir á los pellizcos y á los pisotones; y ya la señora, que á duras penas había podido hacerse superior hasta entonces á las persecuciones de su esposo, tenía la faz encendida y los ojos llorosos. « Señora, no se incomode usted por eso, le dijo el que á su lado tenía. — ¡ Ah ! les aseguro á ustedes que no vuelvo á hacer estas cosas en casa ; ustedes no saben lo que es esto ; otra vez, Braulio, iremos á la fonda y no tendrás... — Usted, señora mia, hará lo que... — ¡ Braulio ! ¡ Braulio ! » Una tormenta espantosa estaba á punto de estallar ; empero todos los convidados á porfía probamos á aplacar aquellas disputas, hijas del deseo de dar á entender la mayor delicadeza, para lo cual no fué poca parte la manía de Braulio y la expresión concluyente que dirigió de nuevo á la concurrencia acerca de la inutilidad de los cumplimientos, que así llama él al estar bien servido y al saber comer. ¿ Hay nada más ridículo que estas gentes que quieren pasar por finas en medio de la más crasa ignorancia de los usos sociales ? ¿ que para obsequiarle le obligan á usted á comer y beber por fuerza, y no le dejan medio de hacer su gusto ? ¿ porqué habrá gentes que sólo quieren comer con alguna más limpieza los días de días ?

A todo esto, el niño que á mi izquierda tenía hacía saltar las aceitunas á un plato de magras con tomate, y una vino á parar á uno de mis ojos, que no volvió á ver claro en todo el día ; y el señor gordo de mi derecha habia tenido la precaución de ir dejando en el mantel, al lado de mi pan, los huesos de las suyas, y los de las aves que había roido ; el convidado de enfrente, que se preciaba de trinchador, se había encargado de hacer la autopsia de un capón, ó sea gallo, que esto nunca se supo ; fuese por la edad

avanzada de la víctima, fuese por los ningunos conocimientos anatómicos del victimario, jamás parecieron las coyunturas. « Este capón no tiene coyunturas, » exclamaba el infeliz sudando y forcejeando, más como quien cava que como quien trincha ¡ Cosa más rara ! En una de las embestidas resbaló el tenedor sobre el animal como si tuviera escama, y el capón, violentamente despedido, pareció querer tomar su vuelo como en sus tiempos más felices, y se posó en el mantel tranquilamente como pudiera en un palo de un gallinero.

El susto fué general y la alarma llegó á su colmo cuando un surtidor de caldo, impulsado por el animal furioso, saltó á inundar mi limpísima camisa : levántase rápidamente á este punto el trinchador con ánimo de cazar el ave prófuga, y, al precipitarse sobre ella, una botella que tiene á la derecha, con la que tropieza su brazo, abandonando su posición perpendicular, derrama un abundante caño de Valdepeñas sobre el capón y el mantel ; corre el vino, auméntase la algazara, llueve la sal sobre el vino para salvar el mantel ; para salvar la mesa se ingiere por debajo de él una servilleta, y una eminencia se levanta sobre el teatro de tantas ruinas. Una criada toda azorada retira el capón en el plato de su salsa ; al pasar sobre mí hace una pequeña inclinación, y una lluvia maléfica de grasa desciende, como el rocío sobre los prados, á dejar eternas huellas en mi pantalón color de perla ; la angustia y el aturdimiento de la criada no conocen término ; retírase atolondrada sin acertar con las excusas ; al volverse tropieza con el criado que traía una docena de platos limpios y una salvilla con las copas para los vinos generosos, y toda aquella máquina viene al suelo con el mas horroroso estruendo y confusión...

(J. Mariano de Larra.)

II

La douleur est une longue agonie.

.... Lo era en Utrera de sorteo. Los mozos que habían caido soldados, después de haber ahogado su pesar en algunos vasos de vino, paseaban las calles cantando coplas...

Ser hombre y ser jóven son dos poderosos antídotos contra el dolor. Pero de ambos carecía la madre del más gallardo y más aventajado de los quintos. Jamás la violencia del dolor se demostró de una manera más lastimera y más enérgica que en aquella madre. En vano se afanaban por consolarla su buen marido y sus compasivas vecinas. Sus consuelos eran ineficaces á calmar aquel acerbo dolor, como lo son para dulcificar la amargura del mar las dulces gotas de agua que en él derraman las nubes.

— ¡ El solo que de mis cinco hijos me quedaba ! gemía la infeliz ¡ Mi consuelo, mi gloria, mi alma y mi vida ! ¡ Un hijo que en su vida me ha dado un sentir ! ¡ Tan bueno, tan hermoso, tan trabajador, tan madrero ! ¡ Ay mi Sebastián ! ¡ me le arrancan, y con él mi alma !

...« Había transcurrido más de un año. Pasaron por entonces por Utrera unos soldados licenciados, que se volvían á sus respectivos pueblos, y pararon en un mesón que estaba inmediato á la casa de Juan Moreno.

Era una noche de verano, suave y serena : no hacía luna ; pero las estrellas se esmeraban en suplir su falta, espaciendo la luz del sol que reflejaban, cual si fuesen brillantes. Todos dormían en casa de Juan Moreno. menos su pobre mujer, que desvelada con su incesante pena, estaba sentada ante su abierta ventana. También los soldados licenciados estaban despiertos y sentados á la puerta del mesón. Uno de ellos se puso á cantar en una tonada triste y monótona uno de esos cantos que compone el pueblo sobre los trágicos

eventos que más le conmueven, que llaman los franceses *complaintes* :

Compañeritos del alma,
Soy de Utrera natural :
Decidle á mi padre y madre,
Si alguna vez váis allá,

Que recen un Padrenuestro
Por su hijo Sebastian,
Que ha muerto, como cristiano,
Herido en un hospital.

Un grito que no parecía ser lanzado por garganta, humana, partió el silencio de la noche, como parte un rayo su oscuridad. Los soldados callaron sobrecogidos, pero nada se volvió á oir.

A la madrugada, cuando Juan Moreno se levantó, halló tendida al pié de la ventana á su mujer, sin sentido, inflexibles é yertos sus miembros, cual los de un abandonado cadáver.

Consolación lo había dicho y lo probaba : el dolor es una agonia sin muerte.

(Fernan Caballero, *Cuadros de Costumbres*.)

III

Les âmes du Purgatoire [1].

.... Había una vez una pobre vieja que tenía una sobrina, que había criado sujeta como cerrojo, y era muy buena niña, muy cristiana, pero encogida y poquita cosa. Lo que sentia la pobre vieja, era pensar lo que iba á ser de su sobrina, cuando faltase ella, y

1. Cette légende mise dans la bouche d'une paysanne, la *tia Sebastiana*, est semée d'expressions et de locutions populaires, faciles d'ailleurs à rendre en français.

así no hacía otra cosa que pedirle á Dios que la deparase un buen novio.

Hacía los mandados en casa de una comadre suya pupilera, y entre los huéspedes que tenía, había un indiano poderoso que se dejó decir que se casaría si hallase á una muchacha recogida, hacendosa y habilidosa. La vieja abrió tanto oido, y á los pocos días le dijo que hallaría lo que buscaba en su sobrina, que era prenda, un grano de oro, y tan habilidosa que juntaba los pájaros en el aire. El caballero contestó que quería conocerla y que al día siguiente iría á verla. La vieja corrió á su casa, que no veía la vereda, y le dijo á la sobrina que asiase la casa, y que iban á tener una visita. Cuando á la otra mañana vino el caballero, le preguntó á la muchacha si sabía hilar.

— ¿ Pues no ha de saber ? dijo la tia : las madejas se las bebe como vasos de agua.

— ¿ Qué ha hecho Vd., señora, dijo la sobrina, cuando el caballero se hubo ido despues de dejarle tres madejas de lino para que se las hilase ¿ qué ha hecho Vd., Señora, si yo no sé hilar ?

— Anda, dijo la tia ; anda, que mala seas y bien te vendas. Déjate ir, y sea lo que Dios quiera.

— ¡ En qué berengenal me ha metido Vd., señora ! decía llorando la sobrina.

— Pues tú ves cómo te compones, respondiá la tia : pero tienes que hilar eses tres madejas que en en ello te va tu suerte.

La muchacha se fué á la noche á su cuarto en un vivo pénar, y se puso á encomendarse á las Animas benditas, de las que era muy devota.

Estando rezando se le aparecieron tres ánimas muy hermosas, vestidas de blanco ; le dijeron que no se apurase, que ellas la ampararían en pago del mucho bien que les había hecho con sus oraciones, y cogiendo cada cual una madeja, en un dos por tres las remataron, haciendo un hilo como un cabello.

Al día siguiente, cuando vino el indiano, se quedó

asombrado al ver aquella habilidad junto con aqnella diligencia.

— ¿No le decía yo á su mercé? decía la víeja, que no cabía en sí de alegría.

El caballero preguntó á la muchacha si sabía coser.

— ¿Pues, no ha de saber? dijo con brio la tia: lo mismo son las piezas de costura en sus manos que cerezas en boca de tarasca.

Dejóle entonces el caballero lienzo para hacer tres camisas, y sucedió lo mismo que el día anterior y lo propio al siguiente en que le llevó el indiano un chaleco de raso para que se le bordase. Sólo que á la noche, cuando estando encomendándose la niña con muchas lágrimas y mucho fervor á las Animas, estas se le aparecieron, y le dijo la una :

— No te apures, que vamos á bordar este chaleco ; pero ha de ser con una condición.

— ¿Cuál ? preguntó ansiosa la muchacha.

— La de que nos convides á tu boda.

— Pues, que me voy á casar? preguntó la muchacha.

— Sí, respondieron las Animas ; con ese indiano rico.

Y así sucedió ; pues cuando al otro día vió el caballero el chaleco tan primorosamente bordado, que parecía que manos no le habían tocado, y tan hermoso que quitaba la vista, le dijo á la tia que se quería casar con su sobrina.

La tia se puso que bailaba de contento ; pero no así la sobrina que la decía : — Pero, señora, ¿ qué será de mí, cuando mi marido se imponga en que yo nada sé hacer ?

— Anda, déjate ir, respondió la tia : las benditas Animas, que ya te han sacado de aprieto, no dejarán de favorecerte.

Arreglóse pues la boda ; y la vispera, teniendo la novia presente la recomendación de sus favorecedoras,

fué á un retablo de Animas y las convidó á la boda.

Al día de la boda, cuando más enfrascados estaban en la fiesta, entraron en la sala tres viejas tan rematadas de feas, que el indíano se quedó pasmado y abrió tantos ojos. La una tenía un brazo muy corto, y el otro tan largo que le arrastraba por el suelo. La otra jorobada, y tenía un cuerpo torcido. Y la tercera tenía los ojos más saltones que un cangrejo, y más colorados que un tomate.

— ¡ Jesús, María ! dijo á su novia perturbado el caballero : ¿ quién son esos tres espantajos ?

— Son, respondió la novia, unas tias de mi padre, que he convidado á mi boda.

El señor, que tenía crianza, fué á hablarles y á ofrecerles asiento.

— Dígame, le dijo á la primera que había entrado, ¿ porqué tiene un brazo tan corto y otro tan largo ?

— Hijo mío, respondió la vieja, así los tengo por lo mucho que he hilado.

El indiano se levantó, se acercó á la novia y le dijo :

— Vé sobre la marcha, quema tu rueca y tu huso, y cuidado como te vea jamás hilar !

En seguida preguntó á la otra vieja porque estaba tan jorobada y tan torcida :

— Hijo mío, contestó esta, estoy así de tanto bordar en bastidor.

El indiano en tres zancajadas se puso al lado de su novia, á quien dijo :

— Ahora mismo, quema tu bastidor, y cuidado como en la vida de Dios te vea bordar.

Fuése despues á la tercera vieja, á la que preguntó porqué tenía los ojos tan reventones y encarnados.

— Hijo mío, contestó esta retorciéndolos, es de tanto coser y agachar la cabeza sobre la costura.

No bien había dicho estas palabras, cuando estaba el indíano al lado de su mujer, á quien decía :

— Agarra las agujas y el hilo, y échalos al pozo,

y ten entendido que el día en que te vea coser una puntada, me divorcio : que el cuerdo en cabeza ajena escarmienta [1].....

FERNAN CABALLERO (*Contes Andalous.*)

IV

Bayard tue en duel le capitaine Sotomayor.

Un oficial de caballeria español, llamado Alonso de Sotomayor, prisionero del famoso Bayard, y tratado por él con toda urbanidad y cortesía, había recibido su libertad por un rescate moderado. El español publicaba haber sido tratado por su vencedor dura é ignominiosamente. Bayard, que lo supo, retó al instante á su contrario, diciéndole que mentía. Rehusaba el español la batalla ; pero el gran Capitán le obligó á aceptarla, diciéndole que era preciso hacer olvidar sus injuriosas palabras con la gloria del combate, ó sufrir el castigo que merecía por ellas. Tuvo pues que salir al campo donde el francés le esperaba.

El español era alto, robusto y membrudo ; el francés, pequeño y delicado, manifestaba más agilidad que fuerza. Todos le creían vencido, y más al ver que las armas del combate eran á su contrario dándole golpes en la cabeza atropelladamente. Pero Bayard, supliendo con el arte lo que le faltaba de fuerza, hirió primero en un ojo al español, y á la acción de alzarse este con toda su furía para vengarse de aquella hérida, déjó descubierta la garganta por la juntura de la gola, donde Bayard con celeridad increible le metió un puñal. La sangre salió á borbotones, y Sotomayor cayó muerto, con grande alegria de los franceses, y sin ningún sentimiento de los españoles indignados de su mala lengua é indigno proceder.

(QUINTANA, *El Grán Capitán.*)

1. Proverbe qui signifie littéralement : « *Le sage s'instruit dans la tête des autres.* »

V

Influence de la Bible.

Hay un libro, tesoro de un pueblo, que es hoy fábula y ludibrio de la terria, y que fué en tiempos pasados estrella del Oriente, adonde han ido á beber su divina inspiración todos los grandes poetas de las regiones occidentales del mundo, y en el cual han aprendido el secreto de levantar los corazones y de arrebatar las almas con sobrehumanas y misteriosas armonías : ese libro es la Biblia, el libro por excelencia. En él aprendió Petrarca á modular sus gemidos ; en él vió Dante sus terríficas visiones ; de aquella fragua encendida sacó el poeta de Sorrento[1] los espléndidos resplandores de sus cantos. Sin él Milton no hubiera sorprendido á la mujer en su primera flaqueza, al hombre en su primera conquista, á Dios en su primer ceño, ni hubiera podido decir à las gentes la tragedia del Paraiso, ni cantar con canto de dolor la mala ventura y triste hado del humano linaje. Y para hablar de nuestra España, ¿ quién enseñó al maestro Fr. Luis de León á ser sencillamente sublime ? ¿ De quién aprendió Herrera su entonación alta, imperiosa y robusta ? ¿ Quién inspiraba á Rioja aquellas lúgubres lamentaciones llenas de pompa y majestad y henchidas de tristeza, que dejaba caer sobre los campos marchitos y sobre los mustios collados, y sobre las ruinas de los imperios, como un paño de luto ? ¿ En cuál escuela aprendió Calderón á remontarse á las eternas moradas sobre las plumas de los vientos ? ¿ Quién puso delante de los ojos de nuestros grandes escritores místicos los oscuros abismos del corazón humano ? ¿ Quién puso en sus labios aquellas santas armonías y aquella vigorosa elocuencia, y aquellas tremendas impreca-

1. Le poète de Sorrente, c'est-à-dire Torquato Tasso, auteur de l'épopée *La Jérusalem délivrée.*

ciones, y aquellas fatídicas amenazas, y aquellos arranques sublimes, y aquellos suavísimos acentos de encendida caridad y de castísimo amor, con que unas veces ponían espanto en la conciencia de los pecadores, y otras[1] levantaban hasta el arrobamiento las limpias almas de los justos? Suprimid la Biblia con la imaginación, y habréis suprimido la bella, la grande literatura española, ó la habréis despojado al menos de sus destellos más sublimes, de sus más espléndidos atavíos, de sus soberbias pompas y de sus santas magnificenciao.

(DONOSO CORTES, *Discours de réception à l'Académie.*)

V

Fondements historiques du Poème du Cid.

Los relatos históricos concernientes al héroe de Vivar se dividen naturalmente en dos grupos, unos de origen cristiano, otros de origen musulmán, diferencia que se funda no tanto en la lengua cuanto en el contenido, puesto que de indudable origen arábigo es una parte de la *Crónica general*. Si el vértigo de la paradoja arrastró á Masdeu[2] y á alguno de sus secuaces á dudar que de Rodrigo Díaz pudiera afirmarse otra cosa que el nombre, tal aberración tuvo entonces mismo cumplida respuesta del P. La Canal y otros eruditos, no ya con el texto de la *Historia* loenesa que Masdeu sistemáticamente rechaza, ni con la *Carta de arras*, de que también dudó sin fundamento, sino con los privi-

1. *otras* (*veces*).

2. Masdeu publia, à Madrid, en 1805, un livre intitulé *Historia critica de España y de la cultura española,* dans lequel il met en doute l'existence même du Cid. Je possède une rarissime traduction française d'une réponse que fit Quintana à ce libelle, contre lequel s'insurgèrent non seulement les Espagnols, mais les étrangers.

legios y escrituras en que el Cid aparece como testigo y confirmante: con las noticias del *Chronicón Malleacense*, escrito en Francia, y de los *Anales Toledanos primeros*, de los *Compostelanos*, del *Chronicón Burgense*, del de Cardeña, del *Liber Regum*, escritos en diversas partes de España, sin contar con el testimonio, algo más tardío, pero autorizado siempre, de los cronistas del siglo XIII, el Tudense y el Toledano.

Pero el documento capital entre los latinos continúa siendo la *Gesta Ruderici Campidocti*, descubierta y publicada en 1792 por el P. Risco, impugnada en mala hora por Masdeu con argumentos cuya vaciedad demostró Dozy, aunque encarnizándose ferozmente con aquel docto jesuita; y hoy restituida á su pristino valor y estimación desde que en hora feliz reapareció el códice extraviado de San Isidoro de Léon, que puede examinarse en la Academia de la Historia. Nadie duda ya (ni paleográficamente puede dudarse) que tal Crónica fué escrita en el siglo XII, si bien algunos, como Huber, la suponen de los primeros años, y otros, como Dozy, de la segunda mitad de aquella centuria, fundándose en conjeturas históricas más ó menos plausibles. El sabio orientalista holandés, á quien es imposible dejar de citar á cada momento en esta materia, aunque no se tenga por dogma todo lo que escribió, fija aproximadamente la redacción de la *Gesta* en 1170, es decir setenta años después de la muerte de Rodrigo.

La *Gesta Ruderici Campidocti* pertenece á aquel género de composición retórica que abandonando la seca manera de los primitivos cronicones de la Reconquista, procuró acercarse á los modelos narrativos de la latinidad eclesiástica y aun de la clásica, si bien imperfectamente conocidos. Tal tendencia conduce por sendero cada más espacioso á las vastas compilaciones historiales de D. Lucas de Túy y del Arzobispo D. Rodrigo, marcándose los hitos del camino por las tres obras ya citadas y alguna de menor importancia.

Tienes, pues, la *Gesta*, en medio de su aridez habitual, ciertos conatos de narración artística, que no procede de la epopeya, pero que tampoco puede confundirse con la historia rígida y documentada. Nadie tendrá por fidedignas en su tenor literal las cartas que el cronista supone que se cambiaron entre el Cid y el Conde de Barcelona, y, sin embargo, el artificio de estilo es tan leve, que no puede dudarse que fielmente reflejan las opuestas pasiones de los guerreros á quienes se atribuyen, sin que haya que suponer ni aquí ni en otra parte intervención alguna de la poesía épica. Se trata de un procedimiento distinto y cuya filiación es muy conocida : el de las epístolas y discursos imaginarios, elaborados con datos históricos y con cierta psicología elemental y ruda.

El espíritu de la *Gesta* es de todo punto favorable al héroe burgalés, sin que por eso disimule los hechos que pudieran ser menos conformes al tipo ideal que en nuestra fantasía inevitablemente se engendra después de leido el magnífico y solemne poema de la vejez del *Mío Cid*...

Las memorias árabes se refieren casí únicamente á un período de la vida del héroe, el de sus campañas en Aragón y Valencia, y con más extensión al sitio y toma de esta ciudad. La relación más detallada se encuentra en un libro de historia literaria, el *Tesoro* de Aben-Bassám (1109), que trata de los poetas y de los escritores en prosa rimada que florecieron en el siglo V de la Hegira. Uno de estos escritores es Aben-Tahir, príncipe murciano, que había asistido á la caída de Valencia ; y en su biografía encontró Dozy el largo pasaje sobre el Cid, que publicó, tradujo y comentó con singular esmero, dándole quiza una importancia desmedida, que otros han exagerado todavía más.

Sin querer disminuir en modo alguno el precio singular de este fragmento, anterior en treinta y dos años á la más antigua mención del Cid en las crónicas latinas, posterior en sólo quince á la toma de Valencia,

y en diez á la muerte del Campeador, y basada en palabras y cartas de un testigo presencial, no ha de olvidarse la discreta prevención que hace Dozy antes de copiar esta ampulosa relación : « Aben-Bassám *no es un historiador, es un retórico :* se engaña algunas veces, sobre todo en las fechas: como escribe en prosa rimada, emplea de vez en cuando *frases pomposas que dicen más de lo que el autor ha querido decir ;* sacrifica algunas veces la verdad histórica á la rima. »

(M. Menéndez Pelayo, *Antología de poetas líricos castellanos*, tome XI, p. 291-295.)

VI

L'Inquisition.

¿ Fué la atroz crueldad de la Inquisición la que atajó el vuelo de nuestro espíritu, ahogando en sangre nuestra cultura ? Miradas imparcialmente las cosas, parece que no. Pues qué, ¿ en los demás países no se atenaceaba, no se quemaba viva á la gente, no se condenaban á espantosos suplicios á los que pensaban de otro modo que la mayoría ? La Inquisición de España casí era benigna y filantrópica, comparada con lo que en aquella edad hacían tribunales y gobiernos y pueblos en otras regiones. Todos los moros, judíos y herejes castigados ó quemados en España por la Inquisición durante trescientos años, no igualan en número, por confesión de Schack[1], á solo las infelices brujas quemadas vivas en Alemania nada más que en el siglo XVII. En Francia, sin contar los horrores de las guerras civiles, sólo en la espantosa noche de San Bartolomé, hubo más victimas del fanatismo que las que

1. Schack (1815-1894), écrivain allemand, qui séjourna en Espagne de 1839 à 1840, pour amasser des documents en vue de ses travaux sur l'art et la littérature.

hizo el Santo Oficio desde su fundación hasta su caída. De Inglaterra no hay que hablar: este pueblo entonces más bárbaro y feroz quel el centro y el mediodía del continente europeo: derramaba la sangre á torrentes.

Nosotros tuvimos cinco años en la cárcel á Fr. Luis de León, pero no padeció tormento, y al cabo se declaró su inocencia. En la cárcel pudo escribir los *Nombres de Cristo* y otras obras inmortales. En otra nación y con los mismos émulos que aquí tuvo, quiza no hubiera salido tan bien. No hay que olvidar que á Vanini le arrancaron la lengua con unas tenazas en Francia ; que á Bruno le quemaron vivo en Roma ; que en Inglaterra ajusticiaron á Tomás Moro y que á nuestro compatriota Miguel Servet le hizo matar Calvino en Ginebra.

Por más que hayan querido los protestantes engalanarse con el lauro de que la libertad religiosa vino por ellos, la historia les niega este lauro. Guizot tiene la franqueza de confesarlo. Toda secta disidente ha sido tan fanática y tan intolerante ó más que los católicos durante la lucha. Sólo los progresos de la razón, con la imposíbilidad de exterminarse unos á otros, trajeron la tolerancia y la libertad en pos de ella, la cual ha nacido de la conciencia humana en general, iluminada al cabo por el verdadero espíritu de Cristo y comprendiéndole con rectitud.

(Juan Valera, *Dissertations et jugements historiques*, I, p. 224.)

VII

La vie future.

¡ Desventurados de aquellos que no creen ! ¡ Mil veces desventurados los que en aquel soplo del aura que juega con sus cabellos, en el primer rayo de sol que entra á despertarlos en su lecho, en las blandas

melodias que hieren de improviso sus oídos y en los presentimientos de su corazón, nada ven, ni oyen, ni entienden ! Porque en el tumulto del aura, en el rayo del sol, y en los indecisos rumores de la naturaleza se les acercan y hablan los espíritus emancipados de la vida terrena, los seres que amaron, la humanidad que ha muerto. ¿ Quién no ha creido percibir alguna vez en sus noches de insomnio algo parecido al rápido giro de sombras que pasan, de besos que estallan, de suspiros que se pierden en el silencio, y de místicas voces que parecen descender de lo alto ó venir de muy lejos ? No, la existencia no acaba en la profunda lobreguez de la fosa ; hay un más allá consolador, una esfera ultramundana, desde la cual los que han sido velan por los que son, tranquilizándolos en sus aflicciones, enjugando sus lágrimas y cicatrizando sus heridas con el celeste bálsamo del olvido.

No lloréis, los que hayáis perdido á vuestra madre, á vuestra esposa ó á un amigo, porque durante las noches sus apacibles almas vendrán á halagaros en forma de sueño ; porque la sombra que pasa, el suspiro que os conmueve, y la voz que os adormece son suyos, son recuerdos que os consagran, son sus palabras, son sus caricias... [1]

(NUNEZ DE ARCE, *Miscelanea.*)

1. C'est par ces magnifiques et consolants accents d'espérance et d'immortalité que nous terminons cet humble recueil de morceaux empruntés à la Littérature espagnole. Il nous semble que rien ne pouvait mieux servir de conclusion à notre travail, que cet écho des voix d'outre-tombe, bien fait pour nous rappeler que la vie présente est un passage, et que l'au delà est le suprême rendez-vous de tous ceux qui passent sur la terre.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS ESPAGNOLS

A

Abril (Pedro Simón de), né en 1530, à Alcoraz, près de Tolède. Ce savant grammairien, par ses études et ses traductions d'auteurs grecs et latins, contribua largement au développement des humanités en Espagne,

Acuña (Hernando de), 1500-1580, poète lyrique.

Agreda (Sor María Jesús de), 1602-1665. Cette religieuse franciscaine est célèbre par ses écrits mystiques, entre autres par sa *Vie de la Sainte Vierge*, et par ses *Lettres au roi Philippe IV*, traduites en français par Germond de Lavigne.

Agreda y Vargas (Diego de), nouvelliste du XVIIe siècle.

Aguilar (Gaspar de), poète dramatique et lyrique, ami de Lope de Vega, qui fleurit vers 1625.

Alange (Campo), 1812-1836, historien.

Alarcon y Mendoza (Juan Ruiz de), né au Mexique à la fin du XVIe siècle, mort à Madrid en 1639. Poète dramatique très remarquable, auteur de la *Vérité Suspecte* (imitée par Corneille dans son *Menteur*), du magnifique drame *Le Tisserand de Ségovie*, etc. Ses œuvres ont été traduites par Alph. Royer.

Alarcon (Pédro Antonio Maria de), 1833-1891. Poète, romancier et critique, il est surtout célèbre par les romans intitulés *Le Tricorne* (*El sombrero de tres picos*), *La Prodigue* et *L'enfant à la boule* (son chef-d'œuvre), tous trois traduits en français.

Alas (Leopoldo García de las) 1852-1901, critique et nouvelliste célèbre qui prit le pseudonyme de *Clarin*.

Alcala Galiano (Antonio), 1789-1865, orateur et polyglotte.

Alcazar (Baltasar de). 1530-1606, poète lyrique de Séville.

Aleman (Mateo), 1550-1609), né à Séville, mort au Mexique, auteur du roman picaresque *Vida y aventuras de Guzman de Alfarache*, qu'a imité plutôt que traduit Le Sage.

Alfonso X. *el Sabio*, roi de

Castille et de Léon, 1252-1284, un des princes les plus éclairés de son temps, protecteur des sciences et des lettres, auteur du code des *Siete Partidas*, des *Tables Alphonsines*, etc.

Aliaga (Luis de), 1560-1630, religieux dominicain, auquel on a attribué la continuation apocryphe de *Don Quichotte* parue sous le nom d'*Avellaneda.*

Almogaver V. *Boscan.*

Altamira y Crevea (Rafael), érudit et critique comtemporain.

Amador de los Rios (José), 1818-1878, historien, critique et orientaliste, auteur d'une remarquable *Histoire de la littérature espagnole* et d'*Etudes historiques, politiques et littéraires sur les juifs d'Espagne,* ce dernier traduit en français par Magnabal.

Amescua V. *Mira de Amescua.*

Antonio (Nicolás), 1617-1684, bibliographe érudit, qui composa la *Bibliothèque des auteurs espagnols* divisée en deux parties : la Bibliothèque ancienne et la Bibl. nouvelle.

Argensola (Lupercio Leonardo de), 1559-1613, poète lyrique et dramatique.

Argensola (Bartolomé Leonardo de), 1562-1631, frère du précédent, poète et historien.

Argote de Molina (Gonzalo), 1549-1590, célèbre critique qu'à surtout étudié et mis en honneur chez nous M. Th. de Puymaigre.

Arguijo (Juan de), poète et musicien né à Séville en 1630.

Arias Montano (Benito), 1527-1598, théologien et poète, auquel on doit les *Antiquités judaïques.*

Arjona (Manuel Maria de), 1771-1820, poète lyrique.

Arnao (Antonio), 1828-1889, poète lyrique.

Arolas (Juan), 1805-1849, poète lyrique de Barcelone,

Arriaza (Juan Bautista), 1770-1837, poète lyrique.

Avellaneda (Alonso Fernando de). V. *Aliaga.*

Avellaneda (Dª Gertrudis Gómez de), 1816-1873, poète cubaine.

Avendaño (Francisco de) auteur dramatique du XVIe siècle.

Avila. Ce nom a été illustré par plusieurs écrivains espagnols, parmi lesquels l'historien *Luis* au XVIe siècle; le bienheureux *Juan*, surnommé *l'apôtre de l'Andalousie*, prédicateur et écrivain mystique (1502-1569).

Avila y Sotomayor (Fernando de), poète du XVIIe siècle.

Avila y Zuñiga (Luis de), 1500-1560, historien.

Ayala (Pedro López de), 1332-1407, né à Murcie, historien et diplomate.

Ayala (Adelardo López de), 1829-1879, auteur dramatique.

Ayora (Gonzalo), chroniqueur des Rois Catholiques, mort en 1511.

Aza (Vital), poète contemporain.

B

Baena (Juan Alonso de), secrétaire de Juan II, roi de Castille, compilateur célèbre (XVe siècle).

Balaguer (Victor), 1824-1908, né à Barcelone, professeur d'histoire, poète populaire et régionaliste, qui remit en honneur le dialecte catalan. Ses poésies complètes, parmi lesquelles des *légendes* et des *drames*, ont paru

en langue castillane et catalane.

Balart (Federico), 1831-1905, poète, auteur de *Dolores* et critique distingué qui refuta les attaques du sectaire Hubbard.

Balmes y Uspia (Jaime) 1810-1848, né à Vich, l'honneur du sacerdoce espagnol, auteur de *Filosofia fundamental* et *El protestantismo comparado con el catolicismo.*

Barahona de Soto (Luis), 1548-1595, médecin et poète, auteur de *Las lágrimas de Angelica.*

Barrera y Leirado (Cayetano de la) 1815-1872, auteur du *Catálogo del Teatro antiguo español.*

Barrientos (Fr. Lope de), 1382-1466, religieux dominicain, confesseur de Juan II ; savant théologien.

Becquer (Gustavo) 1836-1870, né à Séville, romancier et poète, auteur de *Rimas y Leyendas*.

Berceo (Gonzalo de), 1180-1246, poète célèbre, le premier dont le nom soit arrivé jusqu'à nous; prêtre séculier attaché au monastère des Bénédictins de San Millán de la Cogolla ; auteur de plusieurs poèmes sur la *sainte Vierge*, sur *saint Dominique, saint Millán* (Emilien), *saint Laurent,* etc.

Bermúdez (Gerónimo) 1530-1589, religieux dominicain, poète tragique, traduisit en espagnol la tragédie portugaise *Nisa lastimosa*, à laquelle il ajouta une seconde partie intitulée *Nisa laureada.*

Bermúdez de Castro (Salvador), 1817-1870, auteur d'une histoire d'*Antonio Pérez*, secrétaire d'Etat de Philippe II.

Bernaldez (Andreas), curé de Los Palacios, mort en 1513 ; a raconté les premiers voyages de Christophe Colomb, dans son *Historia de los Reyes católicos*.

Blanco Garcia (P. Francisco) religieux augustin, mort en 1903 ; auteur d'une excellente *Histoire de la littérature espagnole au* XIXe *siècle.* Le 3me volume de cet ouvrage contient l'histoire littéraire des nations espagnoles de l'Amérique.

Blasco (Eugenio), 1844-1902, de Saragosse, journaliste, romancier et auteur dramatique.

Boehl de Faber (Cecilia), V. *F. Caballero.*

Boscan Almogaver (Juan), 1495-1542, né à Barcelone, auteur de sonnets et de pastorales dans le goût italien.

Breton de los Herreros (Manuel), 1796-1873, poète dramatique, auteur de *Muérete y verás, Marcela, El pelo de la dehesa*, etc.

Burgos (Francisco Javier de) 1778-1848, historien (*Historia de Isabel II*), poète dramatique (*El baile de máscara*) et lyrique.

C

Caballero (Fernán) pseudonyme de *Dona Cecilia Boehl de Faber*, 1797-1877, née à Morges, en Suisse, et morte à Séville. Créatrice du roman de mœurs, elle a peint surtout l'Andalousie, sa seconde patrie, dans *Cuentos y poesias populares andaluces*, ouvrage traduit en français, ainsi que dans la *Gaviota* (la Mouette), etc.

Cabanyes (Manuel de), 1808-1833, poète lyrique.

Cadalso y Vázquez (José de),

1741-1782, poète anacréontique. Sa fameuse satire en prose *los Eruditos á la violeta* est dirigée contre les écrivains superficiels. Ce poète mourut au siège de Gibraltar.

Calderón de la Barca (Pedro), 1600-1681, né et mort à Madrid ; soldat puis prêtre et chapelain d'honneur de Philippe IV. Il composa 120 comédies ou drames (sans compter les *autos sacramentales*), parmi lesquels : *La vida es sueño, la devoción de la Cruz, el Alcalde de Zalamea. el Médico de su honra*, etc., etc., La plupart ont été traduites en français.

Calderón (Serafín Estébanez) 1801-1867 ; écrivit sous le pseudonyme de *El solitario*, des poèmes tels que *Scènes andalouses, Chrétiens et Maures*...

Cámara (P.), 1847-1904, religieux augustin, évêque de Salamanque, auteur d'une *Vie de saint Alphonse d'Orozco*.

Campo Alange V. *Alange*.

Campoamor (Ramón), 1817-1901, poète lyrique qui a excellé dans le genre des *doloras*, et auteur de *Pequeños poemas* et du *Drama universal*. Il est sceptique et matérialiste.

Campomanes (Pedro Rodriguez, conde de), 1723-1802, économiste dans le genre de Turgot; publia des études sur *les routes de la Péninsule*, sur les *sources de l'industrie*, etc.

Camprodón (Francisco), 1817-1870, auteur dramatique.

Candamo (Francisco Bances), 1662-1704, poète dramatique.

Canovas del Castillo (Antonio), 1828-1897, historien, poète, orateur et homme politique, assassiné à Santa Agueda par un anarchiste. On lui doit, entre autres œuvres, des études sur le *Théâtre contemporain*, une *Histoire de la maison d'Autriche* et une biographie *d'Esteban Calderon*.

Cañete (Manuel de), 1822-1891, né à Séville ; étudia les origines, de l'art dramatique en Espagne, composa lui-même des drames et se distingua surtout dans la poésie lyrique.

Canizares y Artiaga (José de) 1676-1750, de Madrid ; fécond auteur dramatique, il a surtout arrangé fort habilement des comédies anciennes, comme dans ses *Comptes du Grand Capitaine*, tirés de Lope de Vega.

Capmany (Antonio), 1742-1813, de Barcelone, auteur du *Théâtre historico-critique de l'éloquence castillane*.

Caro (Rodrigo), 1573-1649, auteur de la belle ode sur les *Ruines d'Italica*, longtemps attribuée à Rioja.

Caro de Torres (Francisco), historien du XVIe siècle.

Carrillo y Sotomayor (Luis de), 1583-1610, poète bucolique.

Carrión (Rabbi Santob de), juif, poète moraliste du XIVe siècle.

Carvajal (Tomás José González), 1753-1834, de Séville, prosateur et poète d'une rare perfection, auteur des *Salmos* et d'*Opuscules* divers.

Castelar (Emilio), 1832-1899, né à Cadix ; homme politique et brillant littérateur ; auteur de *romans*, d'*Etudes historiques sur le moyen âge*, des *Deux Capitales*, etc...

Castillejo (Cristóbal de), 1494-

1556, poète satirique et défenseur convaincu de la tradition contre l'influence italienne.

Castillo Solorzano (Alonso de), poète, historien et romancier picaresque du XVIIe siècle ; auteur de la *Fouine de Séville ou l'Hameçon des bourses.*

Castro (Adolfo de), critique contemporain.

Castro y Bellvis (Guillén de), 1569-1631, né à Valence, mort à Madrid ; admiré de Lope de Vega, imité par Corneille, auteur des *Mocedades del Cid* et de plusieurs autres drames.

Cervantes Saavedra (Miguel de), 1546-1616, né à Alcalá de Henares, mort à Madrid, le plus illustre des prosateurs castillans, auteur de l'immortel *Don Quijote de la Mancha*, des *Novelas ejemplares*, de drames (*Numancia*), d'intermèdes (*Los dos habladores*), de la *Galatea*, du *Viaje al Parnaso*, de *Persiles y Sigismunda*.

Cervantes de Salazar (Francisco), 1515-1575, de Tolède, auteur de la *Chronique des Indes.*

Céspedes (Pablo de), 1538-1608, de Cordoue, chanoine de la cathédrale de sa ville natale ; peintre, érudit et poète ; écrivit un *Art poétique*, une étude sur *la peinture et la sculpture modernes comparées avec l'art antique*, etc.

Cetina (Gutierre de), 1520-1560, de Séville, soldat et poète, excella dans le genre anacréontique et l'imitation de Pétrarque.

Cibdareal (Fernán Gómez), né à Valladolid en 1336, médecin de Jean II ; a laissé un recueil de 105 lettres, connu sous le titre de *Centón epistolario.*

Cienfuegos (Nicasio Alvárez de), 1764-1809, né à Madrid, mort à Orthez ; poète lyrique et dramatique, émule de Jovellanos; s'est laissé influencer par le goût français.

Clarin, pseudonyme de *Leopoldo Alas.*

Clemencin (Diego), 1765-1834, célèbre commentateur du *Don Quichotte.*

Coello (Carlos), 1850-1888, nouvelliste et dramatiste.

Coloma (P. Luis), jésuite, auteur de romans remarquables tels que *Pequeñeces* et *Boy.*

Colón (Cristóbal), 1436-1506, mort à Valladolid. Il découvrit l'Amérique et écrivit de précieux *Mémoires.*

Conde (José Antonio), 1765-1820, savant orientaliste ; s'occupa exclusivement de recherches sur les Arabes d'Espagne ; auteur de la *Historia de la dominación de los Arabes en España.*

Cota de Maguaque (Rodrigo de), né à Tolède, mort en 1470, poète dramatique, auteur du *Diálogo entre el Amor y un Viejo.*

Cotarelo y Mori (Emilio), historien critique contemporain.

Cruz (San Juan de la), 1542-1591, auteur mystique, religieux carme, travailla avec Sainte Thérèse à la réforme de son ordre ; auteur de *La Nuit obscure, La Montée du Carmel*, etc.

Cruz y Cano (Ramón de la), 1731-1795, de Madrid, fécond auteur dramatique, dont les *Saynètes* ont été traduites en partie par A. de Latour.

Cubillo de Aragon (Alvaro), né à Grenade au commencement du XVIIe siècle, composa plus de cent pièces de théâtre.

Cueto (Leopoldo Augusto de), 1815-1901, érudit et critique.

Cueva (Juán de la), 1530-1603, né à Séville, poète dramatique et auteur d'un *Art poétique* intéressant.

D

Danvila (Manuel) romancier contemporain.

Diamante (Juan Bautista), né en 1626, poète dramatique, adapta le *Cid* de Corneille à la scène espagnole dans sa fameuse pièce *El Honrador de su padre*, et composa divers autres beaux drames historiques.

Diana (Manuel), 1814 - 1881, écrivain dramatique.

Diaz. Ce nom a été illustré à différentes époques par des écrivains espagnols, comme *Alonso*, *Luis* (xve siècle, *Bernal* (xvie siècle) ; ce dernier a écrit l'histoire de la *conquête de Guatemala*. — Il faut citer aussi *Diaz de San Buenaventura* (Francisco), religieux franciscain, m. en 1728, auteur des ouvrages mystiques *Espejo seráfico* et *Breviario seráfico*.

Doncel (Carlos), nouvelliste contemporain.

Donoso Cortes (Juan), marquis de Valdegamas, 1809-1853, orateur et philosophe chrétien, polémiste et homme politique, le De Maistre de l'Espagne ; auteur de *Classicisme et romantisme*, *Esquisses historico - philosophiques*, etc., ainsi que de l'important ouvrage français *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*.

Dueñas (Juan de), poète érudit du xve siècle.

Durán (Agustín), 1789-1862, de Madrid, ressuscita la vieille littérature espagnole dans son recueil de *Romanceros* et de comédies anciennes (*Thalie espagnole*) : défendit le génie national dans son *Essai sur l'influence que la critique moderne a exercée sur la décadence de l'ancien théâtre espagnol*.

E

Echegaray (José), auteur dramatique, né à Madrid en 1832 ; sombre et terrible dans ses compositions telles que *En el seno de la muerte*, *La última noche*. etc. Son drame *El grán Galeoto* a été traduit en français par Mme de Rute (1883).

Eguilaz (Luis), 1830-1876, poète dramatique.

Encina (Juan del), 1468-1534. prêtre, poète lyrique, pastoral et dramatique, un des créateurs du théâtre moderne.

Enciso (Diego Jiménez de), de Séville, poète dramatique du xviie siècle, remarquable par son exactitude historique, comme on en peut juger par son *Principe don Carlos* et sa *Mayor hazaña de Carlos V*.

Ercilla y Zuñiga (Alonso de), 1553-1596, à la fois soldat et poète, raconta, dans son épopée *La Araucana*, les luttes héroïques des Araucans du Chili contre les Espagnols. Ce poème a été traduit et abrégé en français par Gilibert de Merlhiac.

Escosura (Patricio de la), 1817-1878, romancier et auteur dramatique,

Espinel (Vicente), 1551-1634,

finit sa vie dans un couvent. Il perfectionna la guitare, créa la stance appelée de son nom *espinela*, et se rendit surtout fameux par son roman picaresque *Marcos de Obregón*.

Espinosa, Parmi les littérateurs qui ont porté ce nom, il faut citer *Nicolás*, de Valence (1520-1580) ; *Juan* (1540-1595) ; *Pedro* (1582-1650).

Espronceda (José de), 1810-1842, connu surtout par son poème épique *El diablo mundo*, mélange du *Don Juan*, du *Child-Harold* et des *Orientales*. Parmi ses autres compositions, signalons le *Pelayo* et l'*Estudiante de Salamanca*.

Estella (Diego de), 1524-1578, écrivain mystique remarquable.

F

Fajardo (Alonso), poète moraliste de Cordoue (XVIe siècle).

Fajardo (Diego Saavedra), 1584-1648, diplomate et moraliste.

Feijoo y Montenegro (Benito Gerónimo), 1701-1764, religieux, bénédictin, auteur d'un *Teatro crítico universal*, qui est une véritable encyclopédie.

Fernández (Lucas), dramatiste du XVIe siècle.

Fernández Guerra y Orbe (Aureliano), 1817-1894, de Grenade, critique, historien et auteur dramatique. Son frère *Luis* (1818-1890) a écrit des études critiques sur *Moreto* et sur *Alarcon*.

Fernández y González (Manuel), 1824-1888, de Séville ; romancier à la façon d'Alexandre Dumas, auteur de *Don Juan Tenorio*, les *Sept enfants de Lara*, la *Vierge de la palme*, etc...

Ferrer del Rio (Antonio), 1814-1872, auteur d'une *Histoire de Charles III*, et d'autres ouvrages historiques et critiques.

Figàro, pseudonyme de *José Mariano de Larra*.

Figueroa (Franscico de), 1540-1620, d'Alcalá de Henares, soldat et poète : écrivit des *pastorales* et des *comédies ;* importa d'Italie le vers blanc.

Frias (B. Fernández de Velazco, duque de), 1783-1850, poète lyrique.

Fuentes (Alonso de), poète sévillan du XVIe siècle.

G

Galiano (Antonio Alcalá) 1789 1865, orateur et polémiste.

Gallardo (Bartolomé José), 1776-1852, célèbre par son *Ensayo de una biblióteca española de libros raros ó curiosos*, anthologie curieuse en 4 volumes, dont les deux derniers ont été revus par Menéndez Pelayo.

Gallego (J. Nicasio), 1777-1853, prêtre et poète de Zamora ; auteur d'*odes* et d'*élégies* patriotiques, de la tragédie *Pelayo*, etc.

Garcilaso (ou *Garcia Laso*) **de la Vega**, 1503-1536, né à Tolède, mort à Nice ; soldat et poète lyrique, imitateur des Italiens.

Guayangos y Arce (Pascual de), 1809-1897, né à Séville ; mort à Londres ; illustre érudit et orientaliste, publia une traduction de l'*Histoire de la littérature espagnole* de Ticknor, des

études sur les *Livres de chevalerie* et sur les *Prosateurs antérieurs au* XVe *siècle*, une *Histoire des dynasties musulmanes d'Espagne*, etc.

Gil Polo (Gaspar), 1516-1571, de Valence, continua le roman pastoral de Montemayor, sous le titre de *Diana enamorada*.

Gil de Zarate (Antonio). 1793-1863, critique et auteur dramatique, auteur d'un bon *Mannet de littérature*. Parmi ses drames, on cite surtout *Guzmán el bueno*.

Gil Vicente (1480-1557, surnommé le *Plaute portugais*, écrivit un grand nombre de comédies en espagnol.

Gómez. Nom porté par un grand nombre de littérateurs castillans V. *Avellaneda*, *Cibdareal*, *Hermosilla*, *Manrique*. *Quevedo*.

Gongora y Argote (Luis de) 1561-1627, poète fécond et précieux, qui donna son nom au genre appelé *gongorisme*. Il excella dans le *romance*.

González. Nom porté par un certain nombre d'écrivains castillans. entre autres par *Estebanillo* (XVIIIe siècle), auteur d'un roman picaresque où il raconte sa vie ; le *Fr. Diego* religieux augustin et poète (XVIIIe siècle) ; l'orateur *Fermin* (XIXe siècle), etc.

Goroztiza (Manuel Eduardo), 1789-1851, poète dramatique.

Gracian (Baltasar), 1584-1658, jésuite savant, auteur du *Criticon*, qui est une satire allégorique.

Granada (Fr. Luis de), 1505-1588, religieux dominicain, le plus grand orateur sacré de l'Espagne, auteur de la *Guide des Pécheurs*, du *Mémorial de la vie chrétienne* et de l'*Introduction au Symbole de la foi*.

Guevara (Luis Vélez de), 1560 1644, auteur dramatique et surtout connu par son roman picaresque *El diablo cojuelo*,

Gutierrez (Antonio Garcia), 1813-1884, auteur dramatique.

H

Hartzembusch (Juan Eugenio), 1806-1830, fils d'un charpentier de Madrid, puissant auteur dramatique, auteur de *Los Amantes de Teruel*.

Hayaseca. pseudonyme d'*Echegaray*.

Hermosilla (José Gómez), 1771-1837, helléniste (trad. de l'Iliade), critique et poète.

Herrera (Fernando de), 1534-1597, de Séville, poète lyrique, surnommé *le divin*, célèbre par ses odes *sur la bataille de Lépante*, *sur la mort de D. Sébastien de Portugal* et *sur D. Juan d'Autriche*. On lui doit aussi d'importantes *annotations* critiques *sur les œuvres de Garcilaso*.

Hervas (José Gerardo de) V. *Pitillas*.

Hurtado de Mendoza V. *Mendoza*.

Hurtado de Toledo (Luis), 1520-1598, de Tolède, prêtre et littérateur ; auteur du roman de chevalerie *Palmerin de Inglaterra*, de poésies pastorales et de comédies.

I

Iglesias de la Casa (José), 1748-1791, de Salamanque, prêtre et poète, surtout satirique.

Imperial (Francisco), poète du XIVe siècle.

Iñigo Lopez de Mendoza, V. *Mendoza.*

Iriarte y Oropesa (Tomás de)- 1750-1791, poète célèbre principalement par ses *Fables littéraires.*

Isla de la Torre y Rojo (P. José Francisco), 1703-1785, jésuite, prosateur célèbre par son roman satirique *Fray Gerundio de Campazas*, où il attaque les mauvais prédicateurs de son temps, et qu'on a souvent comparé au *Don Quichotte*. Il a été traduit en français par Cardini (1822).

J

Jáuregui y Aguilar (Juan de) 1570-1640, de Séville, peintre et poète : attaqua le gongorisme dans son *Discours sur le style cultiste*, et fit l'*Apologie de la peinture.*

Jérica (Pablo de), fabuliste et satirique contemporain.

Jiménez (Rodrigo), cardinal archevêque de Tolède, mort en 1247, écrivit une *Histoire des Goths.*

Jovellanos (Gaspar Melchor de), 1744-1810. de Gijon, poète dramatique, auteur de *Pelayo* et du *Delincuente honrado.*

Juan Manuel, V, *Manuel.*

L

Lafuente (Modesto), 1806-1865. auteur d'une importante *Histoire générale d'Espagne.*

Larra (Mariano José de), 1809-1837, de Madrid, auteur plein de verve; excella dans la polémique satirique; les articles qu'il publia dans les journaux ont été réunis sous le titre de *Colección de articulos dramáticos literarios, politicos y de costumbres.* Il avait pris le pseudonyme de *Figaro.*

Lasso de la Vega (Angel), critique contemporain.

Ledesma (Alonso de). 1562-1632, poète de Ségovie, auteur des *Conceptos espirituales*, des *Juegos de la Noche buena*, etc.

León (Fr. Luis Ponce de), 1527-1544, religieux augustin, professeur à l'Université de Salamanque : célèbre par ses démélés avec l'Inquisition; excellent prosateur (*Los nombres de Cristo, La Perfecta casada*); et non moins grand poète lyrique (*Noche serena, Profecia del Tajo. Vida retirada*, etc.). Sa statue a été érigée en face de l'Université de Salamanque.

Lista (Alberto), 1775-1848, de Séville, mathématicien, poète et critique, auteur de *Leçons sur la littérature espagnole.*

Lope de Vega Carpio (Felix), 1562-1635, né et mort à Madrid, ordonné prêtre en 1614 ; surnommé le *prodige de la nature ;* poète, surtout dramatique, d'une facilité et d'une fécondité extraordinaires, il écrivit plus de 1800 *comédies* et de 400 *autos sacramentales*, dont un certain nombre ont été traduites en français, ainsi que sa *Dorotea*. Il est, avec Calderon, le plus parfait représentant du théâtre espagnol.

López. Ce nom a été porté par une foule de littérateurs castillans dont nous citons les principaux à leur place respective.

Luna (Alvaro de), connétable de Castille, décapité à Valladolid en 1453 ; poète lyrique.

Luzan (Ignacio), 1702-1754. de

Saragosse. Son ouvrage capital est son *Arte poética*, imbu des idées classiques et françaises.

Ll

Llorente (Juan Antonio), 1756-1823, prêtre, historien fameux, auteur de l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, de *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution*, etc.

Llorente (Teodoro), poète valencien contemporain ; a écrit en catalan et en castillan (*Versos de la Juventud*, traduction de *Faust* et des *poètes français du* XIXe *siècle ;* auteur d'une savante histoire descriptive de la *province de Valence*, etc.

M

Manrique (Gómez), 1412-1491, homme politique et poète lyrique.

Manrique (Jorge), 1440-1479, neveu du précédent, célèbre par ses *Coplas* ou élégie sur la mort de son père. La traduction anglaise de cette magnifique poésie par Longfellow est admirable.

Manuel (Juan), 1282-1348, prince et écrivain distingué ; auteur du *Livre du chevalier et de l'écuyer*, du *Traité des armes*, etc., et surtout du *Conde Lucanor*, traduit en français par M. de Puibusque.

Mariana (P. Juan de), 1539-1624, jésuite, historien de grand renom, écrivit en latin puis en espagnol, une *Histoire d'Espagne*, étudiée à fond par M. Georges Cirot.

Martín (Luis), 1585-1635, poète lyrique.

Martinez de la Rosa (Francisco), 1789-1862, de Grenade, romancier et poète ; auteur des drames *Edipe*, *Isabel de Solis*, *La veuve de Padilla*, etc.

Matos Fragoso (Juan de), 1630 1692, auteur dramatique.

Mayans y Siscar (Gregorio). 1697-1781, érudit et critique ; auteur des *Origines de la langue espagnole*, d'une *Vie de Cervantes*, etc.

Medrano (Francisco de), poète lyrique du XVIIe siècle.

Meléndez Valdes (Juan), 1754-1817, poète lyrique et bucolique.

Melo (Francisco Manuel de), 1611-1666, né et mort à Lisbonne ; occupe une place distinguée dans la littérature portugaise et dans celle de l'Espagne, sa seconde patrie ; auteur de l'*Historia de los movimientos, separación y guerra de Cataluña*, devenue classique.

Mena (Juan de). 1411-1456, de Cordoue, poète imitateur de Dante ; auteur du *Laberinto*.

Mendoza (Antonio), 1590-1644, surnommé le *Phénix Castillan*, poète dramatique d'un mérite réel.

Mendoza (Bernardino), diplomate et historien du XVIe siècle.

Mendoza (Diego Hurtado de), 1503-1575, de Grenade, homme d'Etat, historien et poète. On lui a attribué longtemps, mais à tort, le roman picaresque de *Lazarillo de Tormes*. Son ouvrage capital est l'*Histoire de la guerre de Grenade*.

Mendoza (Iñigo López de), marquis de Santillane. V. *Santillane*.

Menéndez Pidal (Ramón), philologue érudit et critique contemporain, auteur d'une *Grammaire historique espagnole*, de recherches savantes sur les

anciennes épopées castillanes, telles que le *Poème du Cid* la Geste des *Infants de Lara*, etc.

Menéndez y Pelayo (Marcelino), né à Santander, en 1856; historien et critique de premier ordre, travailleur infatigable et universel; auteur de l'*Historia de los heterodoxos españoles* de l'*Historia de las ideas estéticas*, des *Estudios de critica literaria*, d'une *Antologia de poetas líricos castellanos*, etc.

Mesonero Romanos (Ramón), 1803-1882, de Madrid; écrivit, sous le pseudonyme de « un curioso parlante », les *Escenas matritenses;* auteur de relations de voyages, et de beaucoup d'articles et d'études dans diverses revues.

Milá y Fontanals (Manuel), 1818-1884, professeur à l'Université de Barcelone, auteur d'un *Arte poética*, et surtout d'ouvrages pleins de goût et d'érudition sur la poésie héroico-populaire, fort appréciés de M. Menéndez-Pelayo.

Mira de Amescua (Antonio), 1578-1640, chapelain de Philippe IV; historien et poète; son *Palacio confuso* a été imité par Corneille dans le *Don Sanche*.

Molina (Argote de), V. *Argote*.

Molina (Tirso de), ou Gabriel Tellez, 1585-1648, né à Madrid, religieux de la Merci, poète dramatique, auteur du *Convidado de piedra*, qui a inspiré tous les *Don Juan* espagnols et français, et de plusieurs autres drames très remarquables.

Moncada (Franscico de), 1586-1655, de Valence, auteur de l'excellente *Histoire de l'expédition des Catalans contre les Turcs*.

Montalban (Juan Pérez de), 1602-1638, de Madrid. prêtre et poète dramatique et lyrique.

Montalvo (Garcia Ordoñez de), V. *Ordoñez*.

Montalvo (Luis Galvez de), 1549-1610, auteur d'un roman pastoral (*El pastor de Filida*) où Cervantes figure sous un nom de berger.

Montemayor (Jorge de), 1520-1561, auteur de la *Diana enamorada*.

Morales (Ambrosio), 1513-1591, de Cordoue, historiographe de Philippe II, auteur estimé de divers ouvrages historiques.

Moratin (Leandro Fernández de), 1760-1828, né à Madrid, mort à Paris; restaurateur du théâtre, il prit pour modèle Molière, dont il traduisit le *Médecin malgré lui* et l'*Ecole des maris*; auteur du *Café* ou *Comedia Nueva*, du *Sí de las niñas*, etc.

Moratin (Nicolás Fernández de), 1737-1780, père du précédent; poète lyrique (*Fiesta de toros en Madrid*), épique (*Naves de Cortes destruidas*) et dramatique (*La Petimetra*, *Guzmán el bueno*, etc.)

Moreto y Cabañas (Agustin). 1600-1669), de Madrid; auteur dramatique, auteur de *Desdén con el desdén*, *Lindo don Diego*, etc.

Muiñoz Saenz (P. Conrado), religieux augustin, publiciste et nouvelliste contemporain.

N

Naharro (Bartolomé de Torres), mort en 1530, poète dramatique qui occupe une place importante au début du théâtre moderne.

Navarrete (Martin Fernández de), 1765-1844, auteur d'une *Vie de Cervantes* et d'une *Collection de documents pour l'histoire d'Espagne*.

Navarro Villoslada (Francisco), 1818-1895, publiciste, romancier.

Navas (Conde de las). V. *Valdemoro*.

Nebrija (Elio Antonio de), 1444-1522, polygraphe et humaniste, auteur de la première *Grammaire espagnole*.

Nieremberg (P. Juan Eusebio), 1590-1658, jésuite, né à Madrid, auteur d'ouvrages de morale très estimés.

Nuñez de Arce (Gaspar), 1834-1903, poète lyrique.

Nuñez de Guzmán (Fernando), 1473-1553, grammairien et érudit.

O

Ocampo (Florián de), 1499-1555, de Zamora, historiographe de Charles Quint, auteur d'une *Chronique générale d'Espagne*.

Ochoa (Eugenio de), 1815-1872, défenseur du romantisme ; traduisit plusieurs œuvres de Victor Hugo, de Chateaubriand, de Lamartine, etc. ; publia une *Collection des meilleurs écrivains espagnols* (*Tesoros*), des livres d'enseignement et de critique, etc.

Oliva (Hernán Pérez de la), 1492-1538, auteur des deux beaux ouvrages *Diálogo de la dignidad del hombre* et *Tratado de la lengua castellana*.

Ordoñez de Montalvo (Garcia), mort au xvie siècle, auteur de la version espagnole de l'*Amadis* et du livre de chevalerie *Las Sergas de Esplandián*.

Orozco (Alfonso de), saint religieux augustin espagnol, auteur mystique.

Ortí y Lara (Juan Manuel), 1827-1904, philosophe et publiciste.

P

Pacheco (Francisco), 1571-1654, peintre et littérateur d'art.

Padilla (Pedro de), mort en 1600, ami de Cervantes, poète bucolique et religieux.

Palencia (Alfonso de), écrivain du xve siècle, traducteur de Plutarque et auteur du premier *Dictionnaire latin-espagnol* connu.

Pardo Bazán (Emilia), née à la Corogne en 1851 ; critique et romancière, auteur de *Insolación*, *Morriña*. etc.

Paredes (Alfonso), érudit du xve siècle.

Pellicer (Juan Antonio), 1738-1806, érudit auteur d'une *Vie de Cervantes*.

Pereda (José Maria de), romancier contemporain, auteur de *El buey suelto*, *El sabor de la tierruca*, *Peñas arriba*, etc.

Pérez (Antonio), 1539-1611, secrétaire d'Etat et favori de Philippe II ; il mourut à Paris, après mille infortunes qu'a racontées M. Mignet dans son livre fameux *Antonio Pérez et Philippe II*. Auteur de *Relations* et de *Lettres* justement estimées.

Pérez (Enrique), 1829-1897, de Valence ; romancier de mœurs, auteur du *Curé de village*, *Violon du diable*, etc. ; écrivain dramatique, il a donné au théâ-

tre diverses pièces, dont *Guerre sainte*, qui est une adaptation de *Michel Strogoff*.

Pérez Galdos (Benito), né en 1845, romancier anticlérical, auteur de *Doña perfecta*, de divers romans sur *Torquemada*, etc.

Pérez Pastor (Cristóbal), érudit et critique contemporain, qui s'est occupé surtout de Cervantes.

Pidal (Pedro José), 1799-1865, publiciste et homme politique ; a publié des ouvrages historiques, pédagogiques et littéraires, en particulier sur la poésie castillane des XIVe et XVe siècles.

Pitillas (Jorgé), pseudonyme de *José Gerardo de Hervas*, satirique du XVIIIe siècle.

Polo (Gaspar Gil.) V. *Gil*.

Ponce de Léon (Fr. Luis.) V. *León*.

Principe (Miguel Agustin), mort en 1870 ; fabuliste.

Pulgar (Hernán Pérez del), 1451-1531, chroniqueur.

Q

Quadrado (José Maria), 1819-1896, archéologue et érudit critique.

Quevedo y Villegas (Francisco), 1580-1644, de Madrid ; poète, historien et satirique ; auteur d'une *Vie de Marcus Brutus*, du roman picaresque *Don Pablo de Ségovie*, de *romances*, etc.

Quintana (Manuel José), 1772-1857, de Madrid ; écrivit les *Vies des espagnols célèbres*, des drames (*Pelayo*), etc.

R

Reina (Manuel), poète lyrique, mort en 1905.

Reinoso (Félix José), 1772-1841, de Séville, auteur du poème *La Inocencia perdida*.

Revilla (Manuel de la), 1830-1880, profond critique et littérateur.

Rioja (Francisco de), 1586-1659, de Séville ; poète qui excella dans les *canciones* et les *silvas*.

Rios (José Amador de los). V. *Amador*.

Rios de Lampérez (Da Blanca de los), critique distinguée contemporaine.

Rivadeneyra (Pedro), 1527-1611, jésuite de Tolède, compagnon de saint Ignace, écrivain mystique.

Rivas (duque de). V. *Angel Saavedra*.

Rodriguez (Alfonso), 1526-1616, jésuite, auteur mystique de la *Pratique de la perfection chrétienne*.

Rojas (Fernando de), littérateur du XVIe siècle, auteur de la *Celestina*, comme l'a démontré M. Menéndez Pelayo.

Rojas Zorrilla (Francisco de), poète dramatique du XVIIe siècle, auteur de la *Garcia del Castañar*.

Rosa (Martinez de la). V. *Martinez*.

Rueda (Lope de), 1500-1568, auteur dramatique et père du théâtre espagnol ; auteur de charmantes petites pièces, qu'a fait connaître en France Germond de Lavigne.

Ruiz (Juan), archiprêtre de Hita, poète rabelaisien du XIVe siècle.

Ruiz de Alarcon y Mendoza (Juan), V. *Alarcon*,

Ruiz Aguilera (Ventura), 1820-1881, poète lyrique.

S

Saavedra (Angel), duc de RIVAS, 1791-1865, célèbre poète lyrique et dramatique, auteur de *Don Alvaro* et du *Moro exposito*.

Saavedra Fajardo (Diego de). V. *Fajardo*.

Salas Barbadillo (Alfonso Jerónimo de), 1580-1630, romancier picaresque.

Salazar y Torres (Augustín de), 1642-1675, poète dramatique.

Samaniego (Félix Maria de), 1745-1801, célèbre fabuliste.

Sánchez (Antonio), 1732-1798, érudit critique, qui publia les *Poèmes espagnols antérieurs au XVe siècle*.

Sánchez de Castro (Francisco), orateur et poète contemporain.

Sánchez de Tovar (Hernán), chroniqueur du XIIIe siècle.

Santillana (marqués de), ou INIGO LOPEZ DE MENDOZA, 1398-1454, poète qui imita Dante et Petrarque ; auteur de la *Comedieta de Ponza* et du *Centiloquio*.

Santob de Carrion (Rabbi). V. *Carrión*.

Sarmiento (P. Martín), 1695-1775, religieux bénédictin, auteur des *Mémoires pour l'histoire de la poésie et des poètes espagnols*.

Segovia (Antonio María), 1800-1874, publiciste.

Segura (Lorenzo), poète du XIIIe siècle, auteur du *Poème d'Alexandre*.

Selgas y Carrasco (José), 1822-1882, poète lyrique.

Sepulveda (Juan Ginez de), 1490-1573, historien, auteur d'une *Histoire de Charles Quint*.

Sigüenza (P. José de), 1545-1605, religieux hieronymite, auteur d'une *Histoire* de son ordre, dans laquelle on trouve une excellente *Histoire du monastère de l'Escurial*.

Silvela (Francisco), 1813-1905, orateur politique.

Solis y Rivadeneira (Antonio de), 1610-1686, historien de la *Conquête du Mexique*, et auteur dramatique (*El amor al uso*).

Solitario (El), pseudonyme de *Serafin Estébanez Calderón*.

Sotomayor (Da María de Zayas y), poète et romancière contemporaine.

Stuñiga (Lope de), poète du XVe siècle.

Suárez Brabo (Ceferino), romancier contemporain.

T

Taboada (Luis), 1848-1906, satirique.

Talavera (Fr. Hernando de), orateur sacré du XVe siècle.

Tamayo y Baus (Manuel), 1829-1898, auteur dramatique.

Tassara (Gabriel García), 1817-1875, poète lyrique.

Tejado (Gabino), mort en 1891, poète, nouvelliste et polémiste.

Tellez (Gabriel). V. *Molina*.

Teresa de Jesus (Santa), 1515-1582, surnommée la *Gran Doctora* ; née à Avila, la Gloire du Carmel, qu'elle réforma et qu'elle illustra ; poète et auteur mystique ; écrit sa *Vie*, l'histoire de ses *Fondations*, le *Chemin de la Perfection*, le *Château de l'âme*, des *Lettres*, etc. Ses œuvres ont été plusieurs fois traduites en français.

Timoneda (Juan de), de Va-

lence, mort en 1597, ami de Lope de Rueda, et lui-même auteur dramatique. Germond de Lavigne, dans sa *Comédie espagnole*, a traduit *Les deux aveugles* de ce poète.

Tirso de Molina. V. *Molina*.

Toreno (Conde de), 1780-1843, d'Oviedo ; historien des révolutions d'Espagne au XIXe siècle.

Torre (Franscico de la), 1534-1594, poète lyrique,

Trueba (Antonio de la), 1820-1888, poète lyrique et romancier, qui a glorifié, en prose et en vers, les provinces basques.

U

Ubeda (Beneficiado de), poète religieux du XIVe siècle.

Urrea (Pedro Manuel), 1486-1530, poète lyrique.

Urrecha (Federico), critique et publiciste contemporain.

V

Valbuena (Antonio de), polémiste contemporain.

Valdegamas (marqués de), V. *Donoso Cortes*.

Valdemoro (López), comte de las Navas, bibliophile et littérateur contemporain ; auteur de *Contes* et d'ouvrages d'érudition.

Valdivielso (José de), surnommé *el maestro*, poète du XVIIe siècle, auteur du *Romancero espiritual*.

Valera y Alcala Galiano (Juan de), 1824-1905, romancier distingué, auteur de *Pepita Jiménez*, *El comendador Mendoza*, etc.

Vega (Alonso de la), dramatiste du XVIe siècle.

Vega (Ventura de la), 1807-1865, né à Buenos-Ayres ; poète lyrique et dramatique.

Verdaguer (Jacinto), 1845-1902, poète catalan, auteur de l'*Atlantide*, traduit en français par Sabine.

Villegas (Esteban Manuel de), 1696-1669, poète anacréontique.

Villena (marqués de), 1384-1434, troubadour célèbre.

Virues (Cristobal de), poète dramatique du XVIe siècle.

Y

Yañez (Ruiz), poète et chroniqueur du XVe siècle.

Yañez y Ribera (Jéronimo de Alcalà), 1565-1632, romancier picaresque, auteur du *Donado hablador*.

Yepes (Diego de), 1528-1661, archevêque de Tarragone, auteur d'une excellente *Vie de sainte Thérèse*.

Z

Zamora (Antonio), fécond auteur dramatique du XVIIIe siècle.

Zorrilla (José), 1818-1893, né à Valladolid, poète comparable à Victor Hugo, auteur de *Don Juan Tenorio*, des *Cantos del Trovador*, du *Poema de Granada*, etc.

Zurita (Jéronimo), 1512-1582, de Saragosse, le meilleur des chroniqueurs d'Aragon.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Les origines.

DEUXIÈME PARTIE

L'apogée de la littérature.

TROISIÈME PARTIE

Littérature contemporaine.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr

